HISTOIRES INCERTAINES

DU MÊME AUTEUR

Poésie

PREMIERS POÈMES .... 1 vol.
POÈMES .... 1 vol.
LES JEUX RUSTIQUES ET DIVINS .... 1 vol.
LES MÉDAILLES D'ARGILE .... 1 vol.
LA CITÉ DES EAUX .... 1 vol.
LA SANDALE AILÉE .... 1 vol.
LE MIROIR DES HEURES .... 1 vol.
1914-1916 .... 1 vol.

Roman

LA CANNE DE JASPE .... 1 vol.
LA DOUBLE MAITRESSE .... 1 vol.
LES AMANTS SINGULIERS .... 1 vol.
LE BON PLAISIR .... 1 vol.
LE MARIAGE DE MINUIT .... 1 vol.
LES VACANCES D'UN JEUNE HOMME SAGE .... 1 vol.
LES RENCONTRES DE M. DE BRÉOT .... 1 vol.
LE PASSÉ VIVANT .... 1 vol.
LA PEUR DE L'AMOUR .... 1 vol.
COULEUR DU TEMPS .... 1 vol.
LA FLAMBÉE .... 1 vol.
L'AMPHISBÈNE .... 1 vol.
LE PLATEAU DE LAQUE .... 1 vol.
ROMAINE MIRMAULT .... 1 vol.
L'ILLUSION HÉROÏQUE DE TITO BASSI .... 1 vol.

Théâtre

LES SCRUPULES DE SGANARELLE .... 1 vol.

Littérature

FIGURES ET CARACTÈRES .... 1 vol.
SUJETS ET PAYSAGES .... 1 vol.
PORTRAITS ET SOUVENIRS .... 1 vol.
ESQUISSES VÉNITIENNES .... 1 vol.
DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE .... 1 vol.

François Joseph
HENRI DE RÉGNIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Histoires incertaines



PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIX

IL A ÉTÉ TIRÉ :

Cinquante-neuf exemplaires sur Chine, numérotés à la presse de 1 à 59 ;

Quatre cent soixante-dix-sept exemplaires sur Hollande, numérotés à la presse de 60 à 536.

La première édition de cet ouvrage a été tirée à 1.320 ex. sur papier vergé pur fil des papeteries Lafuma, savoir :

1.295 ex. numérotés de 537 à 1831 ;

25 ex. hors commerce marqués à la presse de A à Z.

EXEMPLAIRE N° 929

L'ENTREVUE

A MADAME HENRI FARGE

L'ENTREVUE

Le Palais Altinengo, dont il sera parlé dans ce récit, n'est pas celui que les touristes admirent sur le Grand Canal pour sa façade lombardesque ornée de disques de serpentin et le Neptune à deux tridents qui veille au linteau de sa porte marine, car l'antique et puissante famille des Altinengo, l'une des plus illustres de la Sérénissime République, possédait dans la cité ducale plusieurs demeures bâties à des époques variées et situées en des « sestieri » différents.

Le fait, d'ailleurs, n'est pas rare à Venise. N'y compte-t-on pas plusieurs Palais Grimani, l'un à S. Polo, l'autre à S. Tomà ; un autre à S. Luca et un autre à Santa Maria Formosa, auxquels s'ajoute le Grimani della Vida ? Il en est de même pour les Palais Contarini. Le Contarini-Fasan a pour frères le Contarini degli Scrigni, le Contarini delle Figure et le Contarini del Bavolo. Trois Palais Mocenigo bordent côte à côte le Grand Canal qui

s'enorgueillit également de trois Palais Corner : le Corner-Spinelli, le Corner della Cà Grande et le Corner della Regina.

Or, si tous les guides mentionnent deux des Palais Altinengo, celui de S. Staè et celui de S. Benedetto, aucun ne signale le troisième, et c'est justement ce dernier dont le souvenir se trouve mêlé, je ne dirai pas au plus singulier et au plus inexplicable épisode de ma vie, mais au seul inexplicable et singulier événement de toute mon existence. Il n'y a rien de bien étonnant, d'ailleurs, à ce que ce troisième Palais Altinengo ait échappé à mes investigations de promeneur vénitien. Personne ne peut se vanter de connaître entièrement Venise, quel que soit le nombre des séjours qu'on y ait fait et le temps qu'on y ait passé, personne, excepté peut-être mon ami Tiberio Prentinaglia... Mais avant d'en arriver aux circonstances qui m'amenèrent à être, durant plusieurs mois, l'hôte de cette étrange demeure, il est nécessaire que je dise quelque chose des raisons qui, en cette fin de septembre 189..., me déterminèrent à reprendre une fois de plus le chemin de la Cité bien aimée.

Sur ces motifs, je serai bref, car ce n'est pas une « confession » que j'entreprends ici. J'ai tou-

jours répugné aux confidences, ne me jugeant pas assez intéressant pour solliciter sur moi-même l'attention d'autrui. Tout ce que je veux me permettre c'est de noter sur ces feuillets certains faits que j'ose qualifier de singuliers, et qui le paraîtront plus encore par ce qu'il y a d'inattendu à ce qu'ils aient eu pour témoin un personnage de ma sorte, car rien ne me préparait, en effet, au rôle tout involontaire que j'ai joué dans cette histoire.

Je suis un homme des plus ordinaires et qui ne se distingue du commun par aucune capacité spéciale, ni par aucun mérite intellectuel qui ait de quoi le mettre en vue. J'ai toujours vécu pour moi-même et j'ai toujours trouvé tout naturel de passer inaperçu aux yeux des autres. En effet, rien en moi de distinctif, pas même ce goût pour Venise que je partage avec des milliers de gens, et dont je ne prétends point tirer avantage. J'aime l'Italie, et Venise en particulier, modestement et sans en rechercher aucun lustre. Jamais je n'ai eu l'ambition de figurer sur les carnets mondains, parmi les notabilités de la place Saint-Marc et les vedettes des Procuraties. Nul écho de journal élégant n'a signalé ma présence sur la lagune aux époques où il est de bon ton de s'y montrer. Venise n'a pas été

pour moi un prétexte à arborer des complets remarqués et des cravates sensationnelles, pas plus qu'un moyen d'entrer en relations avec les célébrités cosmopolites des arts, des lettres, de la finance et de l'aristocratie qui jugent utile à leur gloire d'être vus, une fois l'an, sur la Piazzetta, entre la colonne du Lion et la colonne du Crocodile.

J'ajouterai même qu'à défaut de considérations mondaines ce ne sont pas davantage des curiosités esthétiques qui m'ont conduit à Venise, non que je ne sache cependant apprécier, tout comme un autre, les beautés d'une architecture, d'un tableau, d'une statue. Je ne suis ni un ignorant, ni un imbécile. Aussi ai-je goûté à Venise les plaisirs qu'elle offre au voyageur en cet ordre d'agrément. Ni le Palais Ducal, ni Saint-Marc ne m'ont laissé indifférent. J'ai même acquis une certaine connaissance de l'art vénitien en ses manifestations diverses. Je ne suis insensible ni à la délicate merveille d'une dentelle ni à la fragile perfection d'une verrerie. L'histoire de la vieille Venise des masques et des sérénades m'est assez familière en ses mœurs et ses particularités. J'ai lu le Président de Brosses et pratiqué Casanova, mais Venise me suffit en elle-même et je n'ai pas besoin de son passé

pour subir le charme de son vivant enchantement.

Oui, et je tiens à le bien établir, mon amour pour Venise fut toujours un amour sain et simple, un amour familier, exempt de snobisme et d'esthétisme, exempt aussi de romantisme, réaliste si l'on peut dire et fait de convenances à la fois spontanées et réfléchies. Venise me plaît infiniment. J'aime son climat, sa couleur, sa lumière. Le genre de vie qu'elle permet et qu'elle impose s'adapte à mes goûts. J'y jouis d'un bien-être particulier au milieu des choses qui occupent agréablement mes yeux et mes pensées. Nulle part, mes journées ne s'écoulent avec une plus douce facilité et la solitude même y est sans amertume. Nul lieu au monde où l'on s'appartienne mieux à soi-même et où l'on se supporte avec moins d'ennui. Ce genre de satisfaction que me donne Venise m'explique pourquoi j'y ai mené une existence assez retirée. En mes nombreux séjours, j'y ai fait peu de connaissances, ce qui me fut facile, n'étant pas de ceux dont la présence sollicite la curiosité. D'ailleurs, j'ai toujours évité de me trouver à Venise à l'époque où elle devient le rendez-vous à la mode et où les belles mondaines, les snobs désœuvrés et les esthètes prétentieux tiennent leurs assises sur la

place Saint-Marc avec le sentiment d'accomplir un rite de haute élégance, de suprême chic et de raffinement inouï.

Sur ce point encore je me permets d'insister. Jamais je ne me suis cru obligé de vivre à Venise « autrement » qu'ailleurs, dans une exaltation particulière et dans un état d'esprit inaccoutumé. Jamais je ne m'y suis attendu à des impressions exceptionnelles. Venise ne fut jamais pour moi la « Ville du Rêve » (bien qu'à écrire ces mots je ressente une hésitation que l'on comprendra mieux par la suite), au contraire, je ne lui demandais rien de plus que sa charmante, son originale, sa douce réalité. Qu'on y descendît de wagon pour monter en gondole me paraissait tout naturel et ne me suggérait aucun étonnement. La gondole me semblait un véhicule comme un autre. J'étais insensible à son prestige de romance, mais j'appréciais l'élégance marine de sa forme, ses qualités nautiques, tout en lui préférant de beaucoup la promenade à pied parmi le dédale des « calli ». En un mot, le fait d'être à Venise ne me conférait à mes propres yeux aucune dignité spéciale. Je n'en concevais ni orgueil, ni vanité. Venise me plaisait ; je l'aimais ; je subissais avec joie son charme et son

prestige, mais je n'en attendais que ce qu'elle donne à chacun. Je ne suis pas de ceux que Venise a ensorcelés par avance et au doigt de qui elle a passé son anneau magique, et je ne me suis jamais drapé dans le manteau du romantisme vénitien.

Les circonstances qui me conduisirent pour la première fois à Venise furent, d'ailleurs, les plus simples qu'il se puisse imaginer. De vieux amis de ma famille, monsieur et madame de C..., y habitaient depuis plusieurs années. Ils y avaient loué l'étage noble d'un Palais situé à San Trovaso et l'avaient aménagé avec le confort le mieux entendu. Cet étage consistait en une vaste galerie accompagnée d'un certain nombre de pièces, le tout garni de ces aimables vieux meubles vénitiens que l'on découvrait jadis chez les antiquaires. Ce mobilier se composait de commodes ventrues, de canapés et de fauteuils plus ou moins baroques, d'armoires, d'étagères et surtout de miroirs. Les C... s'étaient retirés là par goût de la tranquillité et du silence, avec le désir d'y finir en paix leurs jours qui ne promettaient pas d'être longs. Madame de C... était d'une santé délicate et son mari souffrait d'infirmités sans remèdes. Ce fut une aggravation subite dans l'état de M. de C... qui me détermina à faire

le voyage de Venise, mais quand j'y arrivai la crise dangereuse était passée, assez pour que les C... me retinssent auprès d'eux, de telle sorte que je demeurai un grand mois l'hôte de ces gens charmants et que j'aimais bien.

Ah ! l'agréable séjour et quel bon souvenir j'ai gardé du vieux Palais de San Trovaso et de sa douce et familiale atmosphère ! M. de C... ne voulait pas que son impotence m'empêchât de jouir des plaisirs de Venise et madame de C..., malgré les soins à donner à son mari, se chargea d'être mon guide. C'était une femme intelligente et instruite ; elle ne lassa pas mon attention et ne fatigua pas ma curiosité en me surchargeant de visites d'églises et de musées. De la Venise artistique elle ne me montra que ce qu'il en fallait pour m'inspirer le désir de la connaître un jour plus à fond. Pour le reste, elle se contenta de me permettre de la suivre en ses promenades habituelles. Et ce fut ainsi que j'appris la douceur de vivre à Venise, ni en touriste, ni en esthète, ni en snob, mais en dilettante de la lumière, de la couleur, de la beauté, en spectateur amusé de la charmante, bizarre, pacifique et pittoresque vie vénitienne.

J'avais, en les quittant, promis à ces chers et bons

amis de revenir l'année suivante. Je tins ma promesse, mais je ne les retrouvai point. Quelques mois après mon départ, ils étaient morts l'un et l'autre à peu d'intervalle. Je voyageais alors en Russie et ce fut là que j'appris la triste nouvelle. Elle me causa un véritable chagrin, mais cette perte, au lieu de m'éloigner de Venise, m'y rattacha plus étroitement, bien que la première fois où je passai devant le Palais de San Trovaso mon cœur se serrât en considérant les fenêtres de l'étage maintenant vide et dont les volets fermés portaient collée la petite bande de papier qui indique, à Venise, les appartements à louer. Depuis, je ne manquai jamais, à chacun de mes séjours, d'aller saluer d'un souvenir reconnaissant la demeure des vieux amis qui m'avaient initié aux charmes de l'existence vénitienne et qui, ainsi qu'ils aimaient à le répéter avec une amicale fierté, m'avaient « vénitianisé ».

Je l'étais à un point qui ne m'eût guère rendu supportable la vie d'hôtel. La douce hospitalité de mes amis de San Trovaso m'en avait évité les ennuis et ce fut à eux encore que je dus le logis qui devint par la suite mon pied-à-terre habituel. Je me rappelai leur avoir entendu parler d'une certaine Casa

Trigiani où ils avaient demeuré avant de s'établir à San Trovaso. Cette Casa Trigiani, située sur les Fondamenta Barbaro, était occupée par deux vieilles demoiselles qui y disposaient de quelques chambres à louer. Ces chambres étaient propres et habitables et l'une d'elles donnait sur un étroit jardin où quelques rosiers fleurissaient auprès d'un cyprès, non loin d'un parterre de sauges écarlates. Les Sorelle Trigiani avaient je ne sais quoi de cocasse et d'effaré qui me plut. Je devins leur locataire et ce fut chez elles que je descendis chaque fois que je vins à Venise, c'est-à-dire à peu près chaque année pendant quinze ans.



Il fallut pour que s'interrompît cette longue et douce habitude annuelle que des événements graves eussent bouleversé le cours de mon existence. En effet, pendant trois ans, je traversai une crise intime particulièrement douloureuse. Tout ce que j'en puis dire (car, comme je l'ai déjà déclaré, ce n'est pas une confession que j'entreprends ici et ce sont plutôt des faits que des sentiments que je m'essaie à rapporter), tout ce que je puis dire, donc, de cette période de ma vie, c'est qu'elle fut

si profondément troublée que ma pensée ne me ramena pas une fois au temps heureux où, à l'automne ou au printemps, je devenais pour quelques semaines l'hôte de la Casa Trigiani. Pendant ces trois années, je cessai de venir à Venise et ce ne fut que convalescent d'une cruelle maladie, par laquelle s'acheva cette dure épreuve sentimentale, que je songeai à renouer les liens qui m'avaient attaché si longtemps à la ville charmante où m'appelaient tant d'aimables et inoffensifs souvenirs. Peut-être serait-ce là que je me réhabituerais le mieux à vivre. Je m'ouvris de ce projet aux médecins qui me soignaient. Sans l'approuver, ils ne s'y opposèrent pas. Mon état de santé n'était plus tel qu'un voyage fût par trop déraisonnable. Le reste de mon mal consistait maintenant en insomnies persistantes et en appréhensions nerveuses auxquelles se joignaient un dégoût sincère de toute société et un profond besoin de solitude. Venise me donnerait l'isolement souhaité. Pourquoi, en effet, n'en pas tenter l'expérience ? L'été et ses fortes chaleurs étaient à peu près passées. Septembre finissait et je trouverais bientôt sur la lagune les mélancoliques et calmes beautés de l'automne vénitien. Cette perspective me plaisait. Je revis en pensée le cyprès de l'étroit jardin

de la Casa Trigiani, ses sauges écarlates. Je réentendis les voix criardes et amicales des Sorelle, le bruit des socques martelant les dalles des Fondamenta Barbaro, le cri des marchands ambulants, le « staï » du gondolier tournant à l'angle du petit rio, toutes les rumeurs familières de la Venise populaire, et, dans le ciel, les belles cloches de la Salute et des Gesuati. Ma décision était prise. Il ne me restait plus qu'à télégraphier aux Sorelle Trigiani la date de mon arrivée.

Cette dépêche, je me souviens très bien d'en avoir rédigé le texte aussitôt après le départ du docteur. Je m'étais levé du divan pour l'accompagner jusqu'à la porte et, en revenant vers ma table, je pris la feuille de papier sur laquelle j'écrivis le libellé du télégramme, puis je la donnai, au moins je le crus, avec deux autres, à mon domestique pour qu'il les expédiât à leur destination. Comment se fit-il que je la retrouvai, cette feuille, quelques jours après, soigneusement pliée en quatre et glissée dans une poche de mon portefeuille ? D'où venait cette distraction ? Je ne m'appesantis pas outre mesure sur l'inadvertance que j'avais commise. Elle prouvait simplement que la maladie avait affaibli mes facultés d'attention et elle me

rappelait que c'était un convalescent encore fragile qui regardait par la vitre du wagon le paysage d'Italie, car ce fut entre Vérone et Vicence, dans le train qui m'emportait vers Venise, que je m'aperçus de mon erreur. Il était trop tard pour la réparer ; d'ailleurs, elle ne saurait avoir grande importance. Les Sorelle Trigiani, même non prévenues, s'arrangeraient bien pour me loger. Si la chambre donnant sur le jardin n'était pas libre en ce moment, elles m'installeraient dans une autre.

Cette perspective, je dois le dire, m'ennuya légèrement. Les Sorelle n'ayant pas répondu à mon télégramme que, du reste, et pour cause, elles n'avaient pas reçu, leur silence eût dû me paraître insolite. Je me reprochai ma négligence et j'en conçus quelque mauvaise humeur contre moi-même. Et puis, en somme, pourquoi ce départ hâtif et précipité, pourquoi n'avoir pas attendu que ma santé fût consolidée ? Qui me pressait ? Qu'allais-je devenir en cette ville lointaine avec ma pauvre cervelle endolorie et mon pauvre cœur inquiet ? Y trouverais-je dans la solitude cette paix que je cherchais et où je souhaitais d'engourdir ma cruelle mélancolie ? Ne serais-je pas en butte à toutes les surprises et à tous les caprices de l'imagination et,

d'avance, incapable de leur résister, soumis à tous leurs pièges et à tous leurs prestiges, exposé sans défense à toutes les douloureuses et dangereuses fantasmagories du regret et du souvenir ?

Ces réflexions me rendirent assez pénible le reste du voyage. Cependant, lorsque le train eut quitté Mestre et que commencèrent à se montrer les infiltrations stagnantes de la lagune, mon appréhension se dissipa. En ce temps-là, le rapide arrivait vers cinq heures et Venise apparaissait au voyageur dans toute sa splendeur lumineuse, tandis que l'on franchissait le pont qui la relie à la terre ferme. Cette approche de la ville aimée provoquait toujours en moi une impression de plaisir, indéfinissable, mais profond... Si, cette fois, je n'éprouvai pas ce plaisir dans sa plénitude, je n'en ressentis pas moins une réelle satisfaction lorsque, descendu du train et sorti de la gare, je vis l'eau du canal baigner les marches du quai et, au-dessus des fers des gondoles rangées, s'arrondir dans le ciel le dôme vert-de-grisé de S. Simeone. Soudain toute la Venise de jadis revivait dans mon souvenir et il me sembla, lorsque la rame battit l'eau et que la gondole qui m'emportait vira doucement, que je laissais derrière moi ma pesante

et douloureuse vie d'hier et que je n'étais plus qu'une ombre allégée qui s'en allait dans le silence et la lumière, vers la paix, le calme et l'oubli.

Ces pensées m'occupèrent assez pour que je demeurasse presque indifférent au doux spectacle de Venise retrouvée. Elles me menèrent jusqu'à l'instant où la gondole aborda aux marches des Fondamenta Barbaro, en face de la Casa Trigiani. Elle était bien toujours la même, cette vieille Casa, avec sa façade couleur d'ocre et ses volets bruns, sa petite porte, le long de laquelle pendait l'anneau de cuivre de la sonnette. Cet anneau, je le saisis d'un geste que j'avais fait des centaines de fois. Comme d'ordinaire, le carillon se répercuta à l'intérieur de la maison. Aussitôt un pas descendit l'escalier. La personne qui vint m'ouvrir me regarda avec étonnement en considérant la valise que je tenais à la main. Je nommai les Sorelle Trigiani. Un sourire répondit à mon interrogation. Depuis trois mois les Sorelle Trigiani s'étaient retirées à Vicence auprès d'un frère malade, la maison était louée maintenant en entier à une famille anglaise...

En d'autres circonstances, j'eusse supporté aisément cette petite contrariété, mais mon état de sensibilité maladive m'en fit exagérer l'importance.

Ce léger désappointement me jeta dans un trouble disproportionné d'avec sa cause. Il y a à Venise vingt pensions plus ou moins semblables à la Casa Trigiani. Je n'avais que l'embarras du choix, mais cette insignifiante déception était pour moi comme un indice de fâcheux augure. C'était comme une imperceptible rupture dans l'ensemble d'habitudes dont la reprise devait contribuer à me faire redevenir un peu de ce que j'avais été, quand je me les étais créées. Une maille du filet avait cédé, qui devait m'envelopper tout entier de son invisible réseau, et cette déconvenue, minime en elle-même, m'impressionnait péniblement.

Il ne me restait donc, pour ce jour-là, qu'à me faire conduire à l'hôtel. Le lendemain, j'aviserais à choisir un gîte. Je donnai au gondolier la première adresse qui me vint à l'esprit. Ce fut, je ne sais pourquoi, l'hôtel Victoria que je lui indiquai, et bientôt après j'étais installé dans une chambre banale, mais assez confortable, d'où je descendis, après m'être baigné et apprêté, dans une salle à manger également confortable et banale. C'était l'heure du dîner et j'avais l'intention de me mettre au lit aussitôt après, mais mon repas achevé et ayant allumé un de ces longs « virginia » traversés d'une

paille et dont j'aime le goût âcre et fort, l'envie me prit d'aller faire un tour de promenade et je sortis.

A peine dehors, j'éprouvai un sentiment de plaisir. J'étais presque heureux de me retrouver dans cette Venise nocturne dont j'avais si souvent parcouru les inextricables « calli ». Que de fois, en effet, ne m'étais-je pas aventuré dans l'obscur et capricieux dédale vénitien ! J'étais arrivé à le connaître si parfaitement que je m'y dirigeais avec une certitude presque absolue. Or, ce soir-là, je m'aperçus bientôt que je ne possédais plus mon ordinaire sécurité d'orientation. A plusieurs reprises, je fus obligé de m'arrêter, incertain de la direction suivie et même, une fois, je m'engageai dans un de ces « rami » sans issue et qui aboutissent à un « rio » devant lequel on est forcé de rebrousser chemin. Ces petits mécomptes me causèrent un agacement d'autant plus inexplicable que ma promenade n'avait pas de but marqué et que rien ne me pressait. Je continuai donc d'errer au hasard. Il me semblait que c'était le meilleur moyen d'apaiser cette sorte de nervosité qui me tourmentait et qui était due sans doute à la longue immobilité du voyage. J'étais bien déterminé à

vaincre par la fatigue l'insomnie qui m'attendait probablement dans ma chambre d'hôtel. Et puis ces longs vagabondages faisaient partie de mes habitudes vénitiennes de jadis, de ce jadis auquel je revenais dans l'espoir superstitieux d'y retrouver les heures les plus douces de mon passé !

Cependant la soirée s'avançait. Je m'en apercevais à la solitude croissante des « calli » que je parcourais et des « campi » que je traversais. Jadis, c'était cette solitude qui me plaisait le plus. J'y goûtais ce que l'on a appelé fort justement le « mystère vénitien » : l'allure furtive d'un passant, le glissement d'une gondole, le bruit d'un talon sur la dalle, l'égouttement d'une rame dans l'eau, une voix, un chant, le silence, les fenêtres encore éclairées des façades sombres, mais aujourd'hui cette Venise nocturne que j'avais tant aimée me causait une impression qu'il m'était assez difficile de me définir à moi-même.

Certes, ce n'était point la peur. J'avais assez vécu à Venise et j'étais assez familiarisé avec les mœurs vénitiennes pour savoir que le passant y jouit d'une parfaite sécurité. Le rôle des « vigili », ainsi nomme-t-on les agents de police, est assez restreint. Il se borne à arrêter quelques ivrognes

trop amateurs des « vini nostrani » et à pincer de temps à autre quelques voleurs. Hors ces menus méfaits, les Vénitiens sont gens tranquilles et l'on peut errer, de jour comme de nuit, dans les quartiers les plus éloignés sans avoir à y craindre de fâcheuses rencontres. Le seul risque est de s'y égarer ou de s'y laisser choir dans quelque rio, et encore ce dernier inconvénient est-il diminué par l'excellence de l'éclairage qui, tout en conservant à la ville une demi-obscurité pittoresque, la rend parfaitement praticable au promeneur.

Ainsi la peur n'avait aucune part à cette sorte de malaise sur la nature duquel je demeurais incertain, et qui avait succédé peu à peu au plaisir que j'avais ressenti tout d'abord à fouler la dalle sonore des « calli ». Était-il dû à mon état de santé encore précaire ou était-il la suite de la contrariété assez vive de l'incident de la Casa Trigiani? Quoi qu'il en fût, il n'en était pas moins certain qu'une appréhension indéfinissable m'avait peu à peu envahi. Cela ressemblait à cette espèce d'anxiété que vous cause l'entrée dans une atmosphère psychique chargée d'imprévu. Bientôt cette angoisse sournoise devint si pénible qu'elle me fit hâter le pas, et ce me fut un véritable sou-

lagement, lorsque, après maints détours dont j'avais cessé de contrôler la direction, le hasard ou plutôt l'instinct me ramena vers les lumières de la place Saint-Marc. Leur vue dissipa rapidement mon trouble et ce fut d'un pas soudain ralenti que je pénétrai sur la Piazza qui s'étendait à peu près déserte sous un ciel marbré de gros nuages aux interstices cloutés d'étoiles.

Il était alors tout à fait tard et les promeneurs se faisaient rares sous les Procuraties. J'ai toujours aimé à Venise ce moment où les célèbres galeries étalent devant les magasins fermés leurs longs couloirs vides au pavage luisant. Que de fois, en sortant du Café Florian, j'y avais erré, mais, ce soir, las de ma longue course, j'avais peu envie d'y jouer le péripatéticien solitaire. D'autre part, je me sentais peu de hâte pour rentrer à l'hôtel. Je me dirigeai donc vers le Café Florian. Ouvert toute la nuit, il est hospitalier au passant attardé et lui offre l'asile de ses salles peintes et de ses banquettes de velours.



Le Café Florian se compose, comme on sait, de plusieurs petites salles contiguës diversement dé-

corées et qui ont des airs de salon. De ces salons il en est un que j'affectionnais particulièrement. Les murs en sont ornés de glaces et de peintures à la fresque mises sous verre pour les préserver de la fumée et des dégradations. Ces fresques représentent les figures costumées de différents peuples. Deux de ces figures, entre autres, m'amusaient : un Turc à turban et un Chinois avec sa natte. C'était sous le Chinois que je prenais place le plus volontiers sur la banquette de velours rouge, devant une de ces rondes tables de marbre dont le plateau tourne sur le pied unique qui les supporte. Justement ma place préférée était libre quand je pénétrai dans le salon à peu près vide. A l'autre bout deux Vénitiens discouraient en achevant leurs verres d'eau, et, dans un coin, un vieil homme au nez rouge lampait les dernières gouttes d'un petit verre de « strega ». Je commandai au garçon un punch à l'alkermès. Avant qu'il me l'eût apporté, les deux parleurs se levèrent et sortirent. L'homme au nez rouge les salua de la main. Cependant le garçon ne tarda pas à revenir avec le punch demandé. C'est un breuvage rosâtre, d'une saveur à la fois aromatique et fade. J'en bus quelques gorgées lentement, mon malaise se dissipait et se changeait

en une sorte de bien-être. Cette détente me fut agréable. Décidément, j'avais bien fait d'entrer dans ce vieux et cher Florian où j'avais jadis passé tant de soirées et de venir m'asseoir sous le Chinois. Je me retournai à demi vers la figure de la fresque. Le Chinois me considérait avec une bonhomie narquoise et semblait me féliciter de lui avoir rendu visite avant de rentrer à l'hôtel, où j'étais d'ailleurs bien décidé à demeurer le moins longtemps possible. Dès le lendemain je me mettrais en quête d'un logis pour remplacer la Casa Trigiani. Plusieurs noms de pensions de famille me vinrent à l'esprit : la pension Domenico à S. Gregorio ; la pension Cimarosa au Campo S. Vitale, d'autres encore. Mais y jouirais-je de la même tranquillité qu'à la Casa Trigiani ? Il m'y faudrait peut-être subir d'ennuyeux voisinages. Pourquoi ne pas plutôt louer des chambres dans quelque vieux palais? Je les meublerais sommairement et j'y vivrais en toute liberté. Mon séjour serait assez long pour valoir le petit embarras de cette installation. Cette idée me plut. Si la chance me servait, je découvrirais bien quelque demeure pittoresque dans un de ces quartiers solitaires où Venise est plus charmante encore d'être plus elle-même. Là, peut-être,

dans le silence et le calme, retrouverais-je quelque douceur à l'existence...

Pendant que je réfléchissais ainsi, l'homme au nez rouge avait disparu. Les passants des Procuraties devenaient de plus en plus rares. Parfois l'un d'eux s'arrêtait un instant, jetait un coup d'œil dans le café et s'en allait en fredonnant ou en frappant de sa canne les dalles retentissantes. Je les regardais distraitement quand, soudain, mon attention fut attirée par une haute silhouette plantée devant la vitre et qui agitait les bras. Un instant après, manquant de renverser du pan de sa houppelande le verre vide laissé par l'homme au nez rouge, mon ami Tiberio Prentinaglia était assis à mon côté sur la banquette de velours et me serrait les mains en s'exclamant :

— A Venise ! A Venise ! et il ne m'a pas averti de sa venue, moi, son cher Prentinaglia ! A Venise ! et depuis quand ?

Si je donne le nom d'ami au signore Tiberio Prentinaglia, c'est qu'il se l'était adjugé avec tant de force et de conviction qu'il m'avait bien fallu me conformer à une volonté amicale aussi décidée et aussi despotique. Pour être vrai, je connaissais Prentinaglia depuis nombre d'années, mais cette

connaissance, avec le titre qui s'en était suivi, s'était faite moins par mon choix que par celui de ce remarquable personnage. Je m'étais résigné à la nécessité, car c'en est une, pour quiconque séjourne un peu régulièrement à Venise, de connaître Prentinaglia. Prentinaglia s'arrange pour rendre la chose inévitable. Il met un point d'honneur à ce qu'aucun étranger n'échappe à son amitié, mais il la sait rendre fort agréable. On devient l'ami de Prentinaglia, d'abord parce qu'il le veut et on le demeure parce qu'on ne voudrait pas qu'il en fût autrement. Et puis, à Venise, Prentinaglia est un homme indispensable.

Tiberio Prentinaglia est un grand diable, maigre et dégingandé, un vrai Vénitien du temps de la Sérénissime République, du temps de Gozzi et de Casanova. Vêtu d'amples vêtements, couvert d'une houppelande, coiffé d'un large feutre, il a le visage long et jaune, muni d'un grand nez dont se rapprochent deux yeux fureteurs et vifs et qui domine une bouche mince et sinueuse, à la fois bavarde et secrète. De ce visage Prentinaglia semble masqué. Cela lui donne une mine de comédie où il y a de la verve, de la finesse et du mystère. On le sent souple et subtil, bien qu'il affecte de paraître

véhément, mais que de prudence sous sa faconde voulue ! Avec cela, on ne sait quoi de bizarre, d'étrange et d'un peu fou. Personnage de comédie et aussi de conte fantastique, il semble fait de plusieurs êtres superposés. Il y a en lui des contrastes, mais que de nuances les relient !

Prentinaglia est à la fois superstitieux et incrédule, chimérique et pratique. On continuerait ainsi longtemps le jeu des oppositions qu'il présente. En somme, et pour tout dire, il est une amusante figure sur qui l'on pourrait discuter aisément, mais on en reviendrait toujours à cette conclusion qu'il est l'homme au monde qui connaît le mieux Venise en son passé, comme en son présent, en son art et en son pittoresque, en ses mœurs d'autrefois et d'aujourd'hui, en ses moindres pierres et en ses plus fugitifs reflets. Ajoutons-y en ses moindres gens, car rien et nul n'échappe à sa vigilance et à sa curiosité. Quand on a mis le pied à Venise, on appartient de droit à Prentinaglia, et il n'y a pas à s'en plaindre, car il est d'une ressource infinie, prêt à vous servir de guide et d'introducteur, à vous faire visiter la ville ou à vous faire connaître la société, à régler les promenades comme à organiser les rencontres, à vous donner tous les ren-

seignements dont vous pouvez avoir besoin. Il est la chronique vivante de Venise, l'intermédiaire obligé aussi bien pour l'achat d'un tableau que pour l'acquisition d'un parapluie. Il sait les tenants et les aboutissants de tout et de tous. Vénitien de Venise, il y vit et en vit, car il en vit, et, d'ailleurs, le plus honnêtement du monde. Il exerce cent métiers sans en avoir aucun de défini. Il est l'agent des mille combinaisons ingénieuses ou saugrenues que comporte la vie à Venise. Il s'occupe principalement de vente d'immeubles et il est un peu expert en tableaux et en objets d'art. Il installe des palais pour de riches étrangers. Ses opérations s'étendent aussi en « terre ferme », il a des affaires à Mestre, à Fusine, à Dolo, à Mirà, à Strà, à Padoue, à Trévise. De tout cela il tire de quoi habiter un élégant palazzino meublé à la vénitienne et où les bibelots sont à vendre si on l'en prie, et cependant, ces bibelots, il les aime, car mon ami Prentinaglia est un homme de goût et un érudit. Je me souviens de visites en sa compagnie aux Archives, à l'Académie, où il me charmait par ses connaissances sûres et précises. Il a fait au Musée Civique plusieurs dons importants, entre autres un admirable théâtre de marionnettes représentant les personnages de Comédie et de Carnaval.

Lui-même en est un et non des moins amusants. On l'imagine en « tabaro e baüta » paradant, le masque blanc au visage et le tricorne sur sa perruque. Il ne manque pas d'esprit et sa faconde lui en tient lieu à l'occasion. Il s'anime, s'excite, puis tombe dans de longs silences, comme si la ficelle du pantin se fût cassée... A quoi songe-t-il en ces moments d'absorption ? A quelque combinaison commerciale ? A quelque intrigue amoureuse ? Prépare-t-il quelqu'une de ces mystifications auxquelles il se plaît parfois, car c'est encore là un trait de son caractère, ou médite-t-il une de ces histoires fantastiques qu'il aime à conter et dont il finit par s'effrayer lui-même, car il est, comme je l'ai dit, superstitieux. Il croit au diable, aux fantômes, aux revenants, aux « esprits », comme y croyait le bon Carlo Gozzi sur qui il a écrit une étude très documentée. Il se vante de savoir la cabale et que les Gnômes et les Salamandres n'aient pas de secrets pour lui. Il prétend même qu'il est capable de construire « la pyramide » comme le faisait Casanova pour le sénateur Bragadin et ses amis. Tiberio Prentinaglia est peut-être un peu sorcier, mais, au demeurant, un garçon serviable et un agréable original qui apporte, à résoudre les difficultés qu'il

y a à vivre, de la fantaisie et de la virtuosité.

Tel était le personnage qui vint s'asseoir à côté de moi sous le Chinois du Florian. Si j'ai tenu à le décrire avec quelque détail, ce n'est pas qu'il reparaisse souvent au cours de ce récit. On ne l'y rencontrera guère qu'à l'épilogue des événements auxquels je ne puis pas dire qu'il fut mêlé, mais dont il contribua cependant à déterminer l'enchaînement. D'ailleurs, n'y représentât-il que le hasard, cela justifierait l'esquisse un peu poussée que j'ai tracée du compagnon, retrouvé, ce soir-là, de mon ancienne vie vénitienne.

Pour en revenir à son apparition soudaine en ce Café Florian, où jadis nous nous étions rencontrés si souvent, elle me parut se produire on ne peut plus à propos pour me tirer d'embarras. Prentinaglia saurait bien me donner quelque adresse de palais où je pusse louer l'appartement que je cherchais ; mais avant de l'amener à ce que je désirais de lui, je sentais qu'il me faudrait répondre à quelques questions préalables. Prentinaglia déjà me répétait celle qu'il m'avait posée en arrivant :

— A Venise et depuis quand ?

— Depuis aujourd'hui.

Cette réponse parut rassurer Prentinaglia à un

double point de vue : celui de mes sentiments à son égard et celui de son impeccable vigilance. Que j'eusse pu être à Venise depuis plusieurs jours sans qu'il l'eût su et sans que j'eusse cherché à le voir l'aurait outragé dans son amitié et mortifié dans sa curiosité. Notez d'ailleurs que, depuis trois ans que je n'étais venu à Venise, il ne s'était pas enquis de moi. On n'existe pour Prentinaglia qu'à et par Venise. Une fois parti, on n'est plus rien et l'on ne redevient qu'au retour. J'étais revenu et redevenu. Il en témoigna par un soupir de soulagement et de satisfaction :

— A la bonne heure, et pour longtemps, j'espère ?

Je fis un signe évasif. De mes projets, il n'en était qu'un seul dont je souhaitais entretenir Prentinaglia. Pour le reste, à quoi bon ! A quoi bon lui avouer ma détresse ? Que pouvait-il contre mon mal ? Il avait beau être ingénieux et subtil, que pourrait-il inventer capable de m'arracher à moi-même ? Quel exorcisme sa cabale lui fournirait-elle pour rompre le douloureux sortilège qui me tenait prisonnier ? Tout ce qu'il pouvait m'offrir c'était de me procurer cette retraite que je désirais et où je pensais retrouver l'illusion de mon inoffensif passé

vénitien, de ce passé auquel il avait été mêlé et dont il représentait certaines heures agréables et pittoresques, celles où nous nous réunissions, presque chaque soir « sous le Chinois » en ce même Café Florian avec Otto de Hohenberg et lord Robert Sperling. Ce souvenir me fournit le moyen de couper court aux questions de Prentinaglia. Se rappelait-il ce printemps où, à mon dernier séjour à Venise, nous nous rencontrions, Hohenberg, Sperling, lui et moi pour échanger les nouvelles de la journée ? En ce temps-là Hohenberg et Sperling étaient tous deux amoureux de l'ombre de Catherine Cornaro, reine de Chypre et se disputaient ses faveurs. Heureusement qu'ils se réconciliaient ensuite devant le comptoir de bouteilles de Giacomuzzi.

Cette allusion à notre petit groupe florianesque fit éclater de rire Prentinaglia :

— Si je me souviens, ami cher, si je me souviens ! Hélas, ce pauvre Hohenberg ! Sa famille a fini par se fâcher et l'a rappelé dans son château de Bohême. Elle lui a coupé les vivres. Il a fallu vendre le petit palais, congédier le brave Carlo et le vieux Pierino, renoncer à la loge au théâtre de la Fenice et s'en aller dans ce diable de burg, plein de souterrains et de cachettes dont il nous contait

de si belles histoires. Pauvre Hohenberg, comme il doit s'ennuyer là-bas où il essaie sans doute, devant une chope de bière, d'oublier les dédains de l'inexorable reine de Chypre, mais, par contre, Sperling s'est définitivement fixé à Venise, il y a même acheté, peu après votre dernier départ, la Casa degli Spiriti et il l'a restaurée magnifiquement. Vous verrez cela, mon cher.

Cette Casa degli Spiriti est un palais situé près de S. Alvise, sur cette partie de la lagune qu'on nomme la « lagune morte », où la marée ne se fait presque pas sentir. C'est une grande bâtisse carrée, demeurée longtemps inhabitée parce qu'elle passait pour être hantée.

— Et comment Sperling s'accorde-t-il avec les esprits ?

A cette question, Prentinaglia était devenu subitement soucieux. Il se caressait le nez d'un air grave. Souvent la gravité n'était chez Prentinaglia qu'une feinte qui lui servait à préparer quelque effet comique, mais cette fois, il semblait grave pour de bon. Il jeta autour de nous un regard circonspect pour s'assurer que personne ne nous observait. A cette heure tardive, le Florian était vide et cependant Prentinaglia baissa la voix.

— Mon cher, je ne sais pas comment Sperling s'accorde avec les esprits, mais vous avez tort de plaisanter de ces choses, car il s'en passe ici de bien extraordinaires. Foi de Prentinaglia, on se croirait revenu au temps où le bon Carlo Gozzi se plaignait des tracasseries occultes auxquelles il était en butte. Il y a de quoi faire réfléchir les plus sceptiques.

Il paraissait tout à fait sérieux, mais je me méfiais de son goût pour la mystification.

— Voyons, Prentinaglia, expliquez-vous.

De nouveau, il regarda autour de nous, comme pour s'assurer que nulle oreille indiscrète ne nous écoutait, mais était-ce une préoccupation véritable ou un simple manège destiné à piquer ma curiosité ? Enfin, il se décida, baissa encore la voix et, d'un ton confidentiel, me dit :

— Vous savez que je n'aime guère aborder certains sujets avec les incrédules, mais je vous en ai trop dit pour en rester là. Eh bien ! oui, il se passe ici des choses extraordinaires. Tenez, jugez-en. Vous n'êtes pas pressé de rentrer à l'hôtel ?

Je fis : non, de la tête. Il continua :

— Vous connaissez Taddeo Talventi, le directeur du Musée Civique ? C'est un homme froid,

taciturne, méticuleux, sans imagination, comme nous en avons quelques-uns en Italie. Il y a trois jours, il me fait appeler, ayant, dit-il, à me consulter sur un cas embarrassant. Vous vous rappelez, n'est-ce pas, dans la salle IV du Musée, celle qui contient le tapis persan offert à la République de Venise par Chah-Abbas, la vitrine où se trouvait un petit buste en pâte tendre ? Vous voyez ce que je veux dire, un charman tpetit buste du settecento, si expressif, si vivant !

Prentinaglia avait appuyé sur le mot « vivant ».

Je me souvenais, en effet, parfaitement bien. J'avais souvent admiré ce précieux bibelot qui m'avait frappé par sa qualité artistique. L'homme représenté, quelque patricien de Venise sans doute, attirait nécessairement l'attention. Sa figure était étroite, maigre, distinguée, avec un nez long et une bouche sensuelle. Tout dans ce personnage disait le voluptueux et l'amoureux. Il avait dû aimer passionnément la parure, la table, les fleurs, les femmes, mais il y avait aussi sur ce visage l'expression d'une insatiable curiosité. De quoi avait-il été si curieux ce seigneur vénitien, des secrets de son cœur ou des secrets de l'État ? Que de finesse dans cette physionomie attentive et ardente ! Et quelle

vie avait-il vécu? Quelles aventures avaient été les siennes? Quel nom avait-il porté? Plus d'une fois j'avais interrogé Prentinaglia sur l'origine de ce buste. Prentinaglia, je me le rappelais fort bien, s'en était enquis auprès du directeur du Musée, mais on n'avait pu le renseigner. On ne savait plus à quelle époque le buste était entré dans les collections. La fiche le concernant avait été sans doute égarée. Le catalogue ne portait aucune indication. Tout ce que l'on avait pu dire, c'était que l'objet figurait depuis longtemps dans les vitrines. Quant à l'identité du personnage, même ignorance. L'inconnu semblait s'en amuser en son énigmatique et fin sourire. Tous ces détails me revenaient à l'esprit avec l'interrogation de Prentinaglia.

— Certes oui, ami Prentinaglia, je me rappelle ce buste. C'est une des figures sur laquelle se lit le mieux la vieille finesse vénitienne, si diplomatique, si avisée, son amour de la vie élégante, passionnée... Et qu'est-il arrivé à ce buste ?

Prentinaglia me regarda fixement, releva ses gros sourcils et se pencha vers moi :

— Il lui est arrivé, mon cher, qu'il est parti.

— Parti !

Tiberio Prentinaglia fit un signe affirmatif:

— Oui, parti... Depuis une semaine, il a disparu, et toutes les recherches pour le retrouver ont été infructueuses. Taddeo Talventi m'a fait appeler et m'a conté l'affaire. Vous conviendrez qu'elle est étrange. La vitrine est intacte. La serrure n'a pas été touchée. Aucune trace d'effraction, rien, et cependant le buste n'est plus là...

Prentinaglia se tut et me regarda comme pour juger de l'effet de sa révélation. Il reprit :

— Eh bien, mon cher, quand je vous disais qu'il se passe ici des choses mystérieuses, incompréhensibles et inexplicables comme au temps où notre Carlo Gozzi consignait dans ses mémoires les étranges maniganccs dont il était l'objet de la part des puissances occultes ! Et ne m'alléguez pas que l'affaire du buste est d'ordre naturel et qu'elle s'éclaircira d'elle-même un beau jour...Non, l'enquête a été conduite minutieusement, mais elle n'a donné aucun résultat. Ah ! je vous assure que Taddeo Talventi n'en mène pas large...

Je considérais Prentinaglia avec attention. Certes, l'histoire qu'il me contait était étrange, mais était-elle vraie ? N'y avait-il pas là quelque invention de sa part ? Voulait-il me mystifier ? Mais pourquoi ? Il n'avait nullement l'air de plaisanter.

Tout à coup, il enleva son feutre et passa plusieurs fois la main sur son front. Pendant qu'il se taisait et semblait absorbé dans ses réflexions j'avais tiré ma montre. Elle marquait deux heures du matin, et, soudain, je me sentis brisé de fatigue. L'impression de malaise que j'avais éprouvée durant ma promenade d'après dîner me revenait de nouveau. Enfin, Prentinaglia rompit le silence en frappant brusquement sur la table pour réveiller le garçon qui sommeillait dans le salon voisin. Pendant que l'homme déposait la monnaie dans la petite soucoupe de métal qui sert à cet usage, Prentinaglia me dit :

— Allons, mon cher, il faut rentrer, car je prends demain matin l express pour Rome où je vais rejoindre lord Sperling, avec qui je dois faire un tour en Sicile. Aussi quelle chance de vous avoir rencontré ce soir ! Mais pourquoi, diable, vous ai-je raconté toutes ces étrangetés? Bah! vous n'êtes pas superstitieux, vous.

En me disant cela, Prentinaglia me considérait avec une attention presque gênante. Voulait-il se rendre compte de l'effet que son histoire avait produit sur moi? Sans doute mon visage décelait l'état de malaise où je me trouvais, car il me saisit par le bras :

— Et ce fou de Prentinaglia qui oublie, pauvre ami, que vous venez de faire vingt-quatre heures de chemin de fer et qui vous tient là à bavarder ! Quel bourreau ! Je vais vous reconduire à votre hôtel. Où êtes-vous descendu ?

— A l'hôtel Victoria, mais je compte y rester juste le temps de trouver quelque chose.

Et comme nous tournions le coin de la Frezzaria, tout en marchant, j'expliquai à Prentinaglia l'incident de la Casa Trigiani et le projet que j'avais formé. Il m'écoutait en laissant traîner sa canne sur les dalles. Nous arrivâmes ainsi jusqu'à la porte de l'hôtel.

— Plusieurs chambres... un quartier tranquille .. Oui, je vois ce qu'il vous faut et j'ai peut-être votre affaire. Mais comme je regrette ce malencontreux départ et de ne pas être là pour vous aider ! Enfin je vous enverrai l'adresse demain matin avec les renseignements pour la location des meubles. D'ailleurs, je serai de retour dans quelques semaines et nous nous retrouverons « sous le Chinois ». Sperling sera charmé de vous savoir ici. Allons, cher, une bonne nuit. Pas de mauvais rêves et que notre Venise vous soit douce.

☆

Fut-ce la fatigue du voyage, une certaine nervosité, due aux incidents de cette première soirée à Venise, mais je dormis assez mal, d'un sommeil à la fois pesant et incomplet d'où je me réveillai le lendemain juste à temps pour entendre frapper à ma porte.

Le portier m'apportait une lettre. Je reconnus l'écriture fantasque de Tiberio Prentinaglia et le cachet qui fermait l'enveloppe. La bague dont il portait l'empreinte était formée d'une cornaline gravée de signes cabalistiques. Elle avait appartenu à quelque adepte des sciences occultes comme il y en eut tant à Venise au XVIIIe siècle. Ce bijou s'adaptait parfaitement aux allures de sorcier qu'aimait à se donner le signore Prentinaglia et qui étaient une des facettes de son multiple personnage, mais, en ce moment, ce qui m'intéressait surtout en lui, c'était sa parfaite connaissance de Venise, grâce à laquelle je ne doutais pas qu'il ne m'eût découvert un logis à ma convenance.

Ce fut dans cette pensée que je rompis la cire conjuratoire. Prentinaglia m'écrivait :

Mon cher et bien cher ami,

Puisque vous désirez devenir tout à fait Vénitien, je vous conseille de vous rendre le plus tôt possible au numéro 796 des Fondamenta Foscarini. Vous y sonnerez à la porte du vieux Palazzo Altinengo ai Carmini. La signora Verana vous ouvrira et vous fera visiter les pièces qu'elle a à louer. Je ne connais rien de plus séduisant dans la Venise du settecento. Avec les quelques meubles nécessaires, votre « mezzanino » sera digne du galant Casanova lui-même et du chimérique Carlo Gozzi. Voici les adresses où vous vous procurerez ce dont vous aurez besoin. La signora Verana vous rendra tous les soins désirables. Dès mon retour, je viendrai vous voir en votre logis. Quant à la date : *Non so*, comme nous disons à la vénitienne. Je vous serre la main à la française.

Votre tout dévoué :

TIBERIO PRENTINAGLIA.

Je repliai le papier. Je me sentais, l'avouerai-je, un peu déçu sans me rendre compte, tout d'abord, d'où venait cette déception. Après quelques minutes de réflexion, j'en découvris la cause. Prentinaglia me donnait bien les renseignements demandés, mais sa lettre ne faisait aucune allusion à notre conversation de la veille. Pas un mot de cette bizarre histoire de buste disparu en des circonstances mystérieuses. Enfin l'essentiel était l'adresse

qu'il m'indiquait et que je me répétai plusieurs fois en préparant mes ustensiles de toilette : Palazzo Altinengo ai Carmini, Palazzo Altinengo...

Je connaissais à Venise deux Palais Altinengo, mais je dus constater que j'ignorais l'existence de celui que me signalait Prentinaglia et qu'il disait situé près des Carmini. Par contre, l'église des Carmini m'était familière, surtout en raison de son voisinage avec la « Scuola » du même nom et les charmantes peintures de Tiepolo. Plus d'une fois j'avais sonné à la porte de la Scuola et payé au custode le billet d'une lire qui permettait de pénétrer dans l'édifice, de gravir son escalier à voûtes de stuc et de contempler au plafond de la grande salle les saintes et voluptueuses figures dont la grâce tiépolesque donnait à ce lieu à la fois l'aspect d'un oratoire et d'une salle de bal. L'église et la Scuola m'avaient donc souvent attiré dans ce quartier de Venise dont je goûtais le caractère populaire qui s'accentuait surtout au Campo Santa Margherita.

Ce Campo est, avec celui de S. Polo, un des plus vastes de Venise. Il ne se recommande par aucun monument spécialement intéressant, mais j'en aimais l'étendue dallée et l'entourage de pauvres

maisons et de pauvres boutiques : petites épiceries, fruiteries, magasins de faïences et d'étoffes communes. J'aimais les bandes d'enfants déguenillés qui l'animent de leurs gambades, les femmes aux longs châles qui le traversent, les marchands de friture et de « calamaï », les vendeurs de polenta en plein vent, son va-et-vient bruyant où ne se mêlent que de rares touristes, la plupart se rendant aux Carmini et à la Scuola en gondole et par les canaux.

Ce n'était pas par ce moyen que je comptais me mettre à la recherche de mon Palais Altinengo. Au contraire, je me promettais le plaisir d'une longue promenade à pied. Je n'y éprouverais plus, je l'espérais bien, ce singulier malaise qui m'avait saisi la veille, durant ma course nocturne et dont il me restait encore une sorte d'anxiété physique, dont sans doute auraient raison le grand air et la lumière d'une belle journée.

Je me résolus à la commencer par un déjeuner au restaurant... Celui vers lequel je me dirigeai est à peu de distance de l'hôtel, et lorsque j'eus commandé un plat de « scampi » et une bouteille de « valpolicella », mangé les délicats crustacés et bu quelques verres de vin mousseux, je me sentis dans un parfait équilibre d'esprit. Depuis long-

temps, j'étais déshabitué de cette impression et j'en attribuai le retour à la pacifiante atmosphère de Venise. N'avais-je pas eu raison de demander asile à l'hospitalière et silencieuse cité ?

Ces pensées m'occupèrent jusqu'à l'instant où, ma note payée, le garçon approcha la « candela » pour que je pusse y allumer mon « virginia » dont j'avais soigneusement extrait la paille. Les premières bouffées tirées, je consultai ma montre. Il était temps, par les pistes dallées des « calli », de gagner les Carmini et le Palais Altinengo. Je me levai donc et me mis en chemin et, par S. Fantin, S. Maurizio et le Campo Morosini, j'atteignis le Ponte « dell' Accademia », qui traverse le Grand Canal en sa glorieuse perspective.

Cette vue m'est familière, certes, mais elle excite toujours mon admiration et je ne revois jamais la noble courbe de cette magnifique avenue d'eau sans être ému de sa beauté. Ce sentiment fut si fort que j'eus quelque peine à continuer ma route. Elle me menait à travers un des quartiers de Venise que je préfère et dont j'avais bien souvent parcouru les étroites « calli » et les tranquilles « fondamenta ». Mais aujourd'hui je n'étais pas en humeur de flâner; une sorte de hâte me pressait d'arriver à ce

Palais Altinengo que m'avait indiqué Prentinaglia. Aussi, par la voie la plus directe, m'acheminai-je vers l'église des Carmini.

Une fois là, il ne me fut pas difficile de découvrir les Fondamenta Foscarini. Ils longent le rio di Santa Margherita et commencent en vue de l'église. C'est une étroite bande de quai, le long d'un parapet et que bordent des maisons assez minables et de modeste apparence. Deux bâtisses, cependant, s'y distinguent des autres et sont visiblement d'anciens palais déchus de leur antique splendeur et loués par parties. L'un des deux, le Foscarini, a donné son nom aux Fondamenta ; l'autre est l'Altinengo, de dimension moindre, mais également délabré. Construit au XVIIIe siècle, il comportait trois étages au-dessus d'un « mezzanino ». La façade, badigeonnée d'un crépi grisâtre, s'écaillait par places; mais les belles lignes de l'architecture, l'harmonie des fenêtres à balcons ventrus révélaient encore ce qu'avait dû être jadis l'édifice. Une sorte de portail à colonnes, surmontées de vases de pierre, le précédait. Sur une de ces colonnes, des sonnettes apposées correspondaient aux différents étages du palais. Celle de l'entresol portait le nom de la signora Verana.

Avant de tirer l'anneau de fer de cette sonnette, je me reculai jusqu'au parapet pour considérer de nouveau ce Palais Altinengo qui, sur les indications de Prentinaglia, allait devenir mon logis. Les fenêtres du mezzanino montraient seules la bande de papier qui signale les appartements à louer. Les autres étages semblaient habités. Aux balcons de l'un d'eux étaient tendus des stores de couleur ocre; à un autre, des pots de fleurs étaient suspendus en des espèces de paniers à salade. Les volets fermés du mezzanino étaient peints d'un vert délavé. L'aspect général de la demeure, misérable et peu engageant, attestait une caducité avancée, mais j'avais confiance dans le goût de mon ami Prentinaglia, et délibérément je tirai la sonnette qui devait me mettre en présence de la signora Verana et me donner accès au Palais Altinengo.

Après un grincement, un carillon retentit, lointain, fêlé. J'attendis un instant. Personne ne vint. Le portail demeurant clos, je sonnai de nouveau. Pas de réponse. Décidément la signora Verana avait l'oreille dure. Je fis quelques pas en arrière et considérai de nouveau la façade du palais. Le soleil, tout à l'heure voilé d'un nuage, l'éclairait à présent et mettait à nu toute sa vétusté et toute sa

misère. Cette constatation, qui aurait dû m'éloigner, me plut, au contraire, singulièrement. Soudain, je ressentais pour ce palais branlant et déjeté un attrait inexplicable et que pourtant je tentai de raisonner. Il était à la fois si noble et si piteux, ce Palazzo Altinengo, si lépreux et si morose ! Et puis quel silence alentour ! Le Campo, devant l'église des Carmini, était désert. Sur le pont, personne. Sur le rio, deux grosses barques vides, amarrées, geignaient doucement sur leurs chaînes. Dans l'eau, couleur de jade, des fanes de légumes flottaient. Tout cela avait je ne sais quoi d'humble et de mystérieux et formait un cadre si approprié à ce vieux palais déchu qui semblait prêt à vaciller sur ses pilotis rongés ! Non, je n'habiterais pas autre part à Venise, malgré l'obstination de cette signora Verana à ne pas répondre à mon appel. Une fois de plus, je resonnai sans résultat ; enfin, agacé, je tirai l'anneau de la sonnette correspondant à l'un des autres étages. Tant pis pour le locataire que je dérangerais ainsi !

J'avais eu la main heureuse, car, à l'un des balcons ventrus, sous le store de toile ocre, un vieil homme se pencha. Du haut de cette tribune improvisée, le vieil homme m'expliqua que la signora

Verana était aujourd'hui à Mestre, mais qu'elle serait sûrement de retour le lendemain dans la matinée. Cette nouvelle me rassura, car d'ici à demain personne ne louerait cet appartement que, je ne savais trop pourquoi, je considérais déjà comme le mien. Elle me déçut, car j'aurais voulu pénétrer immédiatement dans le Palais Altinengo. Cet empressement, d'ailleurs, ne fut pas sans m'étonner quelque peu. Depuis mon mal et mes chagrins, depuis que la vie n'était plus pour moi qu'une suite d'actes sans intérêt, indifféremment répétés, c'était la première fois que j'éprouvais un désir.

Je ne pouvais pas plus empêcher que la signora Verana fût à Mestre que demeurer indéfiniment à contempler cette porte close, d'autant que le ciel de nouveau s'assombrissait et que les nuées, d'abord éparses, s'unissaient pour le tendre d'un tissu brumeux. Après donc un dernier regard au Palais Altinengo, je m'acheminai au hasard par les « calli » voisines, tout en réfléchissant à l'étrange intérêt que prenait soudain pour moi cette façade de palais délabré, vers lequel m'envoyait le geste indicateur et cabalistique de mon ami Tiberio Prentinaglia, grand expert en locations et grand connaisseur de la mystérieuse Venise. Quelques gouttes de pluie

me tirèrent de ces réflexions que j'avais dû poursuivre assez longtemps, car je ne les interrompis qu'à une certaine distance des Carmini et à côté de l'église dédiée à S. Giovanni Decollato, dont le dialecte vénitien a fait S. Zan Degolà. Je me souvins alors que j'étais justement à quelques pas du Musée Civique. Pourquoi ne point m'y abriter pour laisser passer l'averse ? Si elle durait, le « vaporetto » qui fait escale au Fondaco dei Turchi, où est installé le Musée, me ramènerait à la place Saint-Marc.

Toute la vieille Venise revit dans ces salles du Musée Civique et j'avais jadis passé bien des heures à examiner les mille objets qui composent ce répertoire si évocateur des anciennes mœurs vénitiennes : estampes, armes, étoffes, costumes, meubles, reliures. Mais, ce jour-là, à peine un regard donné à la grande galerie où l'image de Morosini le Péloponnèsiaque se dresse parmi des trophées de drapeaux, je me dirigeai avec un empressement subit vers la vitrine où j'avais jadis plus d'une fois admiré le petit buste du gentilhomme vénitien dont Prentinaglia m'avait conté, la veille, la mystérieuse évasion. Avec curiosité, je m'approchai. La place du buste demeurait vide, mais aucun des objets

qui l'entouraient ne manquait. Toujours les mêmes vases en faïence de Bassano et de Nove, les mêmes tasses en porcelaine blanche, ornées de petits paysages dorés. Seul était absent le mystérieux patricien au sourire énigmatique. En quelles mains était-il tombé ? Pourquoi le voleur, parmi tant d'objets précieux que contenait le musée, avait-il choisi justement celui-là ? Quelles pouvaient bien avoir été les raisons de ce singulier larcin ?

Car il y avait bien eu vol et Prentinaglia perdait son temps à vouloir me mystifier avec ses histoires fantastiques. A quel mobile obéissait-il ? Je lui en voulais un peu de ses divagations saugrenues. Il me jugeait bien crédule, mais je n'étais nullement disposé à me laisser troubler par de pareilles billevesées. L'hypothèse d'un vol paraissant sans doute trop simple à mon ami Prentinaglia, il lui en substituait une autre qui plaisait davantage à son imagination. Pourtant, ce vol, en tant que vol, demeurait intéressant, par ce qu'il y avait d'inexplicable en ses mobiles qui dénotaient une volonté bien particulière. Quelque collectionneur acharné avait-il employé ce moyen de s'approprier cet objet curieux ? Quel rapport cela pouvait-il bien avoir avec les événements surnaturels dont Venise, au dire de

Prentinaglia, était devenue le théâtre et au sujet desquels je demeurais fort sceptique ?

J'en étais là de mes rêveries quand elles furent interrompues par la toux proche de l'un des gardiens. Ma longue station devant la vitrine avait attiré son attention. Ce brave homme avait certainement pour consigne d'ouvrir l'œil sur les visiteurs et je devais lui paraître suspect. Qu'il ne s'avisât pas, au moins, par excès de zèle, de me faire arrêter ! Ma visite du lendemain à la signora Verana en eût été compromise et c'eût été là un mauvais tour que m'eût joué le malicieux gentilhomme vénitien. Je n'avais rien fait pour mériter qu'il exerçât contre moi sa malice. Il en donnait assez de preuves par sa mystérieuse disparition pour n'avoir besoin d'y ajouter aucun nouvel exploit.

Ces pensées m'amusèrent tandis que je regagnais à pied mon hôtel et elles m'occupèrent encore lorsque, le soir, après dîner, je fus allé m'asseoir au Café Florian.

Je ne m'y trouvai pas seul, bien que ni Prentinaglia, ni Sperling, ni Hohenberg, aucun de mes compagnons d'autrefois, n'y eussent pris place à mes côtés « sous le Chinois ». J'y avais, sans m'en douter, amené avec moi mon Vénitien inconnu.

Distinctement, je revoyais sa fine et narquoise physionomie et curieusement j'interrogeais son image. Qu'avait-il fait dans la vie pour qu'il en eût gardé ce sourire à la fois complaisant et mélancolique ? De cette Venise du XVIIIe siècle, dont la mode de son costume et la forme de sa perruque l'attestaient contemporain, il avait dû connaître tous les plaisirs, toutes les grâces, tous les raffinements. Il avait dû aimer et être aimé. L'amour lui avait-il été doux ou amer ? A quoi pensait-il en se promenant sous ces mêmes arcades des Procuraties, coiffé du tricorne, couvert de la baüta et le visage dissimulé par le masque de carton blanc ? Mais de tout ce qu'il avait fait, de tout ce qu'il avait été, il ne restait que ce buste fragile aux yeux narquois et à la bouche fine, que ce buste énigmatique auquel l'événement, après tout singulier de sa disparition, ajoutait quelque chose de plus énigmatique encore.



Cette fois, la signora Verana était chez elle, car à mon coup de sonnette répondit le grincement de la chaîne qui manœuvrait la serrure du grand portail. Il s'entr'ouvrit et j'en poussai le battant. Je me trouvais dans une étroite cour. Au fond,

j'apercevais sous une voûte le commencement d'un large escalier de pierre. A droite, une autre porte, assez basse et peinte du même vert délavé que les volets du mezzanino, derrière laquelle je ne tardai point à entendre un pas lourd et mou. Bientôt après, une main souleva un loquet et soudain je me trouvai en présence de la signora Verana.

C'était une femme d'une soixantaine d'années, courte, trapue, vêtue de noir, le visage carré, avec des yeux enfoncés, un teint jaune, des cheveux gris. Elle semblait méfiante et taciturne et me considérait avec une curiosité sans bienveillance. Cependant, au nom de Prentinaglia, sa figure s'éclaira d'une espèce de sourire et elle esquissa une manière de révérence qui n'était pas sans dignité. Après quoi le colloque commença. La signora écoutait mes explications, les yeux baissés. Quand je les eus terminées tant bien que mal, car mon vénitien n'est pas impeccable, la signora Verana sourit de nouveau. Évidemment je lui devenais plus sympathique qu'à l'abord et ce fut presque avec intérêt qu'elle me répondit :

— Le signore Prentinaglia a dit vrai : le mezzanino est à louer, mais vous a-t-il dit aussi que les

chambres n'ont pas été occupées depuis longtemps et que vous y serez très isolé et sans aucune communication avec le reste du palais ?

Le mezzanino, en effet, ainsi que me l'expliquait la signora Verana, formait un appartement tout à fait séparé. On y pénétrait par la porte verte au seuil de laquelle nous parlementions. L'escalier que l'on apercevait au fond de l'étroite cour desservait les autres étages. C'était à un de ces étages que se retirerait la signora Verana si elle louait le mezzanino dont elle occupait momentanément une des chambres. Néanmoins, elle ne refuserait pas, en cas de location, de se charger du ménage du locataire, malgré les incommodités du service.

Toutes les explications plutôt peu engageantes de la signora Verana ne me décourageaient nullement. Au contraire, ce manque de voisinage, cette solitude me plaisaient comme m'avait plu l'aspect délabré et branlant de cet étrange Palais Altinengo. Néanmoins, je me demandais pourquoi, des nombreux appartements que l'on trouve à louer à Venise, Prentinaglia m'indiquait celui-là comme devant me convenir particulièrement. La plupart du temps ces palais déchus des quartiers populaires ne gardent rien de leur ancienne décoration intérieure.

L'antiquaire a passé par là, et l'Altinengo devait être dans ce cas, quoi que m'en eût écrit, dans sa lettre, le signore Prentinaglia. De plus, son aspect extérieur et sa situation n'avaient rien de remarquablement pittoresque. Et cependant je ne doutais pas que Prentinaglia n'eût eu ses raisons pour m'adresser à la signora Verana. De toute façon, d'ailleurs, il fallait que je visitasse le mezzanino.

La signora Verana acquiesça à ma demande. Non sans politesse, elle s'excusa de me précéder pour me montrer le chemin. La porte franchie, s'offrait un escalier assez obscur et dont je sentais sous mes pas les marches usées. En le gravissant, je remarquai le salpêtre qui couvrait le mur. Le Palais Altinengo s'annonçait comme devant être fort humide. Et l'on était encore dans la belle saison ! Que serait-ce durant les mois d'hiver ? Je l'allais faire observer à la signora Verana, quand elle s'arrêta devant une porte fermée.

Du palier, je l'examinai avec une certaine surprise, mélangée d'un certain espoir, cette porte, car elle était très belle, en bois naturel, noueux, merveilleusement patiné et veiné, et rehaussé de ferrures de cuivre. Pendant que la signora Verana en tarabustait la serrure détraquée, je remarquai

dans le pavimento brun et noir quelque chose de brillant. Parmi les petits cubes de marbre qui formaient ce pavimento, un fragment de nacre était incrusté. Cette bizarrerie m'intéressa. Je retrouvais là mon Prentinaglia et je commençais à comprendre pourquoi il jugeait ce Palais Altinengo digne d'une visite et m'avait indiqué, dans ce lointain et solitaire quartier des Carmini, le mezzanino à louer de la signora Verana, et son menu disque de nacre posé à son seuil comme une mouche de lune à quelque visage vénitien d'autrefois !

Le vestibule où nous pénétrâmes était assez vaste. Les murs s'agrémentaient d'arabesques et d'entrelacs de stuc d'une couleur bise sur un fond rose. Au plafond les mêmes ornements encadraient des médaillons dont je distinguais mal les sujets dans la demi-obscurité. Tout cela, il va sans dire, révélait un état d'extrême décrépitude. L'enduit des murs s'écaillait et les stucs des moulures s'ébréchaient, mais l'ensemble avait cette sorte de grâce à la fois élégante et minable qui fait le charme appauvri et mélancolique des vieilles demeures vénitiennes. Sur ce vestibule plusieurs portes de ce même bois noueux et veiné devaient donner accès aux diverses parties du logis. Celle vers laquelle se

dirigea la signora Verana s'ouvrait sur une chambre de belle dimension également assez obscure, où je remarquai néanmoins tout d'abord une magnifique cheminée en marbre vert antique. Je la vis mieux quand la signora eut poussé les volets disjoints des fenêtres qui donnaient sur le rio de Santa Margherita. Sauf cette cheminée, cette chambre n'offrait rien de remarquable. Des lambeaux de papier pendaient des murailles. A vrai dire, elle était inhabitable et je commençais à douter que je pusse jamais m'installer au Palais Altinengo. Aussi fut-ce sans grand empressement que je suivis la signora Verana dans la pièce contiguë à celle-là.

Cette seconde pièce, infiniment mieux conservée que la précédente, présentait un décor curieux et original. Certes, le plafond se lézardait et les panneaux avaient perdu les tentures qui les recouvraient jadis, remplacées par une couche de peinture, mais ces panneaux vides étaient entourés de banderoles de stuc et surmontés de médaillons où se détachaient, finement modelées au pouce, des figures mythologiques. Sur le pavimento de mosaïque se déroulait une guirlande de fruits et de fleurs qui s'épanchaient, aux quatre coins, de quatre cornes d'abondance. L'ensemble de cette décoration était

d'un goût charmant et d'une charmante couleur. Malheureusement je ne voyais pas très bien le moyen d'en tirer parti et le meilleur me semblait d'en emporter l'agréable souvenir et de chercher autre part où fixer mes pénates que dans ce mezzanino baroque, mais par trop inconfortable du Palais Altinengo. J'allais m'en expliquer avec la signora Verana, mais elle avait disparu, et je l'entendais pousser les volets de la pièce où elle m'avait précédé et au seuil de laquelle je m'arrêtai soudain, fasciné. Ah ! cette fois, je comprenais tout à fait mon ami Prentinaglia.

C'était une sorte de salon, à peu près carré, à deux fenêtres, entre lesquelles une cheminée de marbre jaune se dressait, surmontée d'un miroir à volutes dorées. Le ton du marbre et des vieux ors se complétait par la couleur des murs. Ils étaient peints d'une couleur jaune, d'un jaune délicieux, ambré comme du miel, et, sur ce fond, d'une exquise et molle douceur de teintes, se détachaient en blanc des moulures de stuc formant des arabesques symétriques. Ces arabesques, d'un dessin et d'une fantaisie admirables, sur chacun des trois côtés de la pièce, encadraient de grands panneaux de faïence blanche où étaient figurées, en or et en

noir, des scènes de chinoiseries. A droite et à gauche de chacun de ces tableaux deux autres plus petits en leurs mêmes cadres de stuc. Au plafond le même décor de chinoiseries se continuait et se complétait à la fresque par des oiseaux, des fleurs et des insectes. Le pavimento s'incrustait, çà et là, de fragments de nacre et, à l'un des angles du salon, une haute glace, dans un cadre de marbre jaune, debout, le reflétait en toute sa fantaisie somptueuse et saugrenue, en tout son mystère imprévu et charmant.

Certes, j'avais admiré plus d'une fois à Venise les délicats travaux de stuc où excellent les décorateurs vénitiens, mais je n'avais rien vu de pareil à ce que j'avais sous les yeux, rien qui atteignît cette beauté dans la fantaisie. Miroirs, arabesques, figures, faïences, tout cela formait un ensemble d'un raffinement et d'une grâce uniques. Il s'en dégageait une impression de surprise et de mystère à rencontrer cette merveille inattendue au fond de ce vieux palais si pauvrement misérable, si irrémédiablement caduc, avec sa façade grise, ses volets verdâtres, son air déchu et utilisé. Ah ! Prentinaglia avait bien deviné quel attrait exercerait sur moi ce décor en indiquant à mes recherches cet

antique palazzo perdu dans ce lointain quartier de Venise ! Quel lieu plus propice à abriter ma solitude par son silence et son éloignement, à l'adoucir par cette atmosphère de miel doré, à l'occuper par ces arabesques favorables à l'enroulement des rêveries, à l'amuser par ces figures chinoises qui seraient les interlocutrices minuscules et complaisantes de mon loisir mélancolique.

Je m'étais tourné vers la signora Verana :

— Tout cela me convient parfaitement, signora Verana. Voulez-vous me préparer l'engagement, je voudrais m'installer ici le plus tôt possible.

La signora Verana, qui n'avait pas prononcé une parole durant ma visite, acquiesça à ma demande d'un signe de tête. Ce mutisme me paraissait de bon augure. Puisque la signora devait se charger de mon service, je n'aurais pas à redouter ses bavardages. Cette personne taciturne serait la gouvernante rêvée, et gouvernante était le terme juste, car la Verana, par ses manières réservées, différait assez des serviteurs ordinaires. Certes, elle n'avait pas la cocasse gentillesse des bonnes Sorelle Trigiani, mais, à défaut des mille attentions dont me comblaient les chères vieilles, je trouverais au moins, dans cette matrone au visage peu avenant,

mais correct, le respect de mes habitudes et les soins indispensables.

Il y avait encore, de l'autre côté du vestibule, un certain nombre de pièces qui dépendaient du mezzanino. Je dus y suivre la signora Verana. C'était dans l'une d'elles qu'elle habitait provisoirement, auprès d'une petite cuisine. Elle m'expliqua brièvement que, dès mon arrivée, elle se retirerait chez des amis qui logeaient à l'un des étages du palais. Je serai donc, comme elle m'en avait prévenu, entièrement seul au mien. Elle n'y viendrait que pour les besoins du service assez simple que je lui demandais. Hors cette chambre, à peu près habitable, toute cette partie du palais était dans un état de délabrement extrême et vraiment semblait menacer ruine. Mon domaine se terminait par une assez grande salle d'où un escalier extérieur donnait accès à un jardin planté de légumes et de quelques arbres. Au bout de ce jardin se dressait une construction bizarre, sorte de petit temple à colonnes et à fronton : l'ancien Casino du Palais. Je ne jetai sur tout cela qu'un coup d'œil assez indifférent. J'étais pressé de revoir le salon des stucs.

Un rayon de soleil le faisait plus doré et plus

beau encore. Une atmosphère d'une lumineuse tristesse l'emplissait et je me sentais étreint d'une émotion indéfinissable. Ne serais-je pas un intrus dans ces lieux ? N'allais-je pas troubler leur abandon ? De quel droit, après tout, osais-je m'introduire en leur silencieux mystère ? Hélas, en tout cas, je ne serais pas un intrus bien gênant ! Je n'y apporterais avec moi ni la joie bruyante de la jeunesse, ni les rires de la santé. Je faisais si peu partie de la vie, et cependant c'était pour essayer de revivre que je revenais dans cette Venise chercher dans mon passé de quoi y rattacher ma misère présente ! Vaine tentative, chimérique espoir. C'était à peine un vivant qu'accueillerait dans sa paix à demi-morte ce vieux Palais Altinengo. Et soudain, dans la grande glace, debout en son cadre de marbre, je m'aperçus lointain et vague, comme si mon image fût soudain entrée dans la région reflétée et muette des ombres...



Il me fallut une semaine pour procéder à l'installation sommaire de mon nouveau logis. Mon premier soin fut d'y faire opérer un nettoyage complet et minutieux. La signora Verana s'en chargea par

le moyen de deux vieilles voisines qui époussetèrent soigneusement les murs et lavèrent à grande eau les pavages de mosaïque. Pendant que les deux travailleuses s'activaient à cette tâche, je m'occupais de pourvoir mon coin de palais du mobilier nécessaire. Grâce aux adresses laissées en partant par Prentinaglia, je pus louer un lit de fer très propre avec sa literie neuve et une toilette munie de ses ustensiles. Le linge indispensable, je l'achetai. Quant aux autres meubles, l'idée d'enlaidir mon fantasque domaine de vilains objets modernes me répugnant, je m'adressai à l'honnête Lorenzo Zotarelli.

Zotarelli est un antiquaire de Venise. Recommandé jadis par mes amis, les C..., qui en avaient été contents, je n'avais pas eu à m'en plaindre. Certes, tout ce que vend Zotarelli n'est pas rigoureusement ancien, mais, s'il ne l'avoue pas ouvertement, il a, en face des pièces suspectes, un sourire si entendu qu'avec un peu d'habitude on est renseigné sur leur authenticité. Si l'acheteur ne comprend pas l'avertissement et persévère dans son projet, Zotarelli ne va pas jusqu'à s'y opposer. Ce serait vraiment trop lui demander. Chaque métier a sa morale et Zotarelli a celle du sien. Tant pis

pour les amateurs ignares et pour les connaisseurs présomptueux ! Zotarelli est donc, à son point de vue, un fort honnête homme, et, de plus, un homme excellent et aimablement serviable.

Il occupait dans la Spadaria, derrière la place Saint-Marc, une boutique exiguë où s'entassaient en désordre : verreries, faïences, dentelles, menus bibelots, mais dans les environs de Santa Maria Formosa un autre magasin lui servait à abriter des objets plus encombrants. Maintes fois j'avais eu déjà recours à ses bons offices, car, sans être collectionneur, je ne suis pas sans avoir rassemblé, durant mes nombreux séjours à Venise, quelques vieilleries vénitiennes. Il se trouvait donc tout indiqué que je recourusse à lui dans la présente occasion où il s'agissait qu'il me vendît en meubles anciens ce dont j'avais besoin, avec promesse de les reprendre lors de mon départ.

Quand je pénétrai dans la boutique de la Spadaria, Zotarelli déballait un de ces surtouts en verre de Venise, formés d'un ensemble de vases, de statuettes, de balustrades, de colonnes et de portiques, qui transforment la table au centre de laquelle on les pose en un jardin minuscule, fragile et charmant. Tout à son occupation délicate, il ne me vit

pas entrer et je pus l'examiner à l'aise, ce que je n'avais jamais fait, car mon attention allait d'ordinaire davantage aux objets qu'au marchand. Zotarelli m'apparut donc comme un petit homme replet avec une grosse tête et des mains habiles. J'admirais leur dextérité quand il m'aperçut, ce qui lui fit pousser une exclamation de bienvenue, bientôt suivie du dialogue d'usage, au cours duquel j'en vins naturellement à lui faire part de mes intentions au sujet du Palais Altinengo. Que j'en fusse devenu le locataire parut le surprendre un peu, car il me considéra d'un air singulier. Au nom de Prentinaglia, il esquissa une grimace que je remarquai et que j'attribuai à quelque bisbille entre eux. D'ailleurs, Zotarelli ne fit suivre sa grimace d'aucun commentaire et m'offrit de me conduire sur-le-champ à son magasin de Santa Maria Formosa.

Lorsque j'eus choisi les divers meubles qui me paraissaient le mieux à ma convenance, Zotarelli me dit :

— Alors, j'enverrai tout cela au Palais Altinengo ai Carmini, chez la signora Verana ?

Il connaissait donc la signora Verana ? L'occasion me parut bonne à me renseigner sur cette per-

sonne. Qui était-elle ? Pouvait-on avoir confiance en elle? Comment et à quel titre disposait-elle d'un étage à louer de ce vieux palais délabré ?

A mes questions, Zotarelli, assez volontiers bavard d'ordinaire, répondait évasivement et prudemment, comme quelqu'un qui tient à demeurer sur la réserve. La Verana était une dame de bonne famille qui avait eu des malheurs. Il la connaissait et ne la connaissait pas. Il avait connu des parents à elle. Elle avait été longtemps absente de Venise. C'était probablement une très estimable dame, mais il n'en pouvait rien dire. Sait-on jamais avec les gens ? Et Zotarelli prenait la figure qu'il faisait en face des objets suspects. Cette attitude m'intriguait. Pourquoi toutes ces réticences ? Et comme je le poussais davantage, il finit par me dire brusquement :

— Je ne sais rien de plus. Que diable, demandez au signore Prentinaglia, puisque c'est lui qui vous a envoyé là, à ce Palais Altinengo ! Enfin ! Cette Verana, je crois me rappeler qu'elle a été un temps gouvernante chez lord Sperling, à la Casa degli Spiriti. Puis elle a quitté la place. On dit qu'elle aurait voulu ouvrir une pension de famille au Palais Altinengo, mais le palais est mal situé et il fau-

drait trop de réparations. Et puis, et puis... Alors vous n'avez pas besoin d'autre chose ?

Evidemment ma détermination d'habiter ce palais solitaire et caduc, loin des quartiers fréquentés de Venise, de la place Saint-Marc et de la Spadaria, surprenait l'excellent Zotarelli. Sans qu'il se permît aucune observation directe, il était visible qu'il désapprouvait mon projet. Zotarelli voyait avec regret ses meubles émigrer vers le lointain mezzanino des Fondamenta Foscarini. Cependant il me promit de les y envoyer dès le lendemain, mais je remarquai que lui, si serviable à l'ordinaire, ne m'offrait pas de les y conduire lui-même et de m'aider à les installer. Zotarelli avait contre Prentinaglia, contre la signora Verana et contre le Palais Altinengo une prévention que je ne m'expliquais pas. Les âmes vénitiennes sont compliquées et secrètes, et je savais bien que je ne tirerais rien de plus de mon bonhomme.

Il me restait encore quelques courses à faire avant le dîner. Je voulais acheter, pour les deux vieilles qui avaient nettoyé mon futur logis, de ces châles que l'on vend aux boutiques du Rialto. Je me dirigeai donc de ce côté quand soudain je me sentis fatigué. Une sorte de vertige m'étourdissait,

à croire que j'allais tomber. Je me trouvais à ce moment devant l'église de Santa Maria Formosa. Sur le rio, une gondole vide passait. Je fis signe au gondolier qui accosta aux marches de l'escalier. De son crochet, le rampino qui rôdait, accouru, retenait le bordage. Une fois affalé sur les coussins, je me rassurai, mais ces alertes me prouvaient que mes forces ne m'étaient pas revenues. L'avertissement reçu le soir de mon arrivée aurait dû me rendre plus prudent. Un tour en lagune me remettrait. Rien n'est plus reposant pour les nerfs surmenés.

Ces promenades avaient toujours été une de mes plus chères passions vénitiennes. Pour elles seules, j'usais de la gondole dont je ne me servais guère autrement, lui préférant la flânerie pédestre, mais, pour l'instant, j'eusse été incapable de déambuler à travers les calli. Mon malaise s'en fût exaspéré, tandis que déjà il s'apaisait par l'allongement aux coussins et par le balancement cadencé de la barque souple. Celle que je venais de prendre était justement excellente. Elle était « premiata », ce qui se dit des gondoles dont les « barcaroï » ont remporté un prix aux régates. Ce barcarol était un grand gaillard, svelte et élégant,

rameur habile, ainsi que je m'en aperçus dès son premier coup de rame ; aussi eûmes-nous parcouru assez rapidement la distance qui sépare Santa Maria Formosa des Fondamenta Nuove où le rio dei Mendicanti aboutit à la lagune et courbe sur le ciel et l'eau l'arche puissante et noble de son beau pont de marbre.

J'aime beaucoup entrer en lagune par le rio et ce pont dei Mendicanti... Dès qu'on l'a franchi, toute l'étendue des eaux apparaît, plate, calme et harmonieusement nuancée. Nulle part le vaste miroir marin qui entoure Venise n'est plus uni et plus apaisé. La marée se fait peu sentir en cette partie de la lagune, que l'on appelle la lagune morte et qui baigne, comme pour mieux encore justifier ce nom, l'île des Morts, la rouge San Michele aux murailles pourpres et crénelées, pareille à la forteresse du sommeil. C'est elle aussi, cette lagune aux eaux somnolentes, qui entoure de son éternel silence les autres îles qui forment avec San Michele, au flanc de Venise insulaire, son archipel septentrional : Murano où bout le verre aux fournaises, Burano où les doigts agiles des dentelières entrelacent les arabesques célèbres de la fantaisie vénitienne, Torcello et Mazzorbo où vit la fièvre

San Francesco in Deserto, qui reflète ses cyprès franciscains à une eau étrangement solitaire. Tout cet ensemble est certes d'une singulière mélancolie, bien que parfois la lagune s'irise d'extraordinaires jeux de lumière. J'y ai contemplé de prodigieuses fêtes de couleurs, mais, le plus souvent, ce qui y domine c'est une impression de tristesse sans amertume, d'une misère sans regrets et d'une solitude sans angoisse, tant elle est faite de paix, de monotonie et de silence.

Ce jour-là, je dois le dire, l'aspect des choses était fort mélancolique. Une sorte de brume, d'une extrême finesse, flottait entre le ciel et l'eau. Elle enveloppait San Michele de son tissu humide et léger et faisait de Murano une espèce d'île fantôme. Ce n'était pas un jour à s'aventurer loin et à aller goûter en pleine lagune le sentiment si particulier qu'on y éprouve, en de pareils crépuscules brumeux, à ne s'y sentir nulle part dans la vie. D'ailleurs, l'heure était avancée, aussi commandai-je au gondolier de contourner simplement la ville et d'y rentrer par le Canareggio. Il se conforma aussitôt à l'ordre donné et la gondole continua à glisser moelleusement sous l'impulsion régulière de la rame. Je l'écoutais, les yeux à demi fermés ; j'é-

coutais le pas de l'homme sur le tapis de poupe, les bruits divers de l'eau et du bois avec une attention rassurée. Cela faisait une distraction à l'indéfinissable malaise que je ressentais de nouveau, à cette espèce d'anxiété sans raison qui eût facilement ressemblé à de la peur. Et cependant il n'y avait rien qui pût motiver cette absurde sensation. Néanmoins, à mesure que nous voguions sur cette onde immobile, mon inquiétude intérieure augmentait. En vain, par diversion, j'essayais de penser à des choses précises, aux meubles choisis chez Zotarelli, à certains détails d'ornementation du Palais Altinengo, même à ce que je mangerais à dîner. Malgré tout, la même impression continuait à m'étreindre jusqu'à la souffrance. Cela fut si fort que j'en vins à interpeller le gondolier pour tâcher de rompre l'angoisse qui m'oppressait et, brusquement, je me retournai vers lui. A mon geste, il crut sans doute que je lui demandais où nous étions, car, désignant une bâtisse carrée qui se dressait dans la brume au point le plus avancé de Venise dans la lagune, il me cria en se penchant sur sa rame :

— C'est la Casa degli Spiriti, signore.

Nous nous trouvions, en effet, devant la Casa

degli Spiriti. Elle n'avait guère changé depuis l'époque où je l'avais vue pour la dernière fois, avant que lord Sperling l'achetât pour y installer sans doute loin des indiscrets son laboratoire de recherches psychiques, car Sperling était un adepte des sciences occultes... Déjà, quand je l'avais connu, il se montrait très préoccupé de ces questions. Malgré sa nouvelle destination et son nouveau propriétaire, la Casa présentait toujours à peu près le même aspect. L'extérieur n'en avait pas été modifié ; la façade était toujours badigeonnée du même crépi jaune. Lord Sperling s'était borné à rétablir certaines fenêtres jadis bouchées, à réparer certains balcons démantelés et à faire reconstruire les hautes cheminées en hotte et à turban si caractéristiques des demeures vénitiennes, mais c'était à l'intérieur qu'il avait dû surtout opérer les restaurations dont parlait Prentinaglia. Il était possible que la Casa — un ancien Palais Salvizzi — eût conservé des décorations dont lord Sperling pouvait fort bien avoir su tirer parti. Il ne manquait ni de goût, ni de curiosité et, du temps que je le fréquentais et où nous nous retrouvions avec Hohenberg et Prentinaglia sous le Chinois du Florian, je l'avais vu acheter force meubles anciens

en vue d'une installation future à Venise. A cette époque, il vivait à l'hôtel, laissant ses acquisitions en dépôt chez les marchands. Il les en avait sans doute extraites pour en orner les salles de la Casa dont le jardin, qui donnait sur la lagune, par une terrasse jadis à l'abandon, montrait à présent des arbres soigneusement taillés et des buissons de roses qui, débordant la balustrade, pendaient presque jusque sur l'eau.

En dépit de cette terrasse fleurie, la Casa degli Spiriti n'en conservait pas moins un aspect assez peu avenant auquel la brume donnait un caractère de mystérieuse singularité... Certes lord Sperling avait trouvé là un lieu fort propice à ses travaux. Personne ne l'y devait venir déranger dans ses incantations et ses expériences. Le fait que Sperling eût été disciple de William Crookes ne laissait pas de doute sur leur nature. Déjà, comme je l'ai dit, dès l'époque du Chinois, Sperling était enclin à ces curiosités de l'au delà. Souvent je l'avais entendu relater les surprenants résultats atteints par le savant anglais. Phénomènes étranges : lévitation, transport d'objets, apport de fleurs mystérieuses, matérialisations qu'enregistrait la plaque photographique. Après en avoir étudié la théorie, Sper-

ling avait dû vouloir passer à la pratique. De là, l'achat de la Casa degli Spiriti, dont le surnom populaire lui paraissait sans doute de bon augure. Tous ces « miracles » que Crookes obtenait par des médiums appropriés, Sperling les devait chercher par les mêmes moyens. A ce point de vue Venise ne devait pas manquer de ressources et je me demandais si cette signora Verana, que Zotarelli m'avait dite avoir été au service de Sperling, n'avait pas joué un rôle dans les expériences psychiques du dit Sperling et si, après tout, l'insolite disparition du petit buste du Musée Civique n'était pas sans corrélation avec les jeux fantasmagoriques dont le superstitieux Prentinaglia m'avait signalé l'existence lors de notre rencontre au Café Florian. Quoi qu'il en fût, tout cela m'importait assez peu, l'essentiel n'était-il pas que Prentinaglia m'eût indiqué le Palais Altinengo et que la signora Verana s'acquittât ponctuellement des soins qu'elle s'était engagée à me donner ? Quant au charmant buste du Musée Civique, qu'il eût disparu de sa vitrine, du fait de quelque voleur ou par l'artifice de quelque sorcier, cela ne me regardait pas ! Le fin seigneur vénitien qu'il représentait était de force à se tirer de l'un ou l'autre de ces mauvais pas. Il avait

dû avoir de son vivant maintes aventures et celle-là n'était pas pour déplaire à son ombre ironique et souriante.

Comme je réfléchissais à ces choses, la gondole atteignait l'entrée du Canareggio. Derrière nous, la lagune étendait ses eaux brumeuses et crépusculaires d'où montait une odeur à la fois saline et limoneuse. Devant nous, les premières lumières s'allumaient aux lanternes et aux façades des vieux palais des deux rives, si pittoresques en leur décrépitude populeuse et vivante. Au silence des ondes mortes succédait la rumeur grouillante d'un quartier animé. Nous croisions de lourdes barques ou de rapides « sandolo ». Peu à peu, à chaque coup de rame, nous rentrions dans la vie et j'en éprouvais un indéniable soulagement, si bien que, lorsque nous arrivâmes au Rialto, je fis signe au gondolier d'accoster. Je voulais rentrer à pied à l'hôtel, après avoir acheté dans une des boutiques du Pont les deux châles vénitiens que je me proposais d'offrir aux deux vieilles, qui, sous les ordres de la signora Verana, avaient contribué au nettoyage de mon mezzanino du Palais Altinengo, dont j'allais enfin bientôt prendre possession.



Ce fut le lendemain de cette promenade en lagune qu'arrivèrent au Palais Altinengo les meubles envoyés par Zotarelli. J'étais allé d'avance au palais pour les recevoir et pour examiner mieux comment je les disposerais et, cela fait, je m'étais accoudé à la fenêtre pour attendre leur venue. Il faisait, ce jour-là, un temps très clair et très doux et il ne restait plus rien au ciel de la brume de la veille. Je ne me ressentais plus du malaise que j'avais éprouvé. D'ailleurs, ne fallait-il pas m'habituer à ces alternatives de dépression profonde et de santé relative. Je ne devais pas oublier que j'étais encore, sinon un malade, du moins un convalescent à qui manquait, pour s'aider à guérir, ce violent désir de vivre qui succède aux graves crises du corps et qui est d'un si puissant secours en semblables cas. Tout ce que je pouvais donc espérer de Venise était une sorte d'acceptation de l'existence, une sorte d'acquiescement à sa monotone mélancolie. Pour arriver à cet état d'apaisement sans joie et de calme sans bonheur le vieux Palais Altinengo allait me prêter son silence et sa solitude. Tout de suite, j'avais senti qu'il me serait hospitalier et qu'il m'était en quelque

sorte destiné par l'attrait immédiat qu'il avait exercé sur moi. Peut-être même, un jour, si cet attrait se changeait en un attachement durable, verrais-je à m'y installer définitivement, mais, pour le moment, il ne s'agissait encore que d'un campement improvisé.

Vers les deux heures je vis approcher la grosse barque portant les meubles que me cédait Zotarelli. Pansue et lourde, elle accosta à l'escalier des Fondamenta. Zotarelli m'envoyait deux hommes pour procéder au débarquement. L'un d'eux me tendit une lettre où l'antiquaire s'excusait de ne pas venir en personne. Il me souhaitait un heureux séjour en mon nouveau logis, mais ce souhait ne me semblait pas formulé sans une certaine ironie. Décidément le brave Zotarelli « avait quelque chose », comme on dit, contre le Palais Altinengo. Je pliai son billet et m'occupai de donner mes ordres aux déchargeurs. Je dois reconnaître qu'ils mirent à s'acquitter de leur travail une promptitude qui n'est pas dans les habitudes vénitiennes. Ils semblaient avoir hâte de terminer leur tâche, et, tout en plaçant les meubles aux endroits que je leur indiquais, ils jetaient à droite et à gauche des regards furtifs. Leur besogne achevée et leurs pourboires empochés,

ils dégringolèrent l'escalier et regagnèrent leur barque que j'entendis bientôt s'éloigner sur l'eau du canal, à grands coups de rames.

Voici comment j'avais tiré parti des trois pièces habitables du mezzanino. Dans la chambre à cheminée de marbre vert j'avais installé ma toilette ; dans celle aux médaillons mythologiques mon lit, dissimulé derrière un haut paravent à dix feuilles, tendu d'un de ces vieux papiers vénitiens qui ont, en leur usure, comme un charme d'étoffe ancienne. Une grande armoire, une table, quelques fauteuils complétaient l'ameublement en compagnie d'une commode ventrue, peinte de fleurs et de fruits, qui s'accordait bien avec les mosaïques du parvimento. Pour le salon des stucs, où il importait avant tout de ne rien admettre qui masquât le décor des murs, j'avais choisi chez Zotarelli une de ces grandes tables de laque comme on en fit beaucoup à Venise au XVIII[e] siècle. Sur un fond jaune se dessinaient en noir et or des Chinois et des pagodes. Un canapé et quatre fauteuils d'un rococo confortable constituaient les sièges. C'était tout. Pour luminaire, quatre grands candélabres en Bassano et des appliques en verre fumé de Murano, que j'avais placées au-dessous de chacun des petits panneaux de stuc

et de faïence qui accompagnaient ceux de plus grande dimension, dont la beauté bizarre et charmante faisait le principal ornement de ce lieu étrange, où une Chine de Carnaval se mêlait à la Venise du temps des masques... Quant à la cheminée, elle se suffisait à elle-même avec son marbre jaune et ses miroirs parmi leurs dorures enrocaillées.

La signora Verana avait assisté silencieuse à mon emménagement. Je lui avais payé en arrivant le premier quartier de ma location et son zèle s'en étant sans doute augmenté, elle me proposa de m'aider à ranger dans l'armoire et la commode le contenu de mes malles. Pendant qu'elle s'y employait, je la considérai plus attentivement que je n'avais fait jusqu'à présent. Evidemment la signora Verana était une assez bizarre créature avec son corps trapu, sa face jaune et carrée et ses yeux enfoncés, dont le regard, quand il se fixait sur vous, était si aigu qu'il semblait vous traverser comme si vous eussiez été inexistant et que vous n'eussiez opposé aucune consistance à son acuité. Oui, la signora Verana était une singulière personne. On distinguait en elle des traces d'une condition supérieure à celle où elle paraissait se

trouver aujourd'hui. Par quelles aventures avait-elle passé pour en arriver à louer à un étranger quelques chambres délabrées d'un vieux palais branlant et pour accepter auprès de ce locataire un rôle ancillaire ? Il est vrai qu'elle le tenait déjà auprès de lord Sperling, comme me l'avait appris Zotarelli. Je fus sur le point de l'interroger à ce sujet, mais je me ravisai. Le principal agrément de la signora Verana était sa taciturnité. Et il y a des taciturnes qui, si l'on s'y prête, deviennent facilement les pires bavards. Or, la signora par sa fonction allait être mêlée à ma vie quotidienne. Aussi son silence m'était trop précieux pour que je fisse quoi que ce fût qui lui servît de prétexte à s'en départir. Je m'abstins donc et jurai de m'interdire toute question. Je me bornai à convenir encore une fois avec la signora Verana des services qu'elle s'engageait à me rendre. Elle devait veiller à l'entretien de mon appartement et de mon linge et me fournir le chocolat du matin. Pour mes repas, je comptais les prendre au restaurant. Une petite trattoria que je connaissais dans le voisinage m'éviterait d'aller jusqu'à la Piazza quand la course me paraîtrait trop longue. Au cas même où je ne voudrais pas sortir de chez moi la signora Verana me prépare-

rait le nécessaire : des œufs, des pâtes et un verre de chianti. Tout cela ainsi définitivement réglé, la signora Verana m'indiqua où se trouvait la provision de bougies, puis, après en avoir garni les candélabres et les appliques, elle jeta un dernier regard autour d'elle et prit congé.

J'étais seul maintenant dans mon nouveau logis, et ce moment désiré me fut agréable. L'attrait qui m'avait attiré vers ce vieux Palais Altinengo persistait, malgré les mines désapprobatrices et les réticences de Zotarelli. Néanmoins, je ne me faisais pas d'illusions sur les inconvénients d'une pareille demeure. Je savais très bien qu'elle serait incommode, inconfortable, surtout à mesure que la saison s'avancerait. Les palais vénitiens se chauffent difficilement et celui que j'allais habiter me promettait quelques belles onglées. Les fenêtres joignaient mal et les vieilles portes en bois ronceux laisseraient passer bien des vents coulis. De plus, l'extrême vétusté de la bâtisse me menaçait d'une humidité dont rien ne pourrait me garantir, mais à laquelle je me résignais d'avance. J'envisageais même la descente de mon mezzanino dans le canal. Les pilotis devaient être en bien mauvais état et certains fléchissements du pavimento, certains ren-

flements des murs, certaines lézardes des plafonds étaient des signes avertisseurs ; mais j'avais confiance, malgré tout, dans la vigilance de la municipalité vénitienne. Venise est la ville du monde où l'on voit le plus de maisons penchées, déjetées, moribondes et qui semblent ne tenir debout que par un miracle d'équilibre. Ce miracle, le Palais Altinengo le réalisait depuis longtemps sans doute et le réaliserait sans doute longtemps encore, sous la surveillance d'une édilité discrète, mais avisée. Et puis, qu'importait après tout ! Ce risque me laissait assez indifférent. Qu'était-il pour quelqu'un qui faisait peu de cas de la vie et qui ne lui demandait, en somme, que le repos et l'oubli !...

A ce point de vue, ne trouvais-je pas dans le Palais Altinengo le lieu qui convenait à mon désir de solitude et de silence ? Isolement, tranquillité, n'était-ce pas ce que j'étais venu chercher à Venise ? Certes, j'avais bien promis à mes docteurs d'observer certains préceptes d'hygiène, de mêler à mon repos un peu d'exercice, mais je sentais déjà que j'aurais de la peine à me conformer à leurs prescriptions. Ces pénibles et sournois malaises éprouvés à plusieurs reprises depuis mon arrivée ne me disposaient guère au mouvement et à la pro-

menade, tandis que tout. dans ce décor qui allait m'entourer, m'inclinerait à une existence sédentaire et aux rêveries indistinctes où les heures passent sans trop vous faire sentir le poids de leurs lourdes ailes chargées de regrets et de souvenirs.

Et j'imaginais, non sans plaisir, de lentes journées et de lentes soirées dans le salon de stuc aux arabesques ingénieuses et aux chinoiseries chimériques où les grands feux d'automne et la lumière des bougies illumineraient de leurs reflets tremblants les figures et les pagodes des panneaux de faïence, éclaireraient les volutes des moulures et les anfractuosités des rocailles et feraient briller doucement les énigmatiques fragments de nacre qu'une fantaisie inexplicable avait incrustés dans la mosaïque du pavimento.

Ce fut dans ces réflexions que j'attendis l'heure des bougies. J'étais curieux de juger l'effet que produirait leur clarté sur les faïences et les stucs et j'avoue que mon attente fut dépassée. Aux lumières, le salon des stucs était encore plus admirable. Il s'emplissait d'une sorte d'atmosphère dorée d'une incomparable douceur. Chaque figure, chaque ornement, chaque volute, chaque rocaille semblait

participer à cette diffusion lumineuse. Seule la grande glace, debout en son encadrement de marbre jaune, y opposait sa surface métallisée, froide et étrangement réfractaire.. Elle se dressait comme un portique ouvert sur un autre monde et, dans un songe réel, on y apercevait, en une perspective inverse, ce même salon de stuc, avec ses mêmes arabesques et ses mêmes figurines, mais situé dans un lointain séculaire, dans un recul inaccessible et mystérieusement nocturne.



La première quinzaine de mon séjour au Palais Altinengo se passa sans aucun incident notable. Le matin, la signora Verana m'apportait mon déjeuner. Il se composait d'un chocolat savamment cuit, de tartines largement beurrées et de quelques grappes de ce raisin noir que l'on appelle « Fragola », parce qu'il a un goût de fraise assez prononcé. Quant à mes repas du matin et du soir, je les prenais dans un des nombreux restaurants de Venise. Je fréquentais tour à tour le « Vapore », le « Capello Nero », la « Città di Firenze », « l'Anticho

Cavalletto » et même la « Bella Venezia », dont j'aimais la salle sombre, boisée à mi-hauteur des murs et qui sentait le vin et la saumure. Au Florian j'allais assez régulièrement boire une tasse de café noir et m'asseoir « sous le Chinois », mais qu'était-il, ce Chinois, auprès des magnifiques mandarins et des fines princesses qui ornaient les panneaux de faïence de mon salon aux stucs dorés ?

Bien que le temps fût beau, je ne me sentais que peu de goût pour la promenade. Les troubles dont j'avais souffert à mon arrivée ne s'étaient pas renouvelés et laissaient place à une fatigue vague, à une sorte de rêverie de l'organisme, inquiète par moment, mais d'ordinaire assez douce. Cet état avait sa correspondance au moral. Mes anciens chagrins habitaient toujours mes pensées, mais ils me tourmentaient plus sourdement, soit que déjà le temps les atténuât, soit qu'ils fussent comme dépaysés par le changement de lieu, soit encore que l'épuisement physique et spirituel où ils m'avaient mis m'enlevât la force de les nourrir. Il me semblait que mon ancienne vie se détachait peu à peu de moi. Je me sentais devenir comme étranger à moi-même et il m'arrivait, durant les longues journées que je passais dans le salon des

stucs, de presque oublier les circonstances personnelles qui m'y avaient amené.

Cette existence monotone et solitaire me suffisait et il ne me venait aucune envie de la varier, ni aucun besoin de société. Une ou deux courtes visites chez Zotarelli en vue de compléter mon mobilier, quelques propos échangés avec la signora Verana constituèrent, durant cette quinzaine, tous mes rapports avec les humains. Quant à mon ami Prentinaglia, je n'eusse guère pensé à lui, si la curieuse histoire qu'il m'avait contée au Florian ne me fût plus d'une fois revenue à l'esprit.

Plus d'une fois! C'est souvent qu'il faudrait dire, mais cette persistance avec laquelle se présentait à ma mémoire l'aventure du buste disparu, je la jugeais toute naturelle. Mon existence actuelle, dénuée de tout événement, se prêtait par là même aux méditations sur un même sujet et j'acceptais très volontiers celui-là qui donnait à ma rêverie un aliment inoffensif. Aussi ne faisais-je rien pour limiter la place que cette histoire « prentinagliesque » prenait dans mon imagination. Peut-être, cependant, si j'y eusse réfléchi plus attentivement, me serais-je étonné de l'intérêt qui s'attachait pour moi à cet escamotage auquel le brave

Prentinaglia, je ne sais pourquoi, s'était plu à donner un caractère de fantasmagorie. Et encore le fait se fût expliqué facilement. Le soir où Prentinaglia, au Florian, m'avait narré la prétendue mystérieuse disparition du buste du Musée Civique, j'étais dans un état de sensibilité assez particulier. La fatigue du voyage, l'impression bizarre que j'avais éprouvée à revoir Venise, la sensation de malaise et d'anxiété ressentie à ce premier contact me disposaient à ce que les paroles de Prentinaglia s'incrustassent dans ma mémoire et y demeurassent plus vivement et plus profondément inscrites qu'elles ne le méritaient. De plus, le tour de son récit avait contribué à ce qu'il s'imposât à mon souvenir. D'ailleurs, quel qu'eût été le but de Prentinaglia en agissant ainsi, — goût du mystère ou plaisir de la mystification, — je dois avouer qu'il avait assez bien réussi à ses fins. Depuis mon installation au Palais Altinengo, l'aventure du buste vagabond était devenue l'occasion, de plus en plus fréquente, de mes rêvasseries durant les heures que je passais dans le salon des stucs, assis dans un des fauteuils rococo, le coude appuyé sur la table de laque et le regard errant des arabesques du mur au haut miroir, qui, en son encadrement de

marbre jaune, reflétait, en un si étrange lointain, le décor fastueux et mélancolique où survivait la grâce de la vieille Venise de jadis et de ses intimes fantaisies.

Dans les premiers temps où cette singulière occupation s'introduisit dans mes pensées, les détails de la disparition du buste en furent surtout l'objet. J'imaginais les différentes hypothèses plausibles qui expliquaient comment le « coup » avait pu être fait ; j'en échafaudais qui n'eussent pas été indignes de nos meilleurs romans policiers ; mais j'en excluais soigneusement tout fantastique, car, comme je l'ai dit, j'étais peu enclin à admettre ces interventions surnaturelles auxquelles l'excellent Prentinaglia m'avait laissé entendre que l'événement en question n'était pas étranger. Je ne donnais nullement dans ces billevesées et je préférais supputer par quelles ruses un astucieux voleur avait pu s'approprier ce charmant objet d'art, qui m'avait toujours séduit par la qualité de sa facture et par la physionomie si vivante et si originale du personnage qu'il représentait. Or, ce fut ce personnage qui, peu à peu, arriva à se substituer aux aventures survenues à son effigie. Qu'avait-il pu bien être, ce Vénitien anonyme ? Comment avait-

il vécu ? Ces questions, je me les posais déjà lorsque je contemplais dans la vitrine du Musée la figure narquoise, voluptueuse et fine de l'inconnu, mais, depuis quelque temps, je me les répétais avec une persistance plus marquée et une curiosité plus passionnée et, à mesure que je m'adressais plus souvent à moi-même ces interrogations, il se produisait en moi un phénomène assez bizarre et que je vais tâcher de faire comprendre.

Lorsque, au Florian, mon ami Tiberio Prentinaglia m'avait parlé de la disparition du buste, l'image s'en était dessinée à mes yeux avec beaucoup de netteté et de précision. Je revoyais sa figure ironique et spirituelle, la forme de son nez et de sa bouche, de tout son visage, l'expression de son regard, mais la représentation que je m'en faisais ne dépassait pas celle que peut normalement se former d'un objet, considéré jadis à maintes reprises, avec attention et intérêt, quelqu'un qui est doué d'une bonne mémoire visuelle. Pour dire vrai, il y avait, dans vingt musées, vingt personnages peints ou sculptés aussi familiers à mon souvenir que ce gentilhomme vénitien dont la mystérieuse escapade me rappelait les traits.

Mais, à présent, je devais constater qu'il n'en

était plus ainsi et que l'image primitive de l'inconnu du Musée Civique subissait de curieuses déformations.

Le terme de déformation n'est, d'ailleurs, pas exact et exprime mal ce que je vais dire : l'image ne s'était pas « déformée », mais plutôt « reformée » et celle qui m'apparaissait maintenant atteignait une telle précision qu'il était douteux que le buste lui-même eût été poussé par le modeleur à un pareil point de réalité. Le visage de l'inconnu se montrait à moi distinct dans une surprenante vérité et je le voyais, ce qui était plus bizarre encore, comme si je l'eusse regardé à l'aide d'un verre grossissant qui l'eût porté à sa dimension naturelle.

Ce premier phénomène n'était pas le seul, du reste, que j'eusse à remarquer. A celui-là s'en joignait un autre non moins déconcertant. Que le buste, en son grossissement, se complétât de certaines parties de son corps ! Tantôt, il se continuait par les bras, se montrait jusqu'à la taille et même au-dessous. Parfois même il reposait sur ses jambes. Ce phénomène demeurait intermittent, mais se produisait assez souvent. J'avais devant moi, non plus seulement un buste, mais le personnage presque entier.

Je dis presque entier, parce que, par un caprice que je ne m'expliquais pas, il ne m'apparaissait jamais en son intégrité. Jamais, il ne s'en formait à ma vue un aspect total, mais, par contre, les parties que j'en distinguais étaient toujours d'une remarquable netteté, tout en demeurant fragmentaires. Mon inconnu se montrait-il à moi en pied, l'un des bras ou les deux manquaient. Quelquefois un seul bras ou une seule jambe étaient visibles. Ces particularités, qui eussent dû me sembler étranges, m'étonnaient médiocrement, tant je m'étais habitué à ces jeux visuels. Ils eussent dû cependant me faire réfléchir et m'indiquer que ces phénomènes relevaient d'une sensibilité anormale et d'un état nerveux plutôt défavorable. Si j'avais raisonné ainsi, j'en aurais conclu que l'existence que je menais au Palais Altinengo n'était pas celle qui me convenait et que je ferais bien de me conformer plus exactement aux conseils de mes médecins. Il eût été nécessaire, selon leur recommandation, de joindre au repos prescrit un exercice modéré et de ne pas laisser, ainsi que je le faisais, mes heures inactives s'écouler en vagues rêveries. Mais j'avais pris goût à ce genre d'existence et je sortais de moins en moins de ce salon des stucs où le hasard avait fourni

à mon imagination un compagnon dont la présence animait ma solitude.

Ce fut donc avec ennui qu'un jour, vers la fin de l'après-midi, et comme la lumière commençait à décroître, je m'aperçus que la signora Verana avait oublié de renouveler les bougies du salon et que, pour comble de contretemps, la provision qu'elle en tenait toujours prête était complètement épuisée. Je n'avais, ainsi que je l'ai dit, aucun moyen de communiquer de mon appartement avec le logement que la Verana occupait à l'un des étages supérieurs du palais. Aucune sonnette ne me reliait à elle et puis il était fort possible qu'elle ne fût pas au logis. Souvent, à des heures très diverses, en me mettant à la fenêtre, je la voyais sortir ou rentrer, enveloppée d'un long manteau et coiffée d'un invraisemblable chapeau. En cet accoutrement, portant au bras une sorte de cabas, la tête baissée, le dos rond, rasant les murs, elle ressemblait à quelque tireuse de cartes ou à quelque manucure allant en consultation. Il se pouvait donc fort bien qu'aujourd'hui ma gouvernante fût absente pour quelque course ou pour quelque visite, car elle devait avoir ses relations, et le silence habituel qu'elle gardait en ma présence devait se dédommager ailleurs par

ces intarissables palabres qui sont la distraction des vieilles Vénitiennes et les tiennent arrêtées parfois au coin d'un campo, à l'angle d'une calle, sur un pont, en colloques animés et mystérieux que n'interrompent ni le coude du promeneur, ni bousculade du passant.

En cette occurrence, il ne me restait donc qu'un parti à prendre, le plus simple, d'aller moi-même acheter du luminaire à l'épicerie la plus proche. Cette épicerie, d'ailleurs, se trouvait à peu de distance, en face de l'église de San Pantaleone. Je passai donc dans ma chambre prendre mon chapeau et mon pardessus, car il commençait à faire frais en ces journées de fin d'octobre et, l'avant-veille, j'avais recommandé à la signora Verana de me pourvoir de quelques bûches et de les placer dans une des chambres inhabitées du Palais. Or, voyant la négligence de la signora Verana à l'endroit des bougies, il me vint à l'esprit qu'elle pouvait fort bien ne pas avoir mieux exécuté mes ordres au sujet du bois et je résolus de m'en assurer sur-le-champ ; aussi, du vestibule, je me dirigeai vers la partie du mezzanino où j'avais prescrit à la dame de faire entasser les rondins destinés au chauffage des pièces où je logeais.

Je n'étais pas revenu dans cette partie du palais depuis le jour où j'y étais entré, à la suite de la signora Verana et où j'étais devenu son locataire. L'état d'abandon, de vétusté, de délabrement de ces salles désertes me frappa encore plus que la première fois. Les plafonds gondolaient d'une façon inquiétante, les boiseries tombaient en poussière, le plâtre humide se soulevait par plaques, les mosaïques du pavimento se désagrégeaient. L'air était imprégné d'une odeur de salpêtre et de moisissure et la lumière pénétrait bizarrement par les fentes des volets disjoints. A certaines fenêtres, ils manquaient même complètement ou ne consistaient plus qu'en quelques planches à demi pourries, ce qui donnait une clarté suffisante à mon investigation. De pièce en pièce, j'arrivai ainsi à celle qui ouvrait sur le jardin, sans découvrir nulle part ce que je cherchais. J'en serai quitte, pensai-je, pour semoncer la signora Verana et je me préparais à regagner le vestibule quand, je ne sais pourquoi, mon attention fut attirée par une porte entrebâillée. Peut-être était-ce là que la Verana avait établi son bûcher.

C'était une sorte de réduit extrêmement bas de plafond et de dimension fort exiguë. Une étroite

fenêtre, aux vitres poussiéreuses, l'éclairait faiblement, assez pourtant pour permettre de distinguer sur le mur des restes de boiseries. Sur l'un des panneaux les moulures formaient deux cadres juxtaposés, et dans l'un de ces cadres subsistait une peinture qui avait dû être un portrait, mais tellement écaillée qu'il était impossible d'y rien discerner que quelques taches de couleur. De l'autre cadre, la toile qu'il avait contenue, détachée par le haut, pendait lamentablement à l'envers. Elle ne devait guère être en meilleur état que sa voisine. D'ailleurs, il m'était facile de m'en assurer.

Certes, cette seconde peinture avait également souffert et une grande déchirure la séparait presque en deux, mais le personnage qu'elle représentait semblait devoir être assez distinct. En tout cas, une inscription assez bien conservée allait m'apprendre son nom. Approchant mes yeux de la toile, j'y lus en effet ces mots : *Vincente Altinengo, nobile Veneziano MDCCLXII.*

Assurément c'était là le portrait d'un des anciens possesseurs du palais, celui sans doute qui en avait aménagé le somptueux et coquet mezzanino et qui en avait fait exécuter l'étonnant décor de stucs et de faïences. La date indiquée concordait avec le

style de la décoration que j'admirais chaque jour. J'étais donc en présence de mon prédécesseur en ces lieux ornés par lui avec tant de luxe et de goût et je sentis une vive curiosité de l'aspect qu'avait bien pu avoir, de son vivant, ce gentilhomme vénitien qui avait préparé à ma solitude la mélancolique et mystérieuse retraite où j'étais venu chercher le silence de mon cœur et l'oubli de la vie.

J'avais tiré mon mouchoir de ma poche et j'époussetai l'épaisse couche de poussière qui couvrait la toile. Cela fait, je la replaçai dans son cadre, au moyen d'un vieux clou que je trouvai dans la boiserie à portée de ma main, puis je reculai de quelques pas, mais à peine avais-je levé les yeux vers la peinture que je poussai une exclamation de surprise. Ce personnage que j'avais là devant moi, mais je le connaissais de longue date! Je connaissais ce visage étroit et maigre, au long nez, au regard ironique, au sourire ardent et désabusé. Je connaissais cette expression de finesse ; je connaissais sur ce front les pointes de cette perruque poudrée. Aucun doute n'était possible. Oui, Vincente Altinengo et l'Inconnu que représentait le petit buste du Musée Civique ne faisaient qu'un. La ressemblance entre le portrait peint et l'effigie mode-

lée était frappante et un singulier hasard me permettait de les identifier l'un à l'autre. L'inconnu du Musée était l'Altinengo du vieux cadre. Mais pourquoi était-ce à moi qu'avait été réservée cette curieuse révélation dont l'étonnement me tenait adossé au mur, immobile et les yeux fixés sur ces yeux qui me considéraient du fond du passé, d'un regard à la fois lointain et proche, d'un regard presque vivant.



Ma première idée fut d'aller faire part de ma découverte au signore Talventi, directeur du Musée Civique. Le hasard, en effet, me mettait en possession d'un intéressant renseignement d'iconographie vénitienne, mais je savais par Prentinaglia le bon Talventi fort affecté de la disparition mystérieuse du petit buste. A quoi bon lui en renouveler le regret en lui apprenant que le pensionnaire qui lui avait si irrévérencieusement faussé compagnie se nommait dans le siècle Vincente Altinengo? Cette raison ne fut pas la seule qui m'empêcha de mettre à exécution mon projet et qui me retint aussi d'écrire à Prentinaglia la curieuse coïncidence qui me faisait connaître le nom du vagabond de

la vitrine de la salle IV. Le véritable motif de cette double abstention fut que, durant les jours qui suivirent l'événement que je viens de rapporter, ma santé subit une de ces dépressions comme j'en ai déjà relaté plusieurs. Je retombai dans cet état d'anxiété dont j'avais déjà souffert et que j'ai déjà essayé d'analyser. Cependant, je ne présentais aucun symptôme de maladie. Mon appétit était normal ; mon sommeil, sans être bon, suffisant. Rien d'autre que cette persistante impression d'une angoisse indéfinie.

Je dois ajouter que cette angoisse était sans rapport avec mes peines antérieures. L'amer chagrin s'en était comme éteint en moi avec la grande crise physique que j'avais traversée avant de venir à Venise. Je savais maintenant ma vie sentimentale brisée et que rien n'en réparerait jamais le désastre, et j'acceptais cette destinée sans révolte, puisque, malgré ma douleur et mon désespoir, je n'avais pas eu le courage de mettre fin à mon tourment. Ce n'était donc pas quelque ressouvenir plus aigu de ce passé qui causait cette recrudescence de nervosité actuelle.

Aussi me parut-il naturel de l'attribuer au changement de saison. Sauf quelques brumes et quel-

ques pluies, ce mois d'octobre avait été assez beau, mais, depuis plusieurs jours, la température se refroidissait sensiblement. C'était même cette circonstance qui, m'ayant fait commander à la signora Verana un achat de bois, avait été la cause de ma découverte. Les appartements du Palais Altinengo auraient grand besoin d'être chauffés par de vigoureuses flambées. La grande cheminée du salon des stucs devait s'y prêter admirablement. Je me résolus d'en faire l'essai.

Les verriers de Murano se servent pour alimenter leurs fournaises de longues et fortes bûches qui viennent de l'Alpe voisine. La dimension de la haute cheminée de marbre jaune en permettait l'usage. Elles y brûlaient en flammes pétillantes et en braises précieuses comme des pierreries. Ce luxe du feu s'alliait merveilleusement avec le luxe doré des stucs, des faïences et des rocailles, et il s'en répandait par toute l'atmosphère une sorte de tiède bien-être que j'appréciai fort dans l'état presque maladif où je me trouvais.

Cet état et l'attrait qu'eurent pour moi les premières flambées d'automne contribuèrent à me retenir au logis plus encore que de coutume. Si j'allais au restaurant pour y déjeuner, je ne me résignais

pas à y retourner, le soir, à l'heure du dîner. Je préférais tirer de l'armoire quelques-unes des menues provisions que j'y faisais placer par la signora Verana et j'improvisais sur un coin de table un léger repas. De cette façon, je ne sortis plus qu'une fois par jour du Palais Altinengo et souvent cette sortie ne me conduisait même pas jusqu'à la Piazza. Je me contentais de gagner une petite trattoria voisine, ce qui abrégeait mon absence et me ramenait vite au palais.

C'était durant ces trajets, si courts qu'ils fussent, que se manifestaient le plus volontiers les malaises dont j'ai parlé, mais l'anxiété indéfinissable qui en résultait diminuait aussitôt que j'approchais de chez moi. Parfois je regagnais presque en courant le Campo Santa Margherita et les Carmini. Dès que j'apercevais la façade délabrée du Palais Altinengo, ses balcons ventrus, ses volets démantibulés, ses fenêtres aux vitres verdies, son portail avec ses deux colonnes surmontées de vases sculptés, ma transe diminuait. Et cependant, rien ne m'appelait au logis. Je n'y devais retrouver ni un sourire ami, ni un visage aimé, ni un pas familier, ni une voix chère, rien de ce qui, d'ordinaire, nous accueille au retour. Aucun souvenir n'habitait

les pièces à peine meublées de cette demeure de hasard devenue l'asile de ma solitude mélancolique. Malgré cela, je me hâtais d'y revenir lorsque l'angoisse me chassait de ces étroites calli vénitiennes que j'avais tant aimées jadis. C'était là que je me réfugiais, le cœur battant et les jambes lourdes.

Ces incidents se répétèrent assez souvent pour que j'en vinsse à ne plus risquer de m'y exposer. Peu à peu, je renonçai aux dîners à la trattoria et, à partir de ce moment, mon existence devint tout à fait sédentaire. Ma toilette du matin achevée, je quittais ma chambre aux médaillons mythologiques et aux guirlandes de mosaïque et je m'enfermais dans le salon des stucs. La signora Verana allumait le feu dans la grande cheminée de marbre jaune. De longues bûches déposées sur le pavimento me fournissaient de quoi l'alimenter pendant la journée et une partie de la nuit, car je prolongeais mes veilles assez tard. Mon temps se passait à une sorte de rêverie indéfinie où j'oubliais le cours des heures. La signora Verana était le seul être qui troublât ma solitude et encore m'apercevais-je à peine de sa présence. Je ne recevais personne au Palais Altinengo. Prentinaglia et lord

Sperling, toujours absents, prolongeaient sans doute leur voyage en Sicile. Prentinaglia ne m'avait pas une seule fois donné signe de vie. Néanmoins, la sonnette retentissait parfois. Le facteur, de temps à autre, m'apportait quelques lettres de Paris. Je n'avais pu faire autrement que d'envoyer mon adresse à mon médecin, le docteur F... et à deux ou trois amis. L'homme de la poste déposait les lettres dans une corbeille faite pour cet usage et qui pendait au bout d'une corde, de la fenêtre du vestibule dans la petite cour, procédé vénitien dont j'avais adopté l'usage.

D'ailleurs, de cette solitude presque absolue, je m'accommodais fort bien, mais quoique je la dusse à mon existence strictement confinée au Palais Altinengo, elle n'eût pas été très différente si ma santé m'eût permis de fréquenter les lieux de Venise « où l'on se rencontre », je veux dire la Piazza et ses cafés, comme aux premières semaines de mon séjour. J'avais toujours évité à Venise de me créer des relations. Mes accointances vénitiennes se bornaient à Prentinaglia, à lord Sperling. Quant aux figures parisiennes, la saison actuelle m'en eût sauvegardé suffisamment. Les Parisiens sont gens de septembre. A la mi-octobre, les plus

acharnés sont déjà partis. En novembre, Venise est redevenue vénitienne.

J'eusse certainement profité de cette sécurité si j'avais été en d'autres dispositions d'esprit et de corps. J'aurais joui des calli et des campi, des rii, de la ville et de la lagune en leur charmante et mélancolique beauté, si séduisante à ces fins d'automne. J'en conservais mille précieux souvenirs qu'il m'eût été agréable de renouveler. Je connaissais assez Venise pour savoir qu'elle est inépuisable en jouissances variées. J'en savais les magnificences et les intimités, les aspects célèbres et les coins ignorés, les gloires et les secrets. Mais ces impressions de jadis, je me sentais incapable de les rechercher de nouveau pour l'instant. Plus tard, peut-être pourrais-je en revenir à un eexistence moins renfermée.

En attendant, le meilleur parti à prendre n'était-il pas de ne plus quitter le Palais Altinengo?

Pourquoi m'imposer ces sorties inutiles qui se terminaient toujours par une crise d'angoisse infiniment pénible? Ne valait-il pas mieux passer mes journées au coin de mon feu, à lire ou à rêvasser, dans ce baroque et doux salon des stucs où le silence n'était rompu que par le craquement des

bûches ou par ces bruits indéfinissables et imperceptibles qui en sont les mystérieuses confidences et les secrètes insinuations?

Dès que j'en fus venu à cette décision et que j'eus renoncé à me contraindre, j'en éprouvai un soulagement immédiat. Mes anxiétés se dissipèrent. Délivrées de la sorte d'appréhension qui les troublait, les heures se mirent à passer avec une singulière facilité, si facilement même que j'en vins assez vite à délaisser la lecture. Je n'ouvris plus les quelques volumes familiers apportés de Paris. A peine si je jetais un coup d'œil sur les lettres que je recevais. Quant aux réponses, elles demeuraient à l'état de vague projet et que je remettais de jour en jour. Je n'avais pas donné plus de suite à l'intention d'écrire à Prentinaglia pour lui raconter mon intéressante découverte au sujet du buste du Musée Civique et de son identité curieusement démontrée par la trouvaille de son portrait dans une des pièces abandonnées du Palais Altinengo. L'histoire de la disparition du buste qui m'avait intrigué un moment cessait de m'intéresser. Je n'y songeais plus guère et elle ne donnait plus d'aliment à mon imagination.

A ce propos, je dois même noter une assez

curieuse particularité. Au moment où cette histoire me préoccupait, et lorsqu'il m'arrivait de penser avec une certaine intensité à l'inconnu du Musée Civique, il se présentait à mon souvenir avec une extrême précision, mais l'image qui s'en formait ne tardait pas à subir, comme je l'ai dit, certaines modifications dont la principale consistait en ce que cette image grandissait à des dimensions presque naturelles et se complétait de certaines parties du personnage sans que, toutefois, je pusse me le représenter en son entier. Or, à présent, ces phénomènes d'illusion visuelle avaient presque complètement cessé et cette cessation, par une coïncidence qui mérite d'être remarquée, datait du jour où le hasard m'avait appris le nom de l'inconnu peint sur cette vieille toile reléguée dans un coin du palais Altinengo. La bizarre rencontre par laquelle j'habitais une partie de son propre palais, au lieu d'augmenter l'intérêt que j'avais jadis et plus récemment porté à ce personnage longtemps pour moi énigmatique, avait dissipé en moi toute curiosité à son égard. Les questions que je m'étais souvent posées à son sujet ne se présentaient plus à mon esprit depuis que je savais que le gentilhomme du buste était ce Vincente Altinengo, dont le

portrait achevait de s'écailler sous l'humidité dans la petite pièce obscure où une négligence de la signora Verana m'avait conduit jusqu'à lui.

Une chose cependant me le rendait sympathique. Je lui savais gré d'avoir fait orner de stucs délicieux et baroques ce salon qui était devenu le décor de ma vie. J'ai déjà dit à quel point, dès l'instant où la signora Verana m'avait introduit dans le mezzanino, cette pièce bizarre et magnifique m'avait séduit par son agencement original, sa couleur et son détail ornemental. Or, cette séduction n'avait cessé de s'accroître. Elle faisait la seule distraction de mon existence sédentaire. Que d'heures passées à examiner avec minutie l'entrelac des arabesques, les contours des moulures, les dispositions du pavimento! Je savais exactement les endroits où des fragments de nacre étaient incrustés parmi les cubes de la mosaïque. Je connaissais tous les jeux de la lumière du jour ou de la clarté des bougies sur les charmants panneaux à figurines dorées. Je savais comment les princesses et les mandarins s'illuminaient selon les heures, leurs miroitements, leurs reflets. J'aurais pu les dessiner de mémoire aussi bien que les sujets du plafond et les rocailles qui, au-dessus de la cheminée, encas-

traient des petits miroirs en leurs compartiments rococo.

Mais, de toute cette décoration si curieuse et si singulière, un point en était arrivé à m'intéresser particulièrement. J'ai déjà dit que le salon des stucs avait trois portes, toutes d'un beau bois fauve et ronceux, dont deux s'ouvraient sur le vestibule en faisant face aux fenêtres. La troisième, qui donnait accès dans la pièce aux médaillons mythologiques, avait pour vis-à-vis cette haute glace dont j'ai déjà parlé et qui en simulait par symétrie une quatrième en un même encadrement de marbre. Cette quatrième porte factice se composait donc d'un grand miroir qui constituait par ses dimensions un chef-d'œuvre de l'industrie vénitienne. Avec le temps, il avait acquis un indéfinissable et admirable aspect d'eau profonde et comme souterraine et les images qui s'y formaient y prenaient une sorte d'obscurité crépusculaire, quelque chose de lointain et de mystérieux. Les lumières s'y reflétaient comme voilées. Tout y apparaissait grave et distant dans un recul d'un au delà extraordinaire.

Ces particularités avaient fini par exercer sur moi une véritable fascination. Durant les longues heures de rêvasseries où se consumaient mes jour-

nées de solitude, mes regards en revenaient, avec un attrait toujours plus scrutateur, à l'étrange perspective qui s'enfonçait en cet encadrement de marbre et où se reproduisait, avec ma propre personne, tout le décor antique et saugrenu de faïences et de stucs agencé jadis selon sa fantaisie, en ce vieux palais qui portait encore son nom, par Sa Seigneurie Vincente Altinengo dont un double hasard, que l'on aurait presque pu qualifier de fantastique, m'avait révélé, avec le buste du Musée Civique et le portrait du réduit, le visage énigmatique et narquois et le regard vigilant!...

Le soir où se produisit « l'événement » qui fut la première manifestation d'une série de faits au moins étranges fut un soir comme tous les autres. Pour bien me prouver à moi-même que j'ai la parfaite conscience et le plus précis souvenir de ce qui se passa, j'en donne la date exacte, ce fut donc le 27 novembre que la chose eut lieu.

A cette précision, pour mieux établir encore que je n'avais pas perdu le sens de la réalité, j'ajouterai le détail circonstancié de cette journée. Je la

commençai à l'heure ordinaire, c'est-à-dire assez tard dans la matinée. Les allées et venues de la signora Verana dans le salon des stucs me réveillèrent. La Verana profitait de mon sommeil pour mettre en ordre le salon, ouvrir les fenêtres, préparer le feu et déposer sur la table mon premier déjeuner. Cela fait, elle frappait à ma porte et allumait une flambée dans la pièce où je procédais à ma toilette. A ce moment, je me levais, je revêtais un pyjama et j'allais boire ma tasse de chocolat; pendant ce temps, la Verana faisait ma chambre et apportait l'eau chaude. Je ne l'apercevais plus que vers une heure de l'après-midi quand elle me descendait mon repas que je desservais moi-même et dont elle emportait les reliefs lorsqu'elle m'apportait à dîner...

Ce jour-là, tout se passa donc comme de coutume. Une fois levé, je pénétrai dans le salon des stucs. Le feu flambait dans la cheminée; j'y ajoutai une bûche, car il faisait froid malgré la belle journée qui s'annonçait. A travers les vitres, le ciel se montrait clair et bleu. L'air devait être pur, car les cloches des Carmini et des églises voisines tintaient avec une sonorité vive et nette. Je m'amusais à les reconnaître à leurs timbres. Je distin-

guais celles de San Sebastiano et celles des Frari, celles de l'Arcangelo Rafaele. Les cloches des Carmini, dont le son est un peu fêlé, sonnaient si près que je ne leur donnais plus aucune attention, mais parfois des sonneries plus lointaines parvenaient jusqu'à moi, apportées par le vent et dont je ne pouvais assurer la provenance présumée. L'air de Venise est plein de caprices. Il est veiné de courants aériens comme la cité est innervée de canaux marins.

Le seul incident de cette journée fut, vers deux heures, une dispute de barcaroï. Deux lourdes barques s'étaient heurtées sur le rio de Santa Margherita, — l'une chargée de fruits, l'autre transportant des planches, — de grosses barques trapues et noires avec chacune un ornement rouge peint à la proue. Le choc fut assez rude, et, tout en cherchant à se dégager, les barcaroï s'injuriaient copieusement. On eût pu croire qu'ils en allaient venir aux mains, mais les querelleurs se bornèrent à se couvrir de sonores malédictions auxquelles un gros chien, qui se trouvait dans la barque aux planches, mêlait ses aboiements furieux. En un clin d'œil, les Fondamenta Foscarini, le Campo dei Carmini et le pont se couvrirent de spectateurs : des en-

fants, des femmes en châle, des passants. Cependant la dispute s'exaspérait, quand, tout à coup, sans raison, elle prit fin, ou peut-être parce que les deux gaillards avaient épuisé leur vocabulaire d'injures. Quoi qu'il en fût, les barques dégagées reprirent leur route silencieuse. Seul le chien poussa encore quelques jappements. La foule se dispersa et tout redevint tranquille sur le rio désert.

Le calme rétabli ne fut plus troublé jusqu'à la nuit. Durant ces heures, je n'entendis plus que les bruits familiers — glissement de gondoles ou de barques sur le rio, pas sur les dalles des Fondamenta, voix de femmes et d'enfants, cris de marchands ambulants, sifflets et sirènes de navires sur le canal de la Giudecca auxquels se mêlaient ces mystérieux frémissements des choses qui sont comme les soubresauts et la respiration du silence. Il en fut ainsi jusqu'à l'instant où je me levai de mon fauteuil pour aller allumer aux appliques les bougies qu'y avait renouvelées, comme de coutume, la signora Verana..

J'ai déjà dit que j'attendais chaque jour cet instant avec une certaine impatience. Certes, j'aimais, dans le noble et charmant décor de mes stucs, les jeux de la lumière naturelle, mais j'en préférais les

caprices nocturnes. Les scènes chinoises des panneaux de faïence, avec leurs princesses et leurs mandarins, leurs palanquins et leurs pagodes, leurs oiseaux et leurs fleurs prenaient alors tout leur charme bizarre. Les vieilles dorures s'animaient et toute la pièce s'emplissait d'une atmosphère de luxe mystérieux. Dans la mosaïque du pavage les fragments de nacre luisaient doucement de phosphorescences marines. Les flammes du foyer s'ajoutaient à celle des bougies et je suivais leurs mouvements avec une attention et une curiosité qui ne se lassaient jamais.

Cependant, malgré le plaisir que j'éprouvais à cette contemplation, c'était sur la grande porte en glace que se dirigeaient bientôt mes regards. Or, ce soir dont je parle, tout s'était passé comme d'habitude. Dans la cheminée, le feu consumait les bûches ; les bougies brûlaient dans les appliques et le haut miroir reflétait, ainsi que de coutume, en ses profondeurs lointainement et obscurément illuminées, le décor magnifique et baroque de l'étrange salon, plus étrange d'être vu ainsi. Depuis un certain temps, déjà, je goûtais l'attrait de ce spectacle, à peine interrompu par mon bref repas, et après cette diversion j'étais retombé dans ma rêve-

rie habituelle que je prolongeais d'ordinaire jusqu'à ce que les bougies épuisées me donnassent le signal du repos.

Ce fut l'une d'entre elles qui me tira de l'espèce de somnolence à laquelle je me laissais aller, les yeux ouverts... Sans doute, de moindre taille que les autres, elle avait dû être glissée par mégarde dans le paquet, car son grésillement me fit remarquer qu'elle était presque consumée entièrement et que sa flamme agonisante risquait de faire éclater la rondelle de verre de l'applique. Je me levai donc pour aller l'éteindre.

Elle était justement placée à droite de la fausse porte. Au premier pas que je fis, j'eus l'impression de quelque chose d'insolite. J'avais bien devant moi le salon des stucs reflété. Je voyais les panneaux, les appliques, la cheminée, les meubles, mais je ne m'y voyais pas moi-même. La glace, qui m'offrait en leur lointaine exactitude tous les objets environnants, ne me présentait pas mon image.

La surprise que me causa la constatation de cette absence me tint un instant immobile, puis de nouveau je fis un pas. Le salon reflété était toujours vide de moi. Je m'approchai de plus près jusqu'à toucher la glace de ma main. Je n'y voyais ni ma

main, ni mon visage, ni mon corps. Le miroir ne tenait pas plus compte de moi que si je fusse devenu une ombre inconsistante, transparente et immatérielle. Seul s'y montrait le brillant et baroque décor dont j'étais le personnage non avenu.

Et cependant, j'étais vivant et bien vivant. Je respirais, je me mouvais. Je ne rêvais pas. C'était bien moi qui étais debout devant cette porte de glace où je m'étais aperçu souvent parmi les objets qu'elle reproduisait fidèlement en ses lointaines profondeurs. J'étais le même et rien n'avait changé autour de moi. Les bougies brûlaient dans leurs appliques, le feu rougeoyait dans la cheminée. Le Palais Altinengo était toujours le Palais Altinengo, Venise était toujours Venise. Et pourtant il me fallait bien reconnaître que j'étais devenu soudain un être exceptionnel et que cette journée, qui m'avait semblé pareille à toutes les autres, marquait mon entrée dans une existence paradoxale, comme si cette porte de miroirs eût été l'emblème de l'arcade magique par où l'on pénètre dans le monde du mystère et de l'inexplicable, au seuil duquel je me trouvais maintenant, sans que rien eût paru m'y prédestiner jamais.

★

Je n'étais, en effet, nullement préparé à devenir à mes propres yeux un personnage fantastique. Jamais je n'eusse songé que pareille aventure pût m'advenir. Mon esprit n'est nullement enclin aux curiosités surnaturelles. J'avais toujours vécu d'une vie qui n'avait rien de merveilleux, au double sens du mot... Mes plaisirs, mes chagrins, mes occupations avaient toujours été ceux du commun des hommes, et, tout à coup, je me trouvais transformé en un héros de conte arabe!

Cette transformation aurait dû me causer une profonde impression de surprise. Au lieu de m'en émouvoir, je l'acceptai, au contraire, avec une facilité et avec une indifférence qui eussent été explicables si le phénomène en question avait été un phénomène isolé, car j'aurais pu l'attribuer à un trouble visuel momentané. Mais il n'en fut pas ainsi. Le fait se renouvela en des circonstances trop identiques pour qu'il me fût possible d'en conlure à une illusion occasionnelle.

Le lendemain, en effet, dès que je fus levé, mon premier soin fut dalller me confronter au miroir qui, la veille, s'était montré si étrangement réfrac-

taire à mon reflet. Docilement, il me le présenta en sa profondeur glauque. Cette expérience faite, je commençai ma journée comme de coutume après avoir demandé à la signora Verana de vouloir bien me procurer une petite glace à main, qu'elle m'apporta dans l'après-midi. Lorsqu'elle fut partie, je continuai à lire et à rêvasser au coin du feu, tout en jetant parfois un regard vers la porte magique. Chaque fois, je m'y aperçus. Cependant le jour baissait et le moment approchait d'allumer les bougies. Sans hâte, je procédai à l'opération. Je fis ainsi le tour du salon, puis je revins vers la porte. En son miroir, elle ne reflétait plus que le salon vide.

Trois soirs de suite, je réitérai l'expérience. Pendant le jour, le grand miroir acceptait mon image, mais, le soir, elle en était exclue. La petite glace à main achetée pour moi par la Verana se comportait différemment. Elle ne refusait jamais de me refléter. Le phénomène n'avait donc pas pour cause un trouble visuel. Il n'en demeurait que plus étrange. Pourquoi, le soir venu et les bougies allumées, le panneau de verre de la fausse porte répétait-il chaque détail de ce qui m'environnait et m'exceptait-il d'y trouver place ? Pourquoi cette exclusion d'une

loi physique, exclusion que rien ne motivait sinon une mystérieuse intention dont je ne parvenais pas à deviner la raison?

Ce ne fut que le quatrième soir que je commençai à me rendre compte de ce qui se passait. Ce quatrième soir donc, au phénomène que j'ai fidèlement rapporté vint s'ajouter un événement plus étrange. Comme les soirs précédents, ayant allumé les bougies, j'étais revenu m'asseoir dans mon fauteuil auprès de la cheminée. J'y demeurai quelque temps, la tête entre mes mains, quand je fus averti, par une sorte de curiosité instinctive, que quelque chose d'intéressant se préparait. Quoi? je n'aurais pas pu le formuler à moi-même, mais j'en avais l'impression très nette, si nette que mon regard se tourna vers la porte des miroirs, certain que c'était là où se produirait ce que je pressentais d'inattendu.

Je ne me trompais pas, car, au fond du salon des stucs reflété, une forme se distinguait, forme encore incertaine et comme vaporeuse, mais qui n'était pas la mienne, car elle se déplaçait tandis que je demeurais immobile. Cette forme humaine remplaçait mon image absente; je m'en rendais mieux compte à mesure qu'elle se faisait plus dis-

tincte. Peu à peu, elle le devint assez pour que je pusse distinguer le personnage qui m'apparaissait ainsi. Enveloppé d'un long manteau, il portait un tricorne, avec des culottes courtes et une perruque, mais son visage n'était pas visible. Une sorte de brume le couvrait, tandis que le reste du corps se dessinait assez fermement en grisaille. L'homme se tenait debout dans l'attitude de quelqu'un d'indécis. On eût dit un voyageur rentrant chez lui après une absence. Tout à coup, il fit un geste et porta la main à son visage. Je m'aperçus alors que ce que je prenais pour une brume était un de ces masques de carnaval dont usaient les Vénitiens de jadis, mais sous ce masque, avant qu'il l'eût enlevé, j'avais déjà deviné mon visiteur nocturne. Ne devais-je pas, en effet, m'attendre à sa venue, annoncée par maints indices ? Dès le premier soir de mon arrivée à Venise, quand je m'étais, au Florian, installé « sous le Chinois » pour écouter les histoires de Prentinaglia, ne rôdait-il pas déjà autour de moi ? N'était-ce pas lui qui avait voulu que je vinsse habiter son propre palais ? N'était-ce pas lui-même qui m'avait révélé son nom? Ne m'avait-il pas choisi entre tous pour se manifester à moi ? Et tout cela, je le sentais si bien au-

jourd'hui que je n'en éprouvais aucune surprise. N'était-il pas juste qu'il reprît possession de son salon aux beaux stucs ? Devant lui, je ne pouvais que m'incliner en lui disant : « Salut, Vincente Altinengo, salut ! Soyez le bienvenu en cette demeure qui est la vôtre ! » Et maintenant que, son masque enlevé, je distinguais sa figure, je ne pouvais plus avoir de doute. Vincente Altinengo était bien semblable à ses effigies, à son buste et à son portrait. C'était bien Vincente Altinengo qui était debout devant moi, au fond de ce miroir d'où son image évinçait la mienne. C'était lui dont les pieds posaient sur le pavage de la mosaïque aux fragments de nacre incrustés et qui se tenait là, incolore, impondérable, presque encore immatériel, et sa présence me semblait si simple, si naturelle que je ne cherchais pas à en comprendre le sens, l'intention et le mystère.



Vincente Altinengo n'apparaissait pas, chaque soir, de la même façon, dans le miroir de la haute porte. S'il attendait toujours l'heure des bougies, il ne se montrait pas toujours, comme la première fois, enveloppé du tabaro, coiffé du tricorne

et le masque au visage. Quelquefois, il était assis, le coude sur la table ; quelquefois il s'adossait à la cheminée ; quelquefois il se tenait près de la fenêtre comme s'il regardait au dehors. Il lui arrivait assez souvent de se promener de long en large, avec l'air de quelqu'un qui réfléchit. Ces diverses attitudes n'étaient pas le seul changement qui se fût produit. Il s'en faisait un autre, plus sensible de soir en soir. Peu à peu, en effet, la consistance de l'apparition se modifiait. Tout d'abord l'ombre de Vincente Altinengo semblait, comme je l'ai dit, en quelque sorte immatérielle, impondérable et, de plus, elle était incolore en sa grisaille vaporeuse, mais bientôt il me sembla qu'elle prenait du poids et que sa substance se solidifiait. En même temps, elle se colorait de teintes de plus en plus réelles, faibles encore, mais déjà distinctes entre elles. Vincente Altinengo, à mesure que cette transformation s'opérait, perdait son air d'illusion. Au bout d'un certain temps, je distinguai la nuance des vêtements, la qualité des étoffes. Le visage, les mains devenaient peu à peu celles d'un vivant.

J'observais avec curiosité ces progrès. Avec une curiosité attentive et déjà familière je contemplais ce compagnon taciturne. Je le regardais aller et ve-

nir au fond de la haute glace. Il y vivait solitaire, comme je vivais moi-même, séparés l'un de l'autre par une mince plaque de verre et face à face en notre isolement réciproque.

Cette situation se prolongea un certain temps. Cependant les apparitions de Vincente Altinengo, tout d'abord assez brèves, devenaient de plus en plus longues. Souvent, durant ses premières manifestations, le fantôme avait eu une certaine peine à se former et lorsqu'il avait atteint le degré de perfection auquel il pouvait parvenir, il se dissipait graduellement et se dégradait avant de s'effacer. Maintenant, il parvenait beaucoup plus vite à son aspect de réalité et s'y maintenait jusqu'au moment où les bougies commençaient à s'éteindre.

Quoique j'eusse pris aisément mon parti de cette présence singulière, une question se posait cependant à mon esprit. Vincente Altinengo s'apercevait-il de mon existence? Etais-je visible pour lui comme il l'était pour moi? Jusqu'alors aucun indice ne me permettait de le supposer, mais un moment arriva où il me fut possible de penser différemment. Ce soir-là, Altinengo se promenait les mains croisées derrière son dos, et toute sa personne était, ce soir-là, particulièrement distincte.

Tout à coup, il s'arrêta, se tourna brusquement de mon côté, fit un geste de surprise, puis reprit sa promenade, mais il paraissait préoccupé. Evidemment Altinengo avait été troublé par quelque chose et c'était moi peut-être qui étais la cause de son trouble.

Cette idée me revint les soirs suivants, car l'inquiétude d'Altinengo ne fit qu'augmenter. Elle se manifestait par une agitation marquée, par les regards qu'il jetait vers l'endroit de la pièce où je me trouvais, par certains gestes et certaines attitudes. Altinengo m'épiait, tantôt ouvertement, tantôt à la dérobée. Parfois, il se levait brusquement du fauteuil où il venait de s'asseoir, faisait plusieurs tours de chambre, puis s'arrêtait immobile, l'œil au guet, l'oreille tendue. A plusieurs reprises, je le vis se frotter les yeux, comme quelqu'un qui cherche à dissiper quelque illusion visuelle. Un soir, pourtant, je n'eus plus de doute, et voici à la suite de quelle circonstance.

Ce soir-là, Altinengo s'était promené assez longtemps à travers le salon, quand je le vis soudain se diriger vers une des portes. A ses gestes je compris qu'il introduisait un visiteur et, si ce visiteur demeurait invisible, je ne m'en rendais pas moins

compte de l'objet de cette visite et du sujet de l'entretien. Il s'y agissait évidemment de moi. Altinengo expliquait les phénomènes insolites qu'il constatait. Il répondait aux objections de son interlocuteur. Celui-ci cherchait probablement à le convaincre qu'il était le jouet d'une illusion, mais Altinengo secouait la tête comme un homme qui ne veut pas entendre raison. Altinengo et moi, nous existions l'un pour l'autre.

Cette persuasion eut pour conséquence de ma part une violente envie de communiquer avec cet être si proche de moi et si lointain et il me semblait qu'Altinengo éprouvait un sentiment analogue. Quoi d'étonnant à cette réciprocité ? Un mystérieux hasard ne nous mettait-il pas en présence, moi, le Parisien d'aujourd'hui, lui, le Vénitien de jadis ? Ne répondrions-nous pas ainsi à quelque profonde intention de la destinée ? N'obéissions-nous pas à des coïncidences secrètes qui voulaient que ce vieux palais abandonné de Venise fût le lieu de notre rencontre ? Etrange aventure à laquelle rien ne m'avait préparé, mais que j'accueillais sans étonnement... Pourquoi ne l'aurais-je pas acceptée, puisqu'elle se présentait en de pareilles conditions de facilité, avec un tel naturel ? Elle n'était le résultat

d'aucune conjuration et d'aucune sorcellerie. Quelques petits faits épars m'y avaient conduit insensiblement. Pourquoi la refuser, puisqu'elle venait à moi? Et puis, hôte de Vincente Altinengo, n'était-il point de simple politese de tendre la main à son ombre?

Et Altinengo pensait de même; j'en avais maintenant acquis la certitude. Jusqu'alors, il s'était tenu volontiers au fond de la pièce, mais, de soir en soir, il se rapprochait davantage. Je le voyais à présent de tout près. Pendant des heures, nous nous observions face à face. Seule cette mince feuille de verre s'interposait entre nous et nous sentions qu'elle ne tarderait pas à se briser, car il fallait qu'elle se brisât. C'était l'événement nécessaire, certain, inévitable. Seulement, qui de nous deux le provoquerait? Serait-ce Altinengo, serait-ce moi? Serait-ce le fantôme ou le vivant? Qui des deux serait le plus hardi, et, cette question, nos regards se la posaient, tandis que, debout, nous demeurions ainsi en face l'un de l'autre, chacun d'un côté de la vie, tandis que derrière nous, à la clarté des bougies, le décor magnifique et baroque des vieux stucs et des faïences luisait de ses ors miroitants, tandis que, au-dessus de

nos têtes, s'étageait sur ses pilotis rongés l'antique Palais des Altinengo en sa vétusté branlante, tandis qu'alentour, la mystérieuse Venise nocturne se superposait, fragile, compliquée et merveilleuse, à son propre reflet, doublée par le miroir de sa lagune circulaire et de ses eaux insinuées, par mille canaux, en sa mosaïque architecturale, Venise sur qui brillait, semblable à l'un des fragments de nacre du pavimento, le disque écorné de quelque lune étincelante...

Et, de soir en soir, l'événement inévitable devenait plus imminent. Il était ma seule pensée et m'occupait tout entier. J'oubliais complètement tout ce qui n'était pas Altinengo. Je m'oubliais moi-même. Si l'on m'eût demandé pourquoi je me trouvais à Venise, au fond de ce vieux palais, quelles circonstances de ma vie m'y avaient amené, je n'aurais certainement pas su que répondre. Mais personne ne m'interrogeait. Nul ne venait distraire ma solitude. Les vagues propos quotidiens de la signora Verana rompaient seuls le silence qui m'entourait, tandis que bourdonnaient au dehors les grands vents qui soulèvent et gonflent les marées d'automne, ces marées qui gorgent d'eau les canaux de Venise, montent les marches des quais,

pénètrent sous les portes marines et envahissent les vestibules des palais, alors qu'un souffle de tempête ébranle leurs hautes cheminées et secoue l'armature de bois de leur altana. Marées si hautes parfois qu'elles recouvrent le Môle et débordent sur la Piazzetta, faisant de la place Saint-Marc un lac aux petites vagues agitées sur lesquelles semble voguer, comme un bucentaure de marbre et d'émaux, le vaisseau byzantin de la basilique martienne ; marées salines, souffles du large que le Lion, sur sa colonne de porphyre, aspire de ses narines avides et dont palpitent, dans un vol imaginaire, ses ailes de bronze.

Mais que m'importait tout cela ! Une seule chose existait pour moi. Qui, d'Altinengo ou de moi, ferait le geste décisif, que nous attendions tous deux, car nous le désirions tous deux, car nous le désirions et l'attendions, l'un et l'autre. Nos visages se touchaient presque, nos yeux s'attiraient avec une curiosité infinie, nos mains se cherchaient. Serait-ce moi, serait-ce Altinengo, serait-ce quelque hasard qui se chargerait de réaliser le miracle ? .

. . . .

. . . .



Le sommeil dont je m'éveillais était un sommeil singulier. Il me semblait qu'il durait depuis très longtemps, depuis plus longtemps que ne durent les sommeils de chaque nuit. Profond, absolu, il avait été une cessation complète de tout mon être. Tout avait été endormi en moi, mon corps, mon sang, ma pensée, ma mémoire, mon présent, mon passé. Du fond de ce sommeil, je remontais lentement, comme d'un abîme, en une ascension continue ; maintenant, j'affleurais à la surface, je redevenais un vivant. Je ne vivais pas encore, mais j'allais vivre. Bientôt j'allais pouvoir ouvrir les yeux, remuer mon pied, ma main, me mouvoir, parler.

En silence, je regardais. J'étais couché dans un lit. Autour de moi les murs ripolinés d'une chambre succinctement meublée. Je portais une chemise de grosse toile. Quelque chose serrait ma tête. Un bandage. Où étais-je donc ? Que faisais-je dans ce lit ? Pourquoi cette cellule blanche ? Qu'était-il arrivé ? Je fis un geste et je rencontrai la poire d'une sonnette. Une jeune infirmière parut et s'approcha de moi. Elle me prit le poignet en souriant :

— Eh ! mais notre cher malade est beaucoup mieux aujourd'hui ; a-t-il besoin de quelque chose ? D'ailleurs, je vais chercher le docteur, il est dans son cabinet... il m'a bien recommandé...

Je l'arrêtai :

— Ce dont j'aurai besoin tout d'abord, mademoiselle, c'est de savoir où je suis.

La jeune femme se mit à rire.

— C'est vrai. Vous êtes à la clinique du docteur Bellincioni, à la Giudecca.

Plus d'une fois, en me promenant dans la Giudecca, j'avais passé devant la petite maison jaune aux grandes cheminées en hottes qui montrait, inscrite au-dessus de la porte, une grande croix rouge. Une fois même j'étais entré pour examiner le jardin que l'on apercevait du dehors à travers le vestibule.

— Mais pourquoi suis-je dans la clinique du docteur ?

— Tenez, le docteur lui-même va vous le dire, monsieur.

Le docteur Bellincioni était un gros homme jovial et avenant, au visage rasé. Sans répondre à mes questions, il commença par m'examiner. Son investigation parut le satisfaire, car, une fois ter-

minée, il s'assit sans façon sur le pied de mon lit et me dit en se frottant les mains, qu'il avait belles :

— Allons, allons, cher monsieur, voici qui est parfait. Vous êtes maintenant hors d'affaire. Ah ! encore du repos, du régime, du calme. La plaie n'est pas cicatrisée, mais les phénomènes anormaux ont disparu complètement. Dame, le choc a été rude et vous avez été durement atteint.

Je m'étais soulevé sur mes oreillers.

— Mais quel choc, docteur ?

— Quel choc, celui de cette lourde porte de miroirs qui s'est détachée de son cadre et qui vous est tombée sur le crâne en se brisant en éclats ! Ce sont ces éclats et la commotion qui vous ont occasionné la grave blessure dont vous êtes en train de guérir. Et vous vous en êtes tiré à bon compte, cher monsieur, mais permettez-moi de vous dire que la personne qui vous a indiqué comme logis ce vieux Palais Altinengo n'avait pas fait là un choix très heureux, car non seulement la porte qui vous a blessé a dégringolé, mais, le lendemain de votre accident, une partie du mur s'est écroulée et le pavimento s'est effondré. Le palais était, quand vous y êtes entré, dans un état de délabrement inquiétant et n'a pas résisté à la grande marée et

au vent qui a soufflé en tempête. Il a bien failli s'abattre tout entier dans le canal. D'ailleurs la municipalité l'a fait évacuer et il est question de le démolir.

J'avais écouté le docteur avec attention. Il continua :

— L'accident a dû se produire dans la nuit. Ce qui est curieux, c'est que les autres habitants du palais n'ont rien entendu du fracas. Il est vrai que votre appartement était assez isolé et qu'il ventait très fort, ce soir-là. Au matin, en entrant chez vous, la signora Verana, votre gouvernante, vous trouva inanimé et étendu dans une mare de sang. Cette dame eut la bonne idée de vous faire transporter à ma clinique. Elle est venue, plusieurs fois, prendre de vos nouvelles, ainsi qu'un brave antiquaire nommé Zotarelli et un de vos amis, le signore Prentinaglia, revenu de voyage le surlendemain de votre accident. Il s'en est montré fort ému et m'a longuement interrogé sur les circonstances qui en ont été la cause, mais je n'ai pu le renseigner. Peut-être le pourrez-vous mieux que moi et peut-être vous souvenez-vous de la façon dont les choses se sont passées entre vous et cette diablesse de porte qui a bien failli, ma foi, vous

servir de passage pour l'autre monde. Mais en voilà assez pour aujourd'hui, nous n'avons que trop bavardé. Vous allez prendre quelques heures de repos avant le pansement du soir.

J'acquiesçai au conseil du docteur Bellincioni et, après l'avoir remercié de ses bons soins, je me mis à réfléchir. Devais-je accepter la version du docteur Bellincioni ? Le hasard avait-il mis fin brutalement à l'hallucination dont j'avais été le jouet pendant des semaines. Comme mon propre corps, l'ombre fragile de Vincente Altinengo avait-elle été atteinte par la brusque chute de la porte ? Était-ce par accident que notre mystérieux colloque avait été interrompu ? La merveilleuse aventure, au seuil de laquelle j'avais cru me trouver, s'était-elle terminée bêtement par la stupide blessure qui m'avait empêché de la conduire jusqu'au bout ? S'était-elle continuée dans cet anormal sommeil qui avait étonné et inquiété le docteur Bellincioni ? Avais-je, pendant ce temps, rejoint Vincente Altinengo dans le mystérieux domaine d'où il avait voulu sortir et où il avait voulu m'attirer ? Quoi qu'il en eût pu être, j'en avais, hélas, complètement perdu tout souvenir. Ainsi la dernière chance qui m'avait été donnée d'échapper un instant à ma

triste vie s'était évanouie. Peut-être Vincente Altinengo, dans le même salon au décor de stucs et de faïences, avait-il souffert jadis des mêmes mélancolies que les miennes, et peut-être venait-il m'en apporter le mot consolateur que j'ignorerais à jamais? Mais aussi, tout cela n'était-il pas des rêveries de ma pauvre tête fêlée et qui feraient sourire le docteur Bellincioni si je m'avisais de les lui confier?

Lorsque, vers le soir, le docteur, après m'avoir assez douloureusement pansé, eut rajusté mon bandage, il me dit d'un air satisfait :

— Allons, la plaie est en bonne voie, en très bonne voie et si, demain, messieurs Zotarelli et Prentinaglia viennent savoir de vos nouvelles, je les laisserai entrer un instant auprès de vous.

Le signore Prentinaglia se présenta le premier. Il se précipita sur mon lit et me baisa les mains avec frénésie :

— Ah! ami, ami très cher, quels reproches je me suis adressés? Car enfin, c'est de ma faute. C'est de la faute de votre Prentinaglia si tout cela est arrivé. Oui, n'est-ce pas moi qui vous ai indiqué ce maudit Palais Altinengo? Ah! votre pauvre tête! Je ne me le pardonnerai jamais!

Et, d'une main, se frappant la poitrine, de l'autre il désignait le linge de mon pansement. Il était debout, vêtu comme toujours de sa vaste houppelande, avec sa jaune figure de comédie. A son doigt brillait la bague cabalistique dont il avait cacheté la lettre par laquelle il me donnait l'adresse du Palais des Fondamenta Foscarini et de la signora Verana. Qu'y avait-il de commun entre cette taciturne Verana au regard sournois et ce Prentinaglia à la figure comme masquée? Et ce fou de lord Sperling avec sa Casa degli Spiriti ? Prentinaglia était revenu à Rome avec lui et l'avait laissé se rendant à Milan pour un congrès de sciences psychiques. Mais, bientôt, on se retrouverait « sous le Chinois » du Florian ! Prentinaglia ajouta négligemment :

— A ce propos, mon cher, vous vous souvenez de l'histoire du petit buste du Musée Civique dont je vous avais conté la disparition, eh! bien, il a repris sa place dans sa vitrine. Un beau matin, on l'y a retrouvé, toujours souriant, sous sa perruque, mais le mystificateur qui l'avait emporté a dû le laisser tomber, car on y a constaté une fêlure assez visible. On le répare en ce moment... Mais je vous fatigue, mon ami, au revoir et à bientôt. Je reviendrai.

Et Prentinaglia, son feutre, sa houppelande dis-

parurent, tandis qu'à son geste d'adieu je voyais luire à son index la cornaline aux signes de grimoire...

Lorsqu'il fut parti, je me sentis un peu las et je fermai à demi les yeux. J'étais seul dans ma chambre blanche. Le grand silence de la Giudecca m'entourait. En pensée, je revis les Fondamenta Foscarini, le vieux palais avec sa façade grise aux persiennes vertes, aux stores couleur d'ocre, aux balcons ventrus, son escalier aux marches usées et aux murs salpêtrés, le petit palier de mosaïque où s'incrustait un fragment de nacre, le vestibule, la chambre aux médaillons, le salon des stucs avec ses moulures, sa cheminée, ses panneaux de faïence aux figures dorées. Je revis la haute porte de miroirs en son encadrement de marbre où, dans la lointaine profondeur de son reflet, m'était apparu, comme pour accueillir de l'au delà l'hôte actuel de son antique demeure, ombre mystérieuse ou illusion maladive, Vincente Altinengo, Vénitien — et, d'un geste d'adieu, tandis que les cloches du Redentore et de Santa Eufemia brisaient leurs sons dans l'air cristallin, je saluai une dernière fois son image qui semblait, de son sourire énigmatique, narquois et mélancolique, répondre à mon salut, et que je n'ai plus jamais revue !

LE PAVILLON FERMÉ

A MADAME PAUL BARBIER

LE PAVILLON FERMÉ

Ce furent quelques lignes d'un écho mondain, à l'article des « Déplacements et Villégiatures », qui m'apprirent que le marquis de Lauturières avait quitté son château de Nailly et s'était rendu à Neyrol-les-Bains pour y prendre les eaux. Cette nouvelle, que relatait la plus aristocratique de nos gazettes, n'avait pas, par elle-même, une importance bien générale et elle n'aurait probablement pas attiré mon attention si elle eût concerné tout autre que le marquis de Lauturières et si, se rapportant à lui, elle n'eût pris une signification assez particulière. N'était-elle pas, en effet, l'indice d'une profonde et insolite perturbation dans les habitudes d'existences de M. de Lauturières ? Depuis de longues années M. de Lauturières passait à Nailly les quatre saisons de l'an, sans s'absenter jamais. Pour qu'il eût rompu avec cet usage, il avait dû falloir des circonstances tout à fait exceptionnelles

dont je conjecturais d'ailleurs assez aisément le caractère : M. de Lauturières devait être fort malade, sans quoi il n'eût pas consenti à changer le séjour de son château de Nailly contre celui de Neyrol-les-Bains. Les exigences de sa santé pouvaient, seules, lui imposer ce déplacement et il avait dû le retarder au point de le rendre probablement inutile, d'où je conclus, avec une indifférence bien humaine, que la France compterait bientôt, non seulement un grand seigneur et un véritable savant de moins, mais aussi un fameux original.

Car c'en était un que M. le marquis de Lauturières !

Veuf et sans enfants, après avoir été le mari de Mlle Varades, la fille du grand industriel, qui lui avait apporté avec elle et laissé après elle une imposante fortune, il avait, dès lors, renoncé à la vie mondaine et sportive qu'il menait, soit dans son somptueux hôtel de l'avenue Matignon, soit dans son magnifique château de Nailly où la dot de Mlle Varades lui permettait un train digne du maréchal de Nailly, le vainqueur de Nassingen et de Heilkirch, qui, à la fin du XVIIe siècle, avait construit cette opulente demeure et de qui descendait

M. de Lauturières, par sa mère, la dernière des Nailly, comme il serait lui-même le dernier des siens...

Il est assez d'usage cependant, dans le monde auquel appartenait le Marquis, de faire passer les intérêts de famille avant les préférences du cœur. Aussi les remariages y sont-ils fréquents. Le devoir de ne pas laisser s'éteindre un nom illustre fait taire souvent les obscures objections du sentiment. M. de Lauturières ne se conforma pas à cette coutume et n'obéit pas à ce devoir. Sa femme morte, l'hôtel de Paris vendu, Nailly retombé au silence de ses vastes appartements et de ses jardins déserts, il partit pour un long voyage en Asie, au cours duquel il parcourut la Perse et les Indes, visita le Japon, et surtout la Chine, minutieusement, en ses diverses parties jusqu'aux hautes régions du Thibet, d'où il revint, non point consolé de son veuvage et disposé à contracter une nouvelle union, mais versé dans les langues chinoise et thibétaine et amateur passionné de linguistique extrême-orientale et d'antiquités asiatiques.

Cette passion, M. de Lauturières n'avait dès lors cessé de s'y adonner, non point avec le dilettantisme d'un homme du monde, mais avec la con-

science d'un savant. Des études fort approfondies et fort sérieuses, menées dans l'austère et complète solitude de Nailly, firent de lui un sinologue éminent à qui l'Académie des Inscriptions eût été heureuse d'ouvrir ses portes, mais M. de Lauturières n'avait pas répondu aux avances de la savante compagnie, à laquelle il se bornait à communiquer les nombreux travaux et mémoires qu'il publiait. Ces publications et ces communications étaient à peu près ses seuls rapports avec le monde des vivants. Il avait renoncé progressivement à toutes relations de parentés et d'amitiés et demeurait strictement confiné en son château de Nailly, d'où il ne s'absentait jamais, comme je l'ai dit, sous aucun prétexte. Il y avait réuni une importante bibliothèque et une riche collection de manuscrits dont il ne refusait pas l'accès à ses confrères en sinologie, quand ils désiraient les consulter, car, si M. de Lauturières ne frappait à aucune porte, on ne se privait pas de venir heurter à la sienne. Elle ne s'entre-bâillait, d'ailleurs, que pour de courtes visites, qui, si courtoisement qu'elles fussent faites et reçues, ne menaient à aucune intimité avec le maître du lieu.

Tel qu'était M. de Lauturières, de par son caractère et ses préoccupations, il y avait donc

peu de chances que les circonstances me missent jamais en contact avec lui. Mes études sur la vie galante et secrète du XVIIIe siècle eussent bien peu intéressé quelqu'un qui préférait, sans nul doute, au roi Louis Quinzième les empereurs de lointaines dynasties chinoises dont je ne savais pas même le nom. Et cependant, quelque différents que fussent nos travaux, ils ne laissaient pas de se ressembler sur un point. N'avions-nous pas, l'un et l'autre, une égale curiosité du passé ? Ne cherchions-nous pas, chacun à notre façon, à en déchiffrer les énigmes et à en percer le mystère ? N'éprouvions-nous pas tous deux un même attrait pour l'inconnu ? Seulement le voile que s'appliquait à déchirer M. de Lauturières était brodé de caractères bizarres et extravagants, d'antiques figures hiératiques, tandis que celui que je tentais de soulever était fait d'une gaze légère et souple derrière laquelle apparaissait la grâce frivole et souriante de l'époque où j'aurais le plus voulu vivre et où je me plaisais le mieux à imaginer d'avoir vécu. Néanmoins, j'aurais fort étonné M. de Lauturières si j'avais assimilé les textes chinois et thibétains, sur lesquels il exerçait sa science, aux petits papiers d'archives où je découvrais un peu de la vie et des mœurs d'autrefois.

Ce fut pourtant à ces humbles recherches que je dus l'occasion d'avoir recours à la complaisance de M. le Marquis de Lauturières et voici de quelle façon l'événement se produisit. Un jour, un marchand d'autographes, sachant que les historiens de la « petite histoire » ne dédaignent pas ce genre de documents, vint me proposer l'achat d'une assez curieuse correspondance datant du XVIIIe siècle.

Ecrites par un homme de la Cour à une femme de qualité, ces lettres, d'ailleurs spirituelles et galamment tournées, relataient certains épisodes de la vie de Versailles et, notamment, l'histoire de cette belle comtesse de Nailly dont le roi Louis XV fut amoureux et que son mari, averti par elle-même de la passion qu'elle inspirait, emmena, sans délais et à tous relais, en son château de Nailly, où il s'enferma avec elle jalousement sans qu'ils en sortissent jamais plus jusqu'à leur mort. De cette anecdote, dont on trouve trace dans les mémoires du temps, l'auteur semblait particulièrement informé. Il donnait des détails assez circonstanciés sur la belle recluse et sur sa vie en ce château solitaire et rapportait, entre autres choses, que la comtesse Sabine, — car elle portait ce nom d'enlèvement, — avait fait construire au bout des jardins

un pavillon où elle aimait à se retirer dans le milieu du jour pour y « rêver et faire de la musique » et où elle avait fait placer son portrait, peint au pastel par La Tour quelque temps avant son enlèvement, « comme si elle eût voulu, ajoutait l'auteur des lettres, conserver devant elle ce visage qui avait excité le caprice d'un roi et qui lui avait valu, par sa beauté, le sévère exil où s'en consumerait jusqu'à la fin l'inutile et périssable merveille ».

Telles qu'elles étaient, ces lettres, dont je n'étais parvenu à identifier ni l'auteur ni la destinataire, pouvaient donner lieu à une publication intéressante, mais combien elle le serait davantage encore s'il m'était possible de recueillir d'autres renseignements sur l'héroïne de cette lointaine aventure et d'y joindre la reproduction de ce portrait de La Tour qui existait peut-être toujours, ainsi que le mystérieux pavillon et le château de Nailly ! Quant à ce dernier, je fus vite fixé à son sujet. L'*Annuaire des châteaux* le mentionnait avec le nom de son propriétaire actuel. Il ne me restait plus qu'à obtenir de lui les autorisations nécessaires, au cas où mes prévisions fussent justes.

Sans me laisser décourager par ce que j'appris de M. le marquis de Lauturières et de sa répu-

tation de parfait original, je lui écrivis donc pour solliciter l'accès de ses archives de famille et des lieux où sa belle aïeule avait vécu. La réponse se fit si peu attendre qu'en ouvrant l'enveloppe qui la contenait j'eus le sentiment qu'elle m'apportait un de ces refus polis et catégoriques, devant lesquels il n'y a qu'à s'incliner ; mais avant de prendre connaissance de l'épître dont le chiffre couronné m'avait révélé la provenance, mon regard tomba sur la signature. Ce n'était pas celle de M. de Lauturières. Le châtelain empruntait pour me répondre la plume de son bibliothécaire, M. Luc Destieux... Luc Destieux ! Mais Luc Destieux, c'était le nom d'un ancien camarade de collège et de jeunesse que j'avais perdu de vue depuis assez longtemps. La rencontre était singulière, et Destieux se réjouissait sincèrement de la conjoncture qui nous rapprochait d'une manière si imprévue et dont il avait fait part à M. le Marquis. Aussi m'avisait-il que, sur ses instances, M. de Lauturières m'autorisait à visiter Nailly, sans me cacher pourtant que cette visite serait pour moi une déception, et que je ne trouverais, plus que probablement, rien dans les archives qui concernât son aïeule. Dispersées pendant la Révolution, elles n'avaient été reconstituées que partiellement. Quant

au pavillon, M. de Lauturières s'excusait de ne pas me le laisser voir. Strictement clos depuis la mort de Mme de Lauturières, ainsi que les appartements qu'elle avait occupés au château, personne n'y pénétrait jamais. Or, comme plus de trente ans s'étaient écoulés depuis l'époque où la marquise de Lauturières en avait fait une sorte de Trianon où elle venait parfois, l'été, travailler à l'aiguille ou lire quelque livre, le portrait de La Tour, déjà fort abîmé en ce temps-là, devait être maintenant tout à fait effacé. Le Marquis chargeait Destieux de m'exprimer ses regrets d'un refus dont je comprendrais certainement les raisons. La lettre finissait par le souhait de Destieux que je donnasse suite à mon projet. La pensée de me revoir lui causait un vif plaisir. Il mourait d'ennui en cette solitude, parmi ses manuscrits chinois et en compagnie de ce vieil original. Heureusement qu'il avait pour se distraire son grand poème épique en vingt-quatre chants auquel il travaillait depuis six ans et dont il me lirait des fragments. Suivait l'horaire des trains pour Nailly.

Si la lettre de Destieux ne me satisfaisait pas entièrement, elle ne me décourageait pas tout à fait. J'avais le vague espoir qu'une fois à Nailly

quelque circonstance fortuite me permettrait de vaincre la répugnance de M. de Lauturières à me laisser visiter ce fameux pavillon. Il m'était déjà arrivé dans mon existence de fureteur de surmonter des obstacles plus infranchissables. Si seulement je pouvais approcher de M. de Lauturières, je parviendrais bien à mes fins ; mais la réponse qu'il m'avait fait faire semblait bien signifier que c'était à Nailly et non pas à lui-même que s'adresserait ma visite et qu'il s'en remettait à Destieux du soin de me recevoir au château. Enfin, une fois dans la place, j'agirais selon les occurrences ; mais, pour la première fois de ma vie, je regrettai de ne pas être sinologue. Hélas ! je ne connaissais d'autre Chine que celle que le XVIIIe siècle faisait figurer sur ses paravents et dans ses contes philosophiques. Néanmoins, je me décidai à tenter l'aventure qui me vaudrait, à tout le moins, le plaisir de revoir le brave Destieux et d'écouter quelques fragments d'un poème épique, ce qui n'est pas, après tout, un divertissement ordinaire.



Je trouvai Luc Destieux à la gare et je le re-

connus de loin. Il n'avait guère changé depuis nos dernières rencontres, qui remontaient pourtant à un bon nombre d'années. Un peu grisonnant, il bedonnait légèrement. Sauf cela, c'était toujours le même Destieux que j'avais connu répétiteur dans une boîte à bachot, rédacteur en chef de journaux sans abonnés, agent d'assurances, secrétaire de théâtre, puis que j'avais perdu de vue et que je retrouvais bibliothécaire d'un sinologue éminent et poète épique à ses moments perdus.

Cependant, après la poignée de main de bienvenue, il m'avait fait asseoir à côté de lui dans un élégant tilbury dont il fouetta le cheval qui partit d'un trot tranquille. A la première montée, Destieux alluma sa courte pipe.

— C'est tout de même drôle, la vie ! Du diable, si j'aurais pensé te voir à Nailly et même te revoir ailleurs. Oh ! je ne t'avais pas oublié, mon vieux, mais, tu sais, je n'ai guère l'art de cultiver mes relations. Je compte sur le hasard et je n'ai pas tort, puisque te voilà. Ah ! je suis content. Tu vas rester dîner et coucher au château et tu ne repartiras que demain soir. Il y a un très bon train. C'est entendu avec le Marquis. Il garde la chambre et il est souffrant en ce moment, ainsi ça ne le gênera

pas... Mais vrai, là, je suis content de te voir. Tu n'a pas pris une année et pourtant ce n'est pas hier que nous nous rencontrions chez cette pauvre Félicie ! Tu te rappelles, hein, Félicie Landret, la « Félicie de toutes les félicités », comme nous disions ? Ah ! la bonne fille, et gaie et drôle, et fine et forte gueule ! Dire qu'elle a fini, mariée avec cet imbécile de La Rupelle... Comme c'est loin ! Sapristi ! On s'amusait en ce temps-là, tandis qu'ici... Tiens, ça me fait plaisir de voir une autre figure que celle de mon Marquis. Ce n'est pas que ce soit un mauvais homme, mais il a eu des chagrins. Jamais il ne s'est consolé de la mort de sa femme, c'est ce qui l'a conduit à la sinologie. Encore s'il m'emmenait en Chine à sa suite, ce serait une distraction, mais classer sa bibliothèque, faire des fiches, recopier des mémoires et des notes, ce n'est pas une vie... Que veux-tu ? c'est mon gagne-pain, de m'occuper de tous ces grimoires, mais quant à m'y intéresser... Le seul avantage, c'est qu'ici je suis tranquille au point de vue matériel. Pas de soucis, pas de tentations. Alors je peux travailler en paix à mon poème épique. Mais ça, nous en parlerons plus tard. Tout ce que je puis te dire pour l'instant, c'est qu'il y a six ans que mon

Alexandréide est sur le chantier. Vingt-quatre chants... Tu verras.

Destieux secoua la cendre de sa pipe avant de la remettre dans la poche de son veston. Puis il reprit :

— Un rude morceau et pas une bavure ! C'est ciselé. Mais quel travail ! *Nulla dies sine linea.* C'est du reste ce qui m'a permis de ne pas mourir d'ennui dans cet immense château désert, en tête-à-tête avec le Marquis absorbé dans ses souvenirs et acharné à ses chinoiseries. Il fallait trouver quelque chose : humer le piot, courir le cotillon ! J'ai préféré écrire un poème épique. J'ai commencé à la blague et puis je m'y suis mis pour de bon. Mon cher, c'est passionnant... et ça peut mener loin, mais quel tintouin ! Heureusement que je ne suis pas dérangé. Personne à voir. De temps à autre, quelque vieux savant qui vient consulter nos grimoires et qui donne quarante sous de pourboire aux domestiques, en s'en allant. Ah ! si, il y a Pouthier. Pouthier, c'est l'homme de confiance du Marquis. Il parcourt l'Europe pour lui acheter des paperasses, assiste aux ventes, visite les marchands. Un brave type, d'ailleurs, ce Pouthier, mais il n'est presque jamais ici. Toujours en route,

mais au retour plein d'histoires admirables, car il adore les femmes, le gaillard ! La sienne est morte. Deux enfants qu'élève une vieille miss anglaise. Le Marquis les installe, l'été, dans une dépendance du château. De beaux enfants. Parfois le vieux les fait venir auprès de lui, les considère, et ses yeux se remplissent de larmes. Que veux-tu ? il est si seul, ce vieux Chinois...

Pendant que Destieux bavardait, le cheval continuait à trotter sagement sur la route. Il faisait une belle et fraîche journée de septembre. Le ciel était pur et clair. A droite et à gauche s'étendaient des prairies. La campagne composait un de ces paysages de France, harmonieux et simple, qui, sans attirer l'attention par aucun détail particulièrement pittoresque, retiennent pourtant le souvenir par on ne sait quel charme secret des lignes et des couleurs. J'en allais faire l'observation à Destieux lorsque, passant auprès d'une borne kilométrique, il me la désigna du bout de son fouet :

— Nailly, six kilomètres. Nous entrons dans le domaine de la belle comtesse.

C'était la première allusion qu'il faisait au but de ma visite et j'allais l'interroger pour savoir si je devais vraiment renoncer à tout espoir concer-

nant le pavillon interdit et l'invisible portrait, quand il devança ma question.

— A propos, mon pauvre vieux, j'ai encore essayé, tu sais, pour le portrait, mais rien à faire. Le sinologue est intraitable. Il m'a même prié assez sèchement de ne pas te mener du côté du pavillon. Entre nous, il n'a rien de particulièrement curieux, ce pavillon. Je n'y suis allé qu'une fois, au début de mon séjour à Nailly. La partie du parc où il se trouve est complètement abandonnée et assez peu praticable. Vrai, tu n'y perdras pas grand'chose, du moment que le Marquis ne permet pas qu'on pénètre à l'intérieur. Pour le reste, château et jardins, il m'a chargé de t'en faire les honneurs. Cela vaut le voyage, même si tu ne trouves rien dans les archives. Nailly est une belle demeure et la belle comtesse n'était pas si à plaindre après tout... Mais nous voilà presque arrivés...

Devant nous, la route continuait toute blanche sous le soleil, quand brusquement la voiture tourna pour s'engager dans une large avenue montante bordée d'une quadruple rangée de très vieux arbres et précédée de deux colonnes supportant chacune une Victoire équestre. Les chevaux et les figures étaient traités dans la manière de Coysevox, et

l'aspect seigneurial de cette avenue était complété par une monumentale grille en fer forgé qui dressait ses piques dorées au haut de la pente assez forte et les découpait sur le ciel entre deux piliers qui s'ornaient de somptueux trophées d'armes et de cuirasses, du même style que les claironnantes Victoires entre lesquelles nous avions passé.

Destieux m'avait poussé du coude :

— Hein ! mon cher, avoue que cette entrée a du chic, cette grille, avec ses médaillons où se croisent les bâtons du maréchal de Nailly et ses trophées militaires. Cela vous a assez l'air d'un frontispice de poème épique. Mais nous allons descendre là et nous irons à pied au château. Tu verras que mon Marquis n'est pas mal logé...

L'avenue aboutissait à une sorte d'esplanade pavée. De chaque côté de la grille s'élevait à quelque distance un bâtiment bas, à toiture d'ardoises, dont les fenêtres, ornées de mascarons, s'enguirlandaient de roses grimpantes. Tandis que j'admirais la grâce de ces deux logis, Destieux avait poussé un sifflement aigu. A ce signal, du logis de gauche, un vieil homme sortit, qui nous salua. Destieux lui cria :

— Pas la peine d'ouvrir la grille, père Nargouze,

nous passerons par chez vous. Vous conduirez bien la voiture aux écuries. Mais avant, mon cher, regarde-moi ça!

Et, à travers les ferronneries dorées de la haute porte, Desticux me montrait du geste ce qu'avec un amusant mélange de fierté et de dédain il appelait familièrement : ça.

Ça! Le château bâti par le maréchal de Nailly était une magnifique demeure des plus majestueuses et des plus nobles proportions. Sans être immense, Nailly était grand par la beauté des lignes architecturales, par cet air de solidité, de logique, de pompe élégante que le grand siècle apportait à ses conceptions.

Devant la façade miroitait un parterre d'eau précédé d'un grand bassin qu'ornait à son centre un groupe en bronze doré. Ce vaste espace découvert s'encadrait de hauts massifs de verdure qui devaient former derrière le château toute une forêt d'arbres, percée d'allées régulières et animée d'eaux et de statues, et l'entourer de silence et de solitude. Et c'était dans ce décor fastueux, noble et triste, auquel le temps n'avait rien changé, qu'avait vécu les longues années de son vertueux exil cette séduisante et trop prudente Sabine de Nailly, dont les

mémoires du duc de Cambefort et de l'abbé Gaillardet comparent la jeune grâce à celle de Flore la printanière ; c'était là que, loin de Versailles, dans ce Nailly qui devait le lui rappeler par le murmure de ses eaux et l'odeur de ses buis taillés, elle avait vu s'envoler sa jeunesse, se faner cette beauté dont elle venait contempler l'image intacte et mélancolique dans le portrait de la Tour, au fond de ce pavillon où elle se retirait pour « rêver et faire de la musique », ainsi que le disaient les lettres jaunies dont les feuillets retrouvés par hasard m'avaient appris d'elle ce qu'en répétaient les contemporains émus de sa mélancolique aventure et un peu narquois devant les scrupules conjugaux qui la lui avaient valu.

Je me laissais aller à ces pensées, lorsque, comme pour y répondre, dans le grand silence, des rires frais, sonores, gais, éclatèrent. Ils partaient de ce logis aux fenêtres enguirlandées de roses grimpantes et qui faisait pendant à celui d'où était sorti le père Nargouze à l'appel de Destieux. Comme j'allais interroger ce dernier, je le vis qui haussait les épaules en aspirant les bouffées de sa pipe rallumée.

— Ce sont les mioches de Pouthier qui s'a-

musent ! Ah ! c'est jeune ! Mais voyons, que dis-tu de mon patelin ?

Les rires argentins s'étaient tus dans le silence où se mêlait, à l'odeur lointaine des roses, le murmure d'une eau invisible. Dans le ciel pur, la haute grille érigeait ses piques dorées.



Si le château de Nailly avait souffert, à l'époque de la Révolution, de certaines déprédations, il n'en restait plus actuellement de traces apparentes. Le marquis de Lauturières, après son mariage avec Mlle Varades et avant son veuvage, l'avait restauré avec beaucoup de goût et d'intelligence et remis en état, tant extérieurement qu'intérieurement. Nailly, en effet, était meublé avec une sobre et haute magnificence. Les parties du mobilier et de la décoration qui avaient dû être renouvelées s'accordaient parfaitement bien avec celles qui en avaient été conservées. L'ensemble avait grande allure. De plus, Nailly pouvait encore s'enorgueillir de nombreux souvenirs du maréchal. Son portrait équestre s'y dressait et montrait un gros homme ventru, botté de cuir, cuirassé de buffle, le cordon bleu en sautoir, le bâton fleurdelisé à la main, sur un fond de pay-

sage et de bataille. D'autres effigies le représentaient encore en costume de cour, de chasse ou de guerre. Mais les appartements de Nailly ne s'ornaient pas seulement de ces précieuses images familiales, ils contenaient de beaux tableaux, de belles tapisseries et quelques précieuses porcelaines de la Chine en leurs montures du XVIIe et du XVIIIe siècle. Quant à la bibliothèque qui occupait une longue galerie, Destieux ne me permit pas de m'y attarder.

— Tu verras cela demain et tu pourras fouiller à ton gré dans les papiers de famille des Nailly... Non, pas par là, c'est la salle des manuscrits chinois, et cela ne t'intéresse pas. Maintenant, allons faire un tour de parc. J'ai commandé le dîner pour six heures et demie, afin que nous ayons une vraie soirée.

La salle à manger où nous dînâmes était petite, ovale, toute en miroirs encadrés de rocailles dorées. Elle datait, comme certaines parties des appartements, de l'époque de la belle comtesse qui avait dû les faire accommoder à son goût, le château lui paraissant sans doute bien suranné et trop à la mode du précédent règne.

Le repas était délicat et faisait honneur au cui-

sinier de M. de Lauturières, qui se trouvait d'ailleurs être une cuisinière, car le personnel mâle du château ne se composait que du maître d'hôtel et du valet de chambre du Marquis, lequel assurait aussi le service de Destieux. Une femme de charge veillait à l'entretien de la maison. En revanche, cinq jardiniers s'employaient à celui des parterres du jardin et des allées du parc où, du reste, M. de Lauturières ne se promenait jamais. De plus, une sorte de régisseur avait la haute main sur tout le domaine. C'était le fils de ce père Nargouze qui habitait avec lui un des logis à côté de la grille d'entrée. Le bonhomme faisait fonction de portier et soignait les trois chevaux qui composaient toute l'écurie du Marquis. Un des jardiniers les attelait et tenait, au besoin, l'emploi de cocher.

Ces détails domestiques et les gémissements de Destieux sur la solitude dans laquelle il vivait à Nailly nous menèrent jusqu'à la fin du repas. Quand nous l'eûmes achevé, Destieux me prit le bras et m'emmena dans sa chambre. Pour y parvenir, nous montâmes le large escalier de pierre à rampe de fer forgé qui conduisait à l'étage. Comme toutes les pièces du château, à l'exception de la charmante petite salle à manger où nous avions dîné, cette

chambre était vaste. Tandis que Destieux allumait une grosse lampe placée sur la table encombrée de papiers et de pipes, je m'approchai de la fenêtre. Elle s'ouvrait dans la façade du château opposée à celle qui regarde le parterre d'eau. La nuit n'était pas encore tout à fait venue et la lune se levait déjà au-dessus des arbres du parc, de telle sorte que j'en distinguais assez bien la disposition. De ce côté, le château de Nailly reposait sur une terrasse d'où une double rampe en fer à cheval conduisait à un bassin entouré de parterres, au delà desquels les masses d'arbres se séparaient pour laisser place à un canal fort large et fort long qu'un autre coupait transversalement pour former une croix d'eau comme à Versailles. Ce canal était une des beautés de Nailly. Ce soir, il luisait doucement sous la lune levante et ses eaux immobiles semblaient refléter le silence. L'air était doux et pur et il eût été agréable de fumer son cigare devant ce noble décor de vieille France en songeant à tout ce qui n'est plus de ses grâces anciennes et de ses splendeurs disparues, mais j'entendais Destieux froisser en toussant les feuillets de son manuscrit, et je m'arrachai à ma contemplation. Ne pouvant échapper à « l'épique », le mieux était de m'y

résigner docilement. Aussi, quittant la fenêtre, je vins m'asseoir sous la lampe.

Destieux m'attendait, et, touché de ma soumission, il plaça à ma portée la boîte de cigares et les allumettes, puis, ayant éteint sa pipe inachevée, il prononça les paroles sacramentelles :

— L'*Alexandréide*, poème épique en vingt-quatre chants.

Destieux n'avait pas de talent : son poème était l'erreur inexplicable d'un garçon d'esprit. C'était un ramassis de vers emphatiques et laborieux, une pénible suite de clichés et de lieux communs. Nulle invention, nul style, une composition du plus pur pompier. Quelque chose de faux, d'anachronique et de vain. Comment avait-il donné dans cette manie versifiante ? Lui que j'avais connu bon vivant et bien vivant, comment s'était-il égaré dans cette crypte ? Car ce n'était pas un imbécile que Destieux. Il ne manquait ni de culture, ni d'intelligence, ni même de sérieux, puisqu'il était capable de remplir chez M. de Lauturières une fonction plutôt difficile et s'en acquittait bien, sans quoi le Marquis ne l'eût pas gardé tant d'années auprès de lui. Alors, pourquoi ce fatras ? Et le plus singulier, c'était qu'il eût foi dans son œuvre. Par quelle aberration

n'en sentait-il pas le ridicule ? Le gros Destieux, poète épique, quelle gageure ! Ce Destieux que je revoyais au temps de nos rencontres chez cette Félicie Landret, à qui il avait fait allusion, amusant l'aimable et bonne fille par ses bouffonneries, son bagout, par sa verve un peu grosse, mais gaie et franche ! Pendant que je songeais ainsi, la voix de Destieux résonnait monotone et mesurée, débitant les mornes et flasques alexandrins. Devant ce débordement, j'étais atterré, mais résigné, et bien décidé à couvrir de louanges le brave Destieux. A quoi bon, en effet, chercher à le désillusionner ? De quel droit lui montrer la vanité de sa besogne ? Et puis l'aurais-je tenté, y eussé-je réussi ? N'avait-il pas une conviction profonde, un orgueil satisfait, une certitude absolue qui le mettait au-dessus de toute critique. Le mieux était donc d'applaudir lâchement l'*Alexandréide*, mais Destieux avait-il même besoin d'applaudissement ?

Il était plus de minuit quand il cessa de lire et que, frappant de la main sur les feuillets amoncelés de son volumineux manuscrit, il me dit avec un mélange de bonhomie et de vanité désarmant :

— Eh bien ! mon vieux, te voilà cloué. Avoue que tu ne t'attendais pas à ça ! Tu comprends,

maintenant, que l'affaire est dans le sac. Encore les quatre derniers chants, et je plaque Nailly, le Marquis et toute la boutique. Je rentre à Paris faire gémir les presses. Ah! nom de nom, quel boucan! Et l'on ne dira plus, après mon *Alexandréide*, que les Français n'ont pas la tête épique!

Je ne contredis pas à l'opinion de Destieux et jugeai préférable d'entrer dans le jeu avec un partenaire de cette sorte. Destieux accepta les compliments sans réserves que je crus devoir lui adresser, avec la tranquillité de quelqu'un qui sait ce qu'il vaut, mais n'est pas fâché qu'on le lui dise. Il m'écouta avec une bienveillance souriante et acquiesça sans étonnement à mes louanges. Puis, une dernière pipe fumée durant ces propos, il m'offrit de me conduire à ma chambre et m'y laissa, après s'être assuré que rien n'y manquait. Lorsqu'il m'eut souhaité le bonsoir et que je me trouvai seul, j'allai m'accouder à la fenêtre. Comme celle de la chambre de Destieux, elle donnait sur la terrasse et le Grand Canal. La nuit était infiniment calme. La lune éclairait la beauté de ce grave décor d'eaux et d'arbres. Les pauvres rimes de Destieux avaient cessé de bourdonner à mes oreilles et, de nouveau,

je songeais à la lointaine et mélancolique Sabine de Nailly et à son mystérieux pavillon que je ne verrais pas et qui, là-bas, au bout de la croisée du Canal, devait mirer dans l'onde lunaire et silencieuse sa façade nocturnement argentée...



Contrairement à ce qui est d'usage dans les histoires du genre de celles que j'ai l'air de raconter, nul triste et gracieux fantôme ne vint visiter mon sommeil. Tout ce que je puis dire, c'est que je fus assez longtemps avant de m'endormir et que je m'endormis, tout en songeant au goût singulier qui dominait ma vie et dont ce voyage à Nailly était une conséquence. En effet, si je réfléchissais à ce qui avait déterminé ma vocation, je voyais en elle une forme de ce curieux attrait qu'exerce sur certains esprits le mystère toujours vivant du passé. C'étaient cette curiosité, cette attraction qui m'avaient conduit à chercher la solution de certaines petites énigmes historiques, qui m'avaient donné la passion des vieux papiers, des lieux auxquels se rattachent des souvenirs d'autrefois, où

s'évoquent des figures de jadis. Cet amour des choses lointaines et secrètes, je le retrouvais en moi aussi loin que je pouvais remonter. Je constatais son existence, mais je ne savais pas comment il était né. Quelles circonstances le déterminent chez les êtres qui en sont pareillement atteints? A quoi reconnaît-on chez eux sa présence future ? Quels indices l'annoncent, quels événements le précisent? Certains peuvent-ils s'en fixer à eux-mêmes les origines ou les discerner chez les autres ? Quoi qu'il en fût, pour ma part, j'avais tiré de grandes jouissances de ce sentiment et je ne pouvais que me louer de m'y être abandonné. Ne faut-il pas, en ce monde, que chacun ait sa « toquade », et la mienne en valait bien d'autres. Elle était plus facile à satisfaire que certaines et demandait par exemple moins de ressources que la recherche des manuscrits chinois et thibétains à laquelle se livrait M. de Lauturières.

Et puis, qu'avais-je fait, après tout, en devenant le « curieux » que j'étais devenu, sinon transposer à des points déterminés et rétrospectifs cette inquiétude du mystère qui tourmente l'homme au sujet de lui-même et de l'ensemble et du détail de l'univers? Qui sait, du reste, si ce n'étaient peut-

être pas cette même inquiétude et ce même tourment qui avaient poussé le marquis de Lauturières à la sinologie, encore que, pour lui, aux causes qui l'y avaient incliné se fût joint le besoin de combler, par quelque occupation pratiquée jusqu'à la manie, la douloureuse solitude où l'avait laissé son veuvage? La mort de sa femme, qu'il semblait avoir passionnément aimée, avait certainement dû avoir une grande influence sur la destinée de M. de Lauturières et contribuer pour beaucoup à la bizarrerie de son existence. Ainsi s'expliquait également son refus de me permettre l'accès du mystérieux pavillon qui renfermait le portrait de la romanesque aïeule. Pour M. de Lauturières un souvenir plus intime que celui de l'héroïne d'une aventure de cour du temps passé était lié à ce pavillon, et il voulait que personne ne profanât la solitude où s'évoquait pour lui moins le fantôme indifférent de la belle dame d'autrefois que l'image toujours présente de l'épouse si tendrement adorée.

Bien qu'au fond je trouvasse respectable ce sentiment, il ne laissait pas de me contrarier vivement. J'eusse volontiers, je l'avoue, passé outre à la défense du Marquis, si le moyen s'en fût présenté, et j'étais bien résolu à faire en ce sens une dernière

tentative auprès de Destieux. Ma curiosité absolvait d'avance mon indiscrétion.

J'abordai donc ce sujet quand, le lendemain matin, Destieux parut dans ma chambre pour me demander si j'avais passé une bonne nuit ; mais par prudence, je ne l'abordai pas avant d'avoir prodigué à l'auteur de l'*Alexandréide* des éloges renouvelés sur son poème. Destieux les accueillit avec un plaisir orgueilleusement modeste. Ce tribut diplomatique payé à sa vanité, j'en vins où je voulais arriver. Aux premiers mots, Destieux se mit à rire :

— Eh! mon pauvre vieux, j'ai bien pensé, moi aussi, à te mener en cachette au pavillon ; mais il n'y a pas mèche, vois-tu. Le Marquis a pris ses précautions. Il les connaît bien, le vieux monstre, les fureteurs de ton espèce et il sait bien qu'ils sont sans scrupules! Aussi j'ai déjà vu rôder, du côté où se trouve le pavillon, Nargouze, le régisseur. Il doit être prévenu et a l'œil sur nous. Et puis je n'ai pas les clés et j'ignore où le Marquis les range! Et puis, si nous étions pincés, tout de même, quel patatras! Il me flanquerait mon congé, et alors que deviendraient les quatre derniers chants de l'*Alexandréide* ? Je ne pourrais pas les écrire

ailleurs qu'à Nailly. On y respire quelque chose de classique, et je veux faire une œuvre Louis quatorzienne. Je comprends que cela t'ennuie de renoncer à voir le portrait de la belle comtesse, mais là, vraiment, pas moyen...

Pendant ce discours, j'avais achevé de m'habiller et je remettais dans mon sac de voyage mes objets de toilette. Par la fenêtre ouverte entrait dans la vaste chambre une douce lumière matinale. Les oiseaux chantaient dans les arbres et l'on entendait, en bas, sur la terrasse, le râteau d'un jardinier. Destieux reprit :

— Je viens de le voir, mon Marquis, et il n'est pas brillant, ce matin ! Je trouve qu'il change beaucoup et je n'ai pas bonne idée de lui. Pourvu qu'il me dure encore mes quatre chants... Bref, il m'a demandé si tu étais content de Nailly. Puis il a reparlé du portrait et il m'a dit : « Que votre ami se console, je lui rends peut-être un grand service. Qu'aurait-il vu dans le pavillon? un portrait plus ou moins détérioré et qui ne répondrait pas sans doute à l'idée qu'il s'est faite de ma belle aïeule. Tandis qu'inconnue, elle continuera à occuper son imagination. Et faites-lui bien comprendre que mon refus n'a rien de personnel. Si je n'étais pas si

souffrant, je le lui dirais moi-même. Mais je ne suis pas bien aujourd'hui, Destieux ; je ne travaillerai pas à la bibliothèque et vous m'apporterez ici le nouveau manuscrit que Pouthier m'a envoyé d'Amsterdam. » Ah! c'est un type, tu sais !Maintenant, allons faire un tour aux archives. Tu y trouveras peut-être quelque chose d'intéressant. Alors, mon *Alexandréide* te paraît un rude morceau, vieux ?

Et tandis que nous descendions l'escalier, Destieux déclamait avec emphase les premiers vers de son poème :

« D'Alexandre le Grand je chante les exploits,
De ce fier conquérant qui, sur le front des rois... »

M. de Lauturières avait raison. Les archives de Nailly étaient fort pauvres en ce qui concernait le XVIII[e] siècle et rien de ce qu'elles contenaient ne se rapportait à la belle comtesse. Décidément, il me fallait renoncer à pénétrer plus avant dans la romanesque aventure dont la découverte fortuite avait un moment piqué ma curiosité. Le hasard, qui m'avait favorisé en me mettant entre les mains les lettres qui avaient motivé mon voyage à Nailly, me retirait manifestement sa faveur. A quoi bon pousser plus loin mon enquête? L'image de la belle

exilée qui, un moment, avait été sur le point de se montrer à moi, s'effaçait définitivement à mes yeux. Pourquoi m'obstiner à la poursuivre davantage ? N'y a-t-il pas dans toute vie de chercheur de ces pistes qui ne mènent à rien, et au bout desquelles on est forcé de rebrousser chemin? A celle-ci je n'avais pas fait fausse route, mais une barrière se dressait devant moi et m'interdisait le mystérieux pavillon qui me demeurait invisible et fermé. M. de Lauturières en avait la clé, mais il me la refusait et il était dit que je ne déchiffrerais pas l'histoire de son aïeule comme il déchiffrait le manuscrit chinois qu'il était en train de compulser tandis que nous déjeunions, Destieux et moi, dans la petite salle à manger ovale aux miroirs encadrés de rocailles, où la séduisante dame de Nailly avait dû mirer plus d'une fois, en sa longue retraite, son visage mélancolique et ses cheveux poudrés, d'abord par la main des grâces, ensuite par celle des ans !

Le repas aurait dû se ressentir de ma mauvaise humeur, mais elle ne put tenir, je l'avoue, en face de la savoureuse et naïve vanité du brave Destieux. C'est dire que l'*Alexandréide* fit les frais de la conversation. Ce sujet et les anecdotes de Destieux

sur nos rencontres de jeunesse chez l'hospitalière et bonne Félicie Landret nous menèrent jusqu'à l'heure de mon départ. Destieux avait envoyé porter mon léger bagage dans le tilbury qui nous attendait à la grille et que nous devions aller rejoindre à pied à travers les jardins. Tout à coup, comme nous sortions du château, Destieux me poussa le coude en me disant :

— Tiens, regarde le Marquis, tu vois, là, derrière la vitre, à la seconde fenêtre du rez-de-chaussée. Inutile de saluer, il ne se croit pas vu...

Je jetai à la dérobée un coup d'œil sur l'endroit que m'indiquait Destieux. Vaguement, à travers le miroitement du carreau, j'aperçus un vieillard de haute taille, vêtu de noir, qui tenait à la main un rouleau à demi déroulé. C'était le marquis de Laurières qui s'assurait du départ de ce visiteur indiscret. Je fis semblant de ne rien voir et Destieux et moi nous continuâmes à causer en marchant, jusqu'à ce que nous fussions arrivés à la grille. Quand nous fûmes dehors, je regardai une dernière fois, à travers les piques dorées, le château de Nailly où je pensais bien ne revenir jamais. Le même silence l'entourait que la veille. Soudain les mêmes voix d'enfants, que j'avais entendues déjà, retentirent

dans le logis aux fenêtres enguirlandées de roses.

— Ce sont les petits Pouthier qui font sûrement enrager leur gouvernante anglaise, dit Destieux en fouettant le cheval.

Nous arrivâmes à la gare juste pour le passage du train de Paris.



Le souvenir de cette visite et de la petite déconvenue qu'elle me rappelait s'effaça assez rapidement de mon esprit. Je reléguai au fond d'un tiroir la correspondance qui avait attiré mon attention sur l'aventure de la belle comtesse de Nailly. D'ailleurs d'autres sujets me préoccupèrent. Ce fut à cette époque, en effet, que j'entrepris, par suite de circonstances qu'il serait fastidieux de rapporter, le travail que je viens de publier sous le titre de : *Quelques points obscurs des Mémoires de Saint-Simon*.

J'oubliai donc assez aisément Nailly et son pavillon, son sinologue et son bibliothécaire épique. Ce dernier, malgré sa promesse, ne me donna de nouvelles ni de son épopée, ni de lui-même,et trois ans se passèrent ainsi jusqu'au jour où je lus dans les journaux le déplacement du marquis de Lautu-

rières aux eaux de Neyrol-les-Bains, d'où je conclus, sans y attacher, comme je l'ai dit, d'autre importance, que le Marquis devait être fort souffrant pour se décider à renoncer, même momentanément, à sa claustration habituelle. Cette réflexion faite, je n'y pensais plus lorsque, quelques jours après, je reçus cette lettre bizarre :

« La comtesse de Nailly sera heureuse de vous recevoir dans son pavillon. Prenez, jeudi, le train de 9 h. 18 du matin et descendez à la gare de Taillebois. Une voiture vous attendra. Exactitude et discrétion. »

J'avais reconnu l'écriture de Destieux. Mon premier mouvement fut de hausser les épaules. Le gaillard, par ce stratagème, voulait sans doute m'infliger la lecture de quelques milliers d'alexandrins de son *Alexandréide* et avait trouvé ce beau moyen pour me faire venir. Il tombait mal. J'étais en plein travail et je me souciais assez peu de l'interrompre pour écouter des billevesées. D'un autre côté, comme on était au fort de l'été et que je me sentais assez fatigué, la perspective d'une journée de vacances et l'idée de revoir les Victoires ailées, la haute grille dorée, les jardins aux eaux silencieuses, la noble architecture du château de Nailly

ne me déplaisaient pas, même si je devais payer cet agrément par le pensum d'une lecture à écouter. Bref, la pensée de ce petit voyage me séduisait assez, si bien qu'en me rendant à la Bibliothèque nationale je m'arrêtai au bureau télégraphique de la Bourse pour envoyer à Destieux une dépêche d'acceptation.

Le télégramme expédié, je me posai certaines questions au sujet de la missive de Destieux. Et, tout d'abord, pourquoi m'enjoignait-il de descendre à la station de Taillebois au lieu de m'arrêter à celle de Nailly ? Et ensuite, pourquoi revenait-il sur cette histoire du pavillon défendu ? Il était peu probable que les restrictions de M. de Lauturières eussent changé à ce sujet. Le plus plausible était que Destieux, le Marquis absent, s'ennuyait à périr dans sa seigneuriale solitude et qu'il avait pensé à moi pour le distraire de son ennui, ce qui, au fond, était plutôt flatteur. D'ailleurs, il était trop tard pour m'en dédire, et j'irais passer à Nailly la journée du 12 août.

Lorsque je descendis de wagon à la station de Taillebois, la première personne que j'aperçus sur le quai fut Destieux. Il était tout de toile habillé,

car il faisait, ce jour-là, une chaleur accablante. Lorsqu'il m'eut serré la main et que nous fûmes sortis de la gare, il me dit :

— Ça, mon vieux, c'est épatant d'être venu ! Tu ne m'en veux pas d'être resté un peu longtemps sans te donner de mes nouvelles ? mais j'ai rudement travaillé ! L'*Alexandréide* est finie : c'est même à cause de cela que... mais je t'expliquerai la chose à table, car nous allons d'abord déjeuner... Pas au château, mais à l'auberge. N'aie pas peur, l'auberge est excellente. La cuisine et la cave sont de premier ordre. Nous venons quelquefois ici avec Pouthier, quand il est de passage à Nailly, manger un ragoût et boire une bouteille. C'est là, à deux pas. Alors j'ai fait dételer le cheval et remiser le tilbury.

L'auberge de Taillebois, à l'enseigne du « Mouton blanc », était en effet fort avenante et, quand on nous eut servis dans une salle basse et fraîche et que nous eûmes goûté l'omelette impeccable et le parfait petit vin blanc, je me rangeai bien volontiers à l'avis de Destieux. Durant les premières bouchées et les premières lampées, il me regardait en dessous d'un air finaud et entendu, puis, soudain, il se mit à rire et, fouillant dans sa poche, il en retira

une grosse clé qu'il posa sur la table, en se frottant les mains :

— Tu vois cette clé. Eh bien ! mon vieux, c'est celle du pavillon, car je vais t'y mener à ce fameux pavillon ! Oui, dès que nous aurons déjeuné... Mais tu te doutais bien de quelque chose, sacré curieux, quand je t'ai fait inviter par la belle comtesse... Non ? Enfin, c'est comme ça. Oui, je l'ai la clé, je l'ai parce que le Marquis est aux eaux où il se soigne. Donc, pas de danger de ce côté. D'ailleurs, je m'en fiche maintenant et m'en contrefiche du Marquis, car, dès son retour, je vais le prier de me chercher un successeur ! L'*Alexandréide* est terminée, comme j'ai eu l'honneur de te le dire, et je rentre à Paris où je ne sors plus de chez l'imprimeur. Tout de même, comme je préfère que le digne homme ne sache rien de l'aventure, nous profitons d'un jour où Nargouze, le régisseur, est allé voir sa fille, mariée à Bourseuil, dans l'Yonne. Ainsi, nous ne serons pas espionnés. Ensuite, pour plus de sûreté, je t'ai écrit de descendre à Taillebois. Avec le tilbury, nous gagnerons Nailly à couvert par la forêt jusqu'au parc. J'ai relevé une brèche du mur par laquelle on peut très bien y pénétrer, juste à l'extrémité du canal, pas loin du

pavillon. Il y a un sentier à peu près praticable. Une fois là, tu n'as qu'à prendre ceci et tu es en tête-à-tête avec la belle comtesse... Allons, un petit bravo pour l'ami Destieux et à ta santé !

Et Destieux fit tinter son verre au métal de la grosse clé qu'il me tendait.

Je l'avais prise entre mes doigts. Elle était lourde, d'une belle forme élégante et simple et, tout en la considérant, je me sentais pris d'un scrupule inattendu. Ce que nous allions faire n'était pas très délicat. Nous contrevenions à la défense formelle et à la volonté, d'ailleurs respectables, de M. de Lauturières. Nous abusions de son absence, mais, en même temps que ce sentiment naissait en moi, un autre le combattait, celui de cette intense curiosité que j'ai toujours éprouvée pour les endroits et les êtres qu'entoure et enveloppe un certain mystère, pour ce qu'il y a d'énigmatique et de secret dans le passé. Soudain l'intérêt passionné que j'avais ressenti pour la comtesse de Nailly me revenait plus violent que jamais. Que j'introduisisse cette clé dans la serrure qu'elle ouvrait et l'image de cette vivante de jadis allait m'apparaître, j'allais goûter l'émouvant plaisir de voir son visage, et qui sait si le sourire mélancolique dont elle m'accueillerait

n'absoudrait pas mon audace indiscrète ? Les belles ombres romanesques pardonnent volontiers à ceux qui vont à elles conduits par l'attrait presque amoureux qu'elles exercent sur les imaginations. Et de nouveau je me redisais ce que je savais sur cette Sabine de Nailly dont la jeune beauté avait charmé ses contemporains et troublé le cœur d'un roi. Je me redisais Versailles et la Cour, les hommages et les adulations, les pièges et les tentations, celle surtout qui eût mis aux petits pieds de la Favorite le plus beau royaume du monde, puis le recul devant la faute, si éclatante qu'elle fût, et la crainte de soi-même qui, comme une autre princesse de Clèves, avait conduit l'imprudente Sabine à l'aveu dangereux, mais si noble, du caprice qu'elle inspirait à la royale fantaisie. Et alors, c'était le mari averti et épouvanté, la fuite de Versailles, la retraite prématurée, la réclusion en ce château solitaire sous la jalouse surveillance conjugale ; c'étaient les années succédant aux années en leur pareille monotonie, les longues rêveries dans ce pavillon, devant ce portrait où La Tour avait représenté la belle exilée en sa séduction et sa beauté, devant ce portrait qui lui montrait l'image de ce qu'elle avait été, de ce qu'elle était chaque jour de moins

en moins, de ce qu'elle ne serait bientôt plus.

J'étais si absorbé en ces pensées que je restai un moment sans répondre à la santé que m'avait portée Destieux, mais il n'avait fait aucune attention à mon silence et n'en avait tiré aucun indice. Je le regardai. Allais-je donc lui faire part de mon scrupule et renoncer à un plaisir qu'il m'avait si gentiment préparé? Ma foi, tant pis ! L'occasion se présentait et je n'avais, après tout, rien fait pour la susciter. C'était Destieux qui, de son propre mouvement, avait organisé l'expédition. D'ailleurs, le temps de la réflexion était passé et, quand Destieux se lèverait de table et me dirait « en route », je le suivrais docilement...

— Allons, j'ai dit que l'on attelle le tilbury pour trois heures. Il nous en faut une bonne pour gagner Nailly par la forêt. Ah! n'oublie pas la clé, ce serait trop bête.

Pour aller de Taillebois à Nailly on traverse une partie de la forêt de Senoise. Il faisait, ce jour-là, une accablante et épaisse chaleur d'août. Le ciel était pur et brûlant et pas un souffle ne remuait le feuillage. A la croupe du petit cheval en sueur les mouches bourdonnaient acharnées. Dans le silence où nous suivait le bruit monotone des roues j'écou-

tais Destieux me parler intarissablement : imprimeurs, éditeurs, lancement, publicité. Il allait, aussitôt établi à Paris, s'occuper de faire paraître l'*Alexandréide*, et je devinais qu'il dépenserait à cette opération hasardeuse toutes les économies amassées durant son séjour auprès du marquis de Lauturières. Je prévoyais aussi l'article amicalement élogieux qu'il me faudrait écrire sur l'*Alexandréide*, et cette perspective me rendait un peu soucieux...

Cependant, nous étions arrivés dans la région la plus sauvage de la forêt. La hauteur des arbres, la majesté des futaies, la solitude du site avaient fini par imposer silence à Destieux. D'ailleurs, il était obligé de faire attention où passait le tilbury, car nous avions quitté la route et pris un chemin herbu où de profondes ornières se dissimulaient traîtreusement. La voiture avançait plus difficilement à mesure que le chemin se resserrait. Des branches nous cinglaient la figure et je prévoyais l'instant où le cheval impatienté refuserait d'aller plus loin ou nous verserait dans le taillis, lorsqu'une brusque secousse me jeta presque contre Destieux. J'avais fermé les yeux pour éviter d'être éborgné, quand j'entendis la voix de Destieux me crier :

— Nous y sommes...

Nous nous trouvions à une lisière de la forêt et devant un saut de loup, au fossé à demi comblé, pratiqué dans le mur du parc de Nailly. Destieux sauta à bas de la voiture et attacha les rènes du cheval à une souche d'arbre.

— Maintenant, mon vieux, attention aux ronces et gare à tes mollets !

La partie du parc de Nailly où nous nous engageâmes, après avoir franchi sans trop de peine le saut de loup, était dans un état de complet abandon. Aucune trace d'allées n'y subsistait plus et il fallait s'y frayer un passage en plein taillis. Nous marchâmes assez péniblement pendant une dizaine de minutes en nous préservant de notre mieux le visage et en trébuchant à chaque pas sur des racines cachées. Ensuite, il nous fallut grimper un talus assez abrupt. Destieux me précédait et, une fois arrivé au sommet, il s'assit et se laissa glisser sur son fond de culotte. Je fis comme lui. Au bas de la descente, mon pied rencontra le point d'appui d'une dalle disjointe dans laquelle avait poussé un buisson. Je me relevai et regardai autour de moi.

Nous étions au bord de l'un des bras de la croix

du grand canal de Nailly. En cet endroit, il avait rompu sa margelle de pierre et formait une sorte d'étang irrégulier et marécageux dont l'eau basse et stagnante était envahie de conferves et de plantes aquatiques. De grands roseaux y dressaient, immobiles en la chaleur humide, leurs tiges aux houppes amollies. A l'extrémité de cet étang on distinguait une sorte de terrasse et les marches d'un double escalier qui permettait jadis aux barques d'aborder et par où l'on montait au pavillon. Ce pavillon était un petit édifice à toit plat bordé d'un balustre. Même à distance, il paraissait fort délabré, le balustre rompu par places, les volets des hautes fenêtres disjoints, les colonnes de marbre moussues et ébréchées... Une lourde tristesse pesait sur cette demi-ruine isolée en cette solitude, au bout de cette eau verdie d'où s'exhalait une chaude et fade odeur de marécage et qu'engourdissait un fiévreux et somnolent silence.

Destieux arrachait une longue ronce accrochée à sa veste :

— Il n'est pas folâtre, hein! ton pavillon, et il n'a rien d'un joyeux vide-bouteilles! Pas étonnant, d'ailleurs, les maçons et les jardiniers n'ont pas passé par là depuis trente ans, et cela se voit, mais

le Marquis défend que l'on travaille et que l'on s'approche de ce côté du parc. Aussi canal et pavillon sont dans un joli état! Fais attention où tu poses les pieds...

Nous suivions la berge du canal où se distinguaient encore çà et là des traces de l'ancien dallage et des margelles qui le bordaient. Dans la chaude moiteur de l'air des moustiques bourdonnaient. Parfois, une grenouille sautait dans l'eau avec un choc flasque. Le sol spongieux étouffait le bruit de nos pas. A mesure que nous approchions du pavillon, son délabrement se faisait plus visible. Enfin, nous parvînmes jusqu'à cette sorte de terrasse sur laquelle il s'élevait. Destieux avait sorti de sa poche la grosse clé qu'il m'avait reprise en quittant l'auberge de Taillebois.

— Faisons le tour, l'entrée est sur l'autre façade...

Destieux me précédait, quand je le vis soudain s'arrêter avec un geste de surprise et de mécontentement. Il leva les bras en l'air en murmurant entre ses dents :

— Ah! ça, c'est trop fort!

Puis il me désigna du doigt le sujet de sa contrariété.

Devant le pavillon, sur un tronc d'arbre ren-

versé, une vieille dame était assise, en train de coudre. Auprès d'elle se tenaient deux enfants. L'un était un jeune garçon d'une douzaine d'années; l'autre une petite fille pouvant en avoir huit ou neuf. Elle était jolie, avec de beaux cheveux coiffés d'un grand chapeau de paille. Son frère, car ils se ressemblaient, me frappa par son air d'intelligence. Des yeux admirables donnaient quelque chose de poétique à son visage que rendait plus intéressant encore une expression à la fois fière, anxieuse, passionnée.

Notre vue parut les surprendre et fit se lever brusquement la vieille dame. L'ouvrage qu'elle tenait sur ses genoux tomba à terre. Je m'aperçus alors qu'elle portait des lunettes chevauchant un nez pointu. Destieux s'était avancé de quelques pas.

— Comment c'est vous, miss Spencer! Je vous y repince encore au pavillon. Je vous avais cependant bien recommandé, l'autre jour, de ne plus y mener les enfants. C'est détestable pour eux. Cet air de marécage est malsain. C'est infesté de moustiques. Tenez, en voilà un qui va vous piquer le nez. Ces petits attraperont là quelque bonne fièvre et vous serez bien avancée après, miss Spencer! C'est stupide, je vous le répète, mais vous êtes plus têtue

qu'une bourrique. Permettez-moi de vous le dire, miss Spencer, avec tout le respect que je vous dois.

Et, se tournant vers moi, il ajouta :

— J'ai déjà trouvé ici miss Spencer l'autre jour avec les petits Pouthier. Voyons, est-ce raisonnable ?

Et Destieux écrasa sur sa joue un long moustique qui venait de s'y poser.

Miss Spencer avait baissé sous le blâme sa tête absurde et enluminée de vieille Anglaise, mais elle la releva pour répondre avec un accent qu'un long séjour en France n'avait pas atténué :

— Mais ce n'est pas seulement ma faute, monsieur Destieux, ce sont les enfants qui m'ont tourmentée pour revenir au pavillon. Moi aussi je trouve cet endroit peu convenable. Pourquoi choisir son inconvenance au lieu de tant de beaux coins du beau parc ? J'ai offert l'Orangerie, les Trois Fontaines, le Bosquet d'amour. Ils ont voulu. Grondez-les, monsieur Destieux...

Destieux s'était retourné vers les petits Pouthier :

— Vraiment, Antoinette, tu devrais mieux obéir à miss Spencer. J'écrirai à ton papa que tu n'es pas sage. Et toi, Paul, qui es le plus grand !

Paul, sans répondre, leva sur Destieux ses yeux admirables, ses yeux où tant d'intelligence et d'anxiété se mêlait à tant de rêverie ; mais Destieux, ayant pris sans doute son parti de la rencontre inopportune, s'avançait déjà, en haussant les épaules, vers le pavillon.

La grosse clé tourna difficilement dans la serrure rouillée. Au lieu de s'ouvrir sous la vigoureuse poussée de Destieux, je crus que la porte vermoulue allait tomber sur nous. Enfin, elle céda avec un gémissement de ses gonds ankylosés. La première pièce où nous pénétrâmes était un assez vaste vestibule dallé. Les murs revêtus de plaques de marbre y entretenaient une humide fraîcheur, plus fraîche encore à cause de l'atmosphère étouffante du dehors. Une odeur de cave s'exhalait des murailles et du dallage sur lequel nos pas résonnèrent et qui, par endroits, disjoint, s'encadrait de mousses verdâtres. Les infiltrations du canal avaient dû s'étendre sous le pavillon qui reposait sans doute sur un sol de vase et il était probable que, quelque jour, tout l'édifice ainsi miné, avec ses colonnes et ses balustres, finirait par s'écrouler mollement. J'allais faire part à Destieux de cette première impression, mais il se

dirigeait vers l'une des portes qui donnaient dans le vestibule et je le suivis.

Le salon où nous entrâmes était encore plus caduc avec son parquet pourri, ses boiseries gondolées, son plafond largement lézardé. Quelques beaux vieux meubles l'ornaient, mais dans quel état de vétusté navrante : fauteuils aux tapisseries moisies et rongées, consoles penchantes, cabinets de laque aux panneaux écaillés. Tout cela dans le demi-jour des persiennes démantibulées et des vitres verdies prenait un aspect fantomatique. Et ce silence des choses mortes, en cet air lourd et humide, dont la fraîcheur sentait la tombe ! Et quel abandon, quel délabrement, quelle mélancolie en ce boudoir qui faisait suite au salon, en ce boudoir aux glaces éteintes qui ne reflétaient plus rien, dans cette salle de musique au clavecin démodé, aux pupitres épars où quelques instruments hors d'usage évoquaient des cadences surannées ! Quelle solitude en ce pavillon fermé, s'effritant parmi les vieux arbres, au bout de ce canal d'eau plate qui finissait en marécage d'où montait une odeur de fièvre et de mort !

Un appel de Destieux me fit tressaillir.

— Mon pauvre vieux, il ne reste plus grand' chose de ta belle comtesse !

La petite pièce en rotonde où je l'avais rejoint et dont Destieux venait de pousser une des persiennes était mieux conservée que les autres. Le parquet, presque intact, était incrusté de marqueterie. Un grand guéridon à dessus de marbre en occupait le centre. En face de la fenêtre du milieu, un cadre ovale s'encastrait dans la boiserie. Sous le verre usé, terni, on distinguait vaguement des couleurs incertaines, quelques contours indécis, quelque chose comme l'ombre d'une image, quelque chose que je considérais avec une émotion mélancolique, la belle Sabine de Nailly, deux fois morte, morte en sa chair périssable, morte en la poussière colorée où elle s'était survécue longtemps et qui n'était plus aujourd'hui que la cendre indistincte de sa forme et de sa beauté.

— Eh ! Que fais-tu là, petit misérable ?

A la voix de Destieux, je m'étais retourné. Le petit Paul Pouthier était debout derrière nous. Je vis ses yeux levés vers les nôtres avec cette anxiété passionnée que j'y avais déjà remarquée, mais son regard s'éclairait d'une expression si attentive, si intense, si profonde que je m'en sentis ému et

troublé... Et soudain je compris, je le compris de toute mon âme de vieil enfant curieux, de toute la passion de ma vie, de tout mon amour du passé, de l'inconnu et du mystère. Pour lui, nous représentions le hasard d'une aventure merveilleuse, nous étions peut-être la clé de son avenir, les révélateurs de sa destinée. Depuis combien de temps désirait-il entrer dans ce pavillon fermé où il s'était glissé à notre suite? Combien de fois avait-il rêvé ce dont nous faisions pour lui une réalité imprévue dont il ne perdrait jamais le souvenir? Ce pavillon, mystérieusement fermé, autour duquel il rôdait et où il n'espérait sans doute jamais pénétrer, voici que, tout à coup, la porte s'en était ouverte devant lui! Le souhait de sa jeune imagination s'était accompli avec cette facilité même que l'on éprouve dans les songes. Et cette brusque réalisation de son désir agitait son cœur palpitant, élargissait ses yeux et faisait trembler ses mains froides.

Car, ayant compris, je l'avais prise dans la mienne, cette main d'enfant passionné que troublait la grosse voix grondeuse de Destieux et il comprenait lui aussi, cet enfant, qu'il ne fallait pas avoir peur, que quelqu'un était auprès de lui

qui l'avait deviné et le protégeait. Et comme Destieux allait renouveler sa question bougonne, je l'arrêtai en lui disant n'importe quoi, tout en caressant les beaux cheveux de la petite tête brûlante où s'éveillait ce même goût du mystère, ce même attrait aux choses du passé qui avaient été la passion de ma vie...

Nous revînmes, Destieux et moi, dîner à l'auberge de Taillebois avant que je reprisse le train et qu'il retournât à Nailly et, plus d'une fois, en écoutant Destieux parler de l'*Alexandréide* et de ses projets de gloire, je pensai avec émotion et mélancolie, aux yeux avides et anxieux du petit Paul Pouthier, j'y pensais, car il me semblait retrouver en lui l'image de ma lointaine enfance. Je ressentais pour lui une sorte de fraternelle tendresse.

N'appartenions-nous pas, l'un et l'autre, à la même race d'êtres ? Ne serait-il pas, comme je l'avais été, un de ceux-là qui aiment d'un obscur amour les belles ombres du passé en leurs cadres de secret et de lointain, de ceux qu'attire au fond des parcs abandonnés, au bout des eaux mortes,

le mystère des pavillons fermés, même s'ils ne contiennent, derrière leurs murs délabrés et leurs vitres verdies, que la désillusion taciturne de la solitude et du silence ?

MARCELINE

OU LA PUNITION FANTASTIQUE

A MADEMOISELLE MADELEINE RECLUS

MARCELINE

OU LA PUNITION FANTASTIQUE

Vous comprendriez l'histoire que je vais vous raconter, si vous eussiez vu quel regard de colère et de mépris me lança ma femme, à travers son face à main, quand, m'adressant à M. Barlotti, je lui demandai le prix auquel il consentirait à me céder son théâtre de marionnettes avec les accessoires, les décors et les personnages qui en faisaient le plus délicieux, mais le plus saugrenu des bibelots.

Depuis trois jours, le désir de posséder ce théâtre de « burattini » me poursuivait sans relâche et je ne cessais de penser au plaisir que j'éprouverais à rapporter en France ce baroque et charmant souvenir d'un voyage dont toutes les heures, cependant, n'avaient pas été heureuses, du fait, je dois bien le dire, de ma femme Marceline. Sa maussaderie et sa mauvaise humeur n'avaient manqué,

en effet, de se manifester à chaque occasion et à tout propos, et, devant ces récriminations continuelles de mon irascible compagne, j'étais bien forcé de reconnaître que j'avais eu tort de tenter un essai qui avait tourné à l'encontre de mes espérances. Le mieux était donc, vu l'échec de cette expérience, de rentrer chez nous au plus vite. Sur ce point ma résolution était prise, mais, sur un autre aussi, elle ne l'était pas moins et j'étais bien décidé à ne pas repasser la frontière sans emmener avec moi les séduisants petits bonshommes de bois et de carton pour lesquels Marceline montrait si peu de sympathie et envers qui la mienne s'était déclarée dès que j'avais fait leur connaissance par l'entremise de l'excellent M. Barlotti. De plus, j'avais comme un obscur pressentiment qu'ils joueraient un rôle dans ma vie et c'était ce projet d'achat qui m'avait conduit de nouveau au Palais Pastinati.

Ce palais Pastinati, situé dans un des quartiers les moins fréquentés de Venise, avait été jadis une opulente demeure. Bien qu'assez délabré, il présentait encore un fort bel échantillon de l'architecture vénitienne au XVIIe siècle. Il mirait dans un étroit rio sa façade somptueuse et décrépite et

conservait vraiment grand air avec sa haute porte marine aux vantaux moisis, surmontée d'une tête de guerrier casqué et barbu.

Cette porte franchie, on pénétrait dans une vaste salle au dallage humide, mais d'une noble proportion, sous un plafond à caissons sculptés où était figuré le blason des anciens maîtres du lieu. Ce vestibule seigneurial offrait aux regards une antique chaise à porteurs, près de laquelle une statue de bois peint représentait un petit laquais tendant aux visiteurs un plateau. Dans ce plateau étaient des cartes imprimées où se lisaient ces mots :

CARLO BARLOTTI

Antichità.

Ce palais Pastinati était, en effet, la propriété de M. Barlotti, marchand de curiosités. M. Barlotti en avait fait une dépendance de son magasin de la place Saint-Marc et y tenait en réserve un grand nombre d'objets. Cette destination faisait du palais Pastinati l'endroit le plus hétéroclite du monde. Cependant, tout en obéissant aux exigences de son métier, M. Barlotti ne manquait pas de goût. Plusieurs salles du palais ayant conservé leur déco-

ration originale en stucs coloriés, M. Barlotti en avait restitué le mobilier contemporain. Dans une de ces pièces il avait même placé trois ou quatre mannequins de grandeur naturelle et revêtus de costumes du temps. Mais, malgré cet effort pour rendre la vie au palais Pastinati, M. Barlotti n'était pas parvenu à lui enlever un certain aspect de désuétude fantastique. On y respirait une étrange odeur de moisissure et d'humidité. Les pas y retentissaient singulièrement sur les dallages sonores et faisaient craquer bizarrement les parquets vermoulus. Avec ses salles trop vides ou trop encombrées, ses escaliers, ses portes, ses recoins biscornus, le palais Pastinati avait des airs de maison hantée.

Cette impression s'augmentait encore par la présence de M. Barlotti. L'antiquaire était, en effet, ce qu'on appelle un drôle de corps. Son visage semblait couvert d'un masque de parchemin. Très grand, très maigre, il se dressait sur de longues jambes en pilotis. M. Barlotti portait un lorgnon à chaînette de cuivre et fumait continuellement de minces « virginia ». Il faisait songer à ces personnages d'Hoffmann ou de Gozzi qui sont en butte aux persécutions des esprits et à leurs malicieuses tracasseries. Cette ressemblance, d'ailleurs, était

trompeuse. Avec son air de revenant, M. Barlotti n'était revenu de rien. Il laissait entendre qu'il ne dédaignait ni le lit, ni la table, aimait à plaisanter et riait volontiers, bien que d'un rire caverneux, en accompagnant les visiteurs à travers sa « galerie d'art », ainsi nommait-il le palais Pastinati. Et c'était justement au cours de l'une de ces visites que j'avais pénétré dans cette chambre où se dressait le théâtre de marionnettes devant lequel je me retrouvais aujourd'hui et que, sous l'œil désapprobateur de Marceline, je contemplais avec une ardente convoitise.

Car, dès que je l'avais vu, ce petit théâtre, je m'étais senti une envie désordonnée de l'acquérir. Sur-le-champ, j'avais compris que je ne quitterais pas Venise sans satisfaire ce caprice inoffensif et sans commettre cette innocente folie. Quel que dût être le prix que me demandât M. Barlotti de ses poupées, j'étais bien résolu à en passer par où il voudrait, aussi fut-ce en lorgnant d'un air amoureux l'objet de mon désir que j'adressai à l'antiquaire la question qu'il attendait de moi.

A peine la lui eus-je posée que M. Barlotti retira d'entre ses lèvres son « virginia » éteint et éclata de son rire profond et sardonique.

— Ah ! ah ! vous voulez que je vous vende mon petit théâtre... Ma foi, mon cher monsieur, je n'attendais pas moins de votre bon goût. Savez-vous que vous avez mis le doigt sur la pièce la plus rare de toute ma galerie, une pièce unique, monsieur, dont je n'ai pas vu la pareille de toute ma carrière d'antiquaire ? Oui, regardez la finesse et l'expression des figures. Ne les dirait-on pas vivants, ces burattini ? Oui, vivants, monsieur, une merveille, une véritable merveille digne d'un musée ! Mais permettez que je consulte mon carnet.

M. Barlotti avait tiré de sa poche un calepin crasseux qu'il feuilletait de son doigt maigre. Pendant ce temps je regardais l'objet délicieux, sans prendre garde aux signes répétés que m'adressait Marceline. Je n'avais d'yeux que pour mon cher petit théâtre et pour son cartouche qui portait inscrits en lettres d'or ces mots magiques : *Casa di Arlechino.* Dressé dans un coin de la pièce, il me fascinait. Entre ses portants, encadrée d'une délicate moulure dédorée, la scène ouvrait sa minuscule profondeur sur un décor de toile peinte représentant la place Saint-Marc. On y distinguait la Basilique, le Campanile, l'angle de la Libreria et des Procuraties. Dans ce décor, suspendus à des fils,

se tenaient une douzaine de personnages qui, ainsi que me l'avait fait remarquer M. Barlotti, avaient vraiment l'air d'être vivants. Et ces personnages étaient ceux de la Comédie italienne, de la vieille Commedia dell'Arte, ceux que l'on appelle les Masques et qui ont charmé l'Italie et l'Europe de leurs lazzis, de leurs gambades, de leurs intrigues, de leurs amours, de leur extravagante et éternelle fantaisie, ceux qui ont animé de leur poétique et visible présence les parades du vieux Ruzzante et les canevas de Goldoni et de Gozzi. Et je ne me lassais pas de les regarder, ces princes de la farce et du fantasque, groupés en leur accoutrement traditionnel.

Oh ! l'amusante troupe qu'ils formaient, les « burattini » de M. Barlotti, en leur assemblage bariolé ! Il y avait là Pantalon avec son pourpoint de drap rouge et sa grande robe de drap noir, Pantalon, avec son masque bistre sous son bonnet de laine, Pantalon aux pantoufles jaunes ; et auprès de Pantalon, Brighella et Tartaglia : Brighella tout habillé de blanc et chamarré de passementeries vertes, avec son masque à moustaches, son escarcelle et son poignard ; Tartaglia en drap vert rayé de jaune et portant sur le nez de grosses

lunettes bleues. Il y avait là le noir Scaramouche à la figure enfarinée, à la moustache et aux sourcils peints, et le blanc Pulcinello, masqué de noir sous son chapeau de feutre gris, et Rosaura et Giacometta, et Coralline au casaquin et à la jupe de soie verdâtre, rayés de vert d'eau, et l'élégant Lélio tout emplumé, tout galonné, tout pailleté, tout tuyauté, et Mezzetin avec Colombine, et Arlequin, Arlequin dont la veste et le pantalon jaune clair s'ornaient de triangles d'étoffe jaune et verte, Arlequin avec son masque, son serre-tête et sa mentonnière noire et qui arborait au chapeau une queue de lièvre et qui saluait gravement de la batte trois personnages du Carnaval de Venise, en manteau et baüta, masqués de blanc et le tricorne en tête, tandis qu'au milieu d'eux un Centaure cambrait fièrement son torse d'homme barbu sur un corps de cheval aux sabots de corne, oui, un Centaure, et qui avait, en plus de celle de se trouver sur la Piazzetta, la singularité d'être pie! Et c'était de tout ce petit monde charmant auquel s'ajoutait la présence inexplicable d'un monstre mythologique que j'allais, pour quelques misérables pièces d'or, devenir le possesseur, quand le bon M. Barlotti lèverait le nez de dessus son calepin et me

dirait le chiffre de la somme dont j'aurais à payer l'acquisition de ce jouet, inutile certes, mais si attrayant, quoi qu'en pensât la sévère et réprobatrice Marceline.

Certes, je savais bien qu'il serait exagéré, ce chiffre, mais l'impudence de M. Barlotti dépassa tout de même mes prévisions les plus dispendieuses. Bigre, M. Barlotti ne me ménageait pas ! Il abusait et se moquait de moi. La sagesse eût été, évidemment, de répondre à ses prétentions par un haussement d'épaules ou une pirouette, mais Arlequin me regardait si gentiment et Coralline me lançait une œillade si persuasive ! Et puis, comment résister au sourire de Rosaura et à la grimace de Pulcinello, sans compter que Brighella et Tartaglia s'en mêlaient, que Pantalon en faisait des signes à Scaramouche et que le Centaure lui-même se tirait la barbe en roulant des yeux encourageants ! Comment infliger cette déception aux trois masques vénitiens qui me considéraient sous leurs visages carnavalesques de carton blanc ? Aussi fut-ce d'une voix tranquille et comme s'il se fût agi de l'achat de n'importe quelle babiole que je répondis à M. Barlotti :

— Eh bien ! monsieur Barlotti, c'est entendu.

Nous quittons Venise dans trois jours. Que tout soit emballé pour le moment de notre départ.

M. Barlotti acquiesça.

— Allons, messer Arlechin, saluez votre nouveau maître.

M. Barlotti, du bout de son « virginia », avait touché le fil du pantin qui exécuta une gambade joyeuse. Je m'étais retourné vers Marceline.

— N'est-ce pas, Marceline, c'est bien dans trois jours que nous partons ?

Mais Marceline avait disparu. Je jetai un dernier coup d'œil à mes chères marionnettes, comme pour implorer d'elles secours et protection contre le mécontentement que ma femme ne manquerait pas de me témoigner pour ce qu'elle appellerait, je n'en pouvais douter, « encore une folie », et, précédé de M. Barlotti qui avait rallumé son « virginia », je me mis en devoir d'aller rejoindre, à travers les salles dallées du palais Pastinati, la gondole qui nous y avait amenés. Marceline y était déjà installée. Elle me fit place sur les coussins et, sans presque répondre aux saluts de l'honnête M. Barlotti, d'une voix plus que revêche, elle ordonna au gondolier de nous reconduire à l'hôtel. Durant tout le trajet, elle ne m'adressa pas la parole. Déci-

dément, elle était fâchée et son air exaspéré m'annonçait qu'elle ne me pardonnerait pas ma « frasque » et que, cette fois, la « mesure était comble ». De tous les fils de mes pantins pouvais-je cependant supposer le lacet que Marceline en ferait un jour et auquel, après m'y avoir fait trébucher, elle viendrait se prendre elle-même ?



Je n'ai jamais été une forte tête et j'ai toujours manqué de cette solide volonté par laquelle on se dirige dans la vie selon les règles du bon sens et en vue de certains de ces résultats pratiques où s'applique sérieusement le commun des hommes, aussi mon existence fut-elle assez désordonnée sous son apparence de monotonie et de régularité.

N'allez pas pourtant en induire que j'aie commis d'hypocrites extravagances ou d'obscurs méfaits. Non ! je ne suis d'une nature ni violente, ni perverse et mes seuls écarts vinrent de ce que je me suis toujours senti incapable de m'intéresser à ce qui préoccupe la majorité des humains. C'est pourquoi je ne saurais prétendre à passer pour un homme raisonnable. L'est-on, en effet, quand on se

laisse aller à la fâcheuse inclination de ne voir en toute chose que ce qu'elle peut comporter de plaisir et de beauté sans se soucier autrement de l'utilité qu'elle peut avoir? Si ce point de vue est adopté, je dois donc reconnaître que j'ai toujours vécu dans la plus parfaite déraison, puisque je n'ai jamais pu me régler sur mon intérêt et que je l'ai toujours subordonné à ma fantaisie.

Cette disposition à ne goûter et à n'apprécier que ce que la plupart des gens considèrent comme foncièrement vain et indéniablement inutile s'est manifestée chez moi de bonne heure, et je lui dois l'impossibilité où je me trouvai de faire choix d'une carrière. De tout temps, l'idée de me consacrer quotidiennement à quelque but pratique et de me mettre au service de quelque occupation régulière me fut odieuse. Le temps que nous avons à passer sur terre n'est pas assez long pour que nous l'employions à autre chose qu'à nous-mêmes. Il y avait, sur ceci, chez moi, un parti pris dont rien ne me put jamais détourner. La seule pensée du contraire me causait une sorte d'hilarité intérieure. Me voyez-vous, en effet, médecin, avocat, fonctionnaire, industriel, commerçant, employant mes journées à tâter le pouls, à compulser des dossiers, à

faire des écritures, à passer des marchés ? Pour s'astreindre à ces besognes, il eût fallu avoir de la vie une autre conception que celle que je m'en étais formée, attribuer à la réalité une valeur qu'elle n'a pas, qu'elle n'aura jamais pour moi. Il aurait fallu posséder une autre cervelle que la mienne, toute bourdonnante de chimères, toute ennuagée de rêveries ?

Car je suis, je l'avoue sans honte, un rêveur et un chimérique. L'imaginaire a plus de place dans mon esprit que le réel. C'est le défaut des gens de ma sorte et ils s'en trouvent, pour ainsi dire, mis en dehors de l'existence. La vérité est, en effet, que je n'ai jamais pu m'y mêler sérieusement. Il en résulte que je suis une manière de vagabond et de nomade. Je m'évade de ce qui m'entoure en des distractions qui m'ont valu une réputation bien établie d'original et de songe-creux. Elle ne m'offense nullement et je l'accepte avec une souriante résignation.

Peut-être y eût-il eu, dans ma jeunesse, des moyens de lutter contre ce tour d'esprit qui, sans le faire disparaître entièrement, en eussent enrayé l'excès. Sur ce point j'en suis réduit aux hypothèses, car mes parents, tout en s'apercevant de ce

penchant et en le déplorant peut-être, ne firent rien pour le contrecarrer efficacement. Certes, je suis loin de leur reprocher leur négligence à cet égard. Les soins qu'ils devaient prendre d'eux-mêmes ne leur permettaient pas envers moi toute l'attention qu'il eût fallu. Mon père et ma mère, de santé fort délicate, passaient la plus grande partie de leur temps à surveiller réciproquement les minutieuses pratiques d'hygiène qu'ils s'imposaient l'un à l'autre avec une touchante sollicitude. Mes parents s'aimaient tendrement et ne me ménageaient pas leur affection. Avec celui qu'ils prenaient d'eux-mêmes, leur principal souci était de me rendre heureux, et comme je semblais trouver mon bonheur dans les divagations où je me plaisais, ils ne s'y opposaient guère et m'en laissaient suivre la pente. Ainsi vécus-je jusqu'à l'âge de quinze ans, sans qu'aucune influence sérieuse contrariât cette facilité à la rêverie, cette aptitude à la chimère qui me tenaient tout entier. Ajoutez à ces circonstances que l'existence que nous menions était des plus solitaires et qu'il ne s'y mêlait pour moi aucune ingérence du dehors. Notre maison, qui portait le nom assez singulier de la Troublerie, était située à une certaine distance de la ville et

assez isolée dans la campagne. C'était une charmante demeure, bâtie au milieu du XVIII[e] siècle, entourée d'un vaste jardin, mi-français, mi-potager, et à laquelle conduisait une belle allée d'arbres. Spacieuse et commode, sans nulle prétention à jouer les châteaux, elle avait conservé son mobilier du temps, auquel mes parents avaient ajouté quelques jolis meubles de la même époque. Malgré son agrément, sa proximité relative de la ville, le charme exquis de ma mère, l'amabilité de mon père, les visiteurs étaient rares à la Troublerie, non qu'on ne les y reçût pas avec une parfaite courtoisie, mais parce qu'ils s'y sentaient en quelque sorte superflus, tant mon père et ma mère se suffisaient à eux-mêmes. Cette impression qu'ils donnaient avait étendu autour d'eux une solitude à laquelle je participais naturellement et qui ne me déplaisait pas. Aussi, quand arriva l'époque de pourvoir à mon éducation, fût-ce avec joie que j'acceptai la décision de mes parents. Ne pouvant se résoudre à se séparer de moi pour m'envoyer au collège, il fut convenu qu'un professeur de la ville viendrait plusieurs fois par semaine à la Troublerie pour me donner les leçons nécessaires.

Ce fut pendant une de ces leçons, auxquelles je

ne prêtais le plus souvent qu'une attention assez médiocre, que l'on vint m'avertir du fatal accident survenu à ma chère maman. Elle était morte subitement dans le fauteuil qu'elle ne quittait plus depuis quelques jours à la suite d'une indisposition qu'elle-même croyait assez légère et qui, par une complication imprévue et soudaine, l'emportait brusquement. Ma douleur fut violente et celle de mon pauvre père affreuse, tellement que sa santé, qui avait toujours été délicate, acheva de s'altérer irrémédiablement. A partir de ce moment, il ne cessa de décliner à vue d'œil. Bientôt il s'alita. De jour en jour, son état empira et, quelques mois après, j'étais orphelin.

Cet événement eût pu amener un changement complet dans mon existence,si mon oncle Antoine Brion, que ces tristes circonstances me donnaient comme tuteur, n'eût assumé cette charge qu'à la condition de ne modifier en rien sa propre manière de vivre. Cet oncle Antoine était un frère de ma mère. Il habitait à la ville une maison située sur l'ancien rempart et où il avait réuni une importante bibliothèque, célèbre dans toute la contrée. Cette bibliothèque était sa principale occupation ; aussi entendait-il bien que je n'en devinsse pas

une autre qui s'y ajoutât. Pas un instant donc il ne songea à me prendre auprès de lui. Ma présence eût dérangé ses habitudes de célibataire endurci et de collectionneur maniaque. D'autre part, lui ayant témoigné ma répugnance à aller achever mon éducation dans un collège et à quitter la Troublerie, il consentit à ce que j'y demeurasse. Mon professeur, M. Alain Lefougeret, qui n'avait ni femme ni enfant et peu d'ambitions universitaires, viendrait s'y installer auprès de moi et me continuerait ses soins éclairés, tandis que la vieille Ernestine, au service de mes parents depuis trente ans, tiendrait notre ménage scolaire et assurerait la conduite de la maison.

Ces dispositions prises, l'existence s'organisa à la Troublerie avec une régularité exemplaire. M. Alain Lefougeret était un homme excellent, plein de science et de sagesse, mais incapable d'acquérir aucune influence sur son élève, car il se bornait strictement à l'exercice de ses devoirs professoraux et me laissait libre de prendre à son enseignement ce qu'il me convenait d'y recueillir. Sa tâche remplie, il se désintéressait entièrement de moi et s'adonnait exclusivement à un goût immodéré pour la pêche à la ligne. La rivière qui passe

au bas du jardin de la Troublerie est poissonneuse, et deux étangs qui dépendent de la propriété fournissaient à M. Lefougeret l'occasion de déployer son admirable patience et sa merveilleuse astuce de pêcheur modèle. M. Lefougeret n'était arrivé à cette sagesse de faire consister le plaisir de la vie dans l'observation intelligente d'un bouchon de liège qu'après des déboires de carrière qui l'avaient amené à échanger sa chaire du collège de la ville pour la sorte de retraite qu'il avait prise à la Troublerie.

M. Lefougeret se déclarait un méconnu, mais il avait renoncé philosophiquement à lutter contre l'injustice humaine. Il en acceptait les arrêts et ne se laissait plus prendre aux hameçons empoisonnés de l'ambition. M. Lefougeret était un sage et ne mordait plus aux appâts ; il y faisait mordre le peuple écailleux des eaux. Ces talents avaient mis M. Lefougeret en grande considération auprès d'Ernestine. Sans partager tout à fait l'estime qu'elle faisait de lui, j'appréciais fort en M. Lefougeret une occupation qui assurait ma liberté. En effet, en dehors des heures de leçons, M. Lefougeret était tout à ses lignes et à ses appâts, et je pouvais disposer à ma guise du temps que ne

réclamait pas la confection de mes devoirs. Ces loisirs me permettaient de m'adonner à mon penchant favori auquel se prêtait la solitude où je vivais. Elle n'était guère interrompue que par notre visite hebdomadaire à l'oncle Antoine.

Ce jour-là, M. Lefougeret abandonnait ses lignes et remplaçait son accoutrement de pêcheur par une sévère redingote professorale qu'ornait à la boutonnière le ruban violet des palmes académiques. Je faisais aussi un brin de toilette et Ernestine veillait à ce que ma cravate fût bien mise et mes bretelles tendues à bonne hauteur. Ces formalités accomplies, nous nous acheminions vers la ville, M. Lefougeret et moi, et nous y flânions par les rues en attendant l'heure du déjeuner. Nous nous arrêtions aux devantures des boutiques. Quelque-unes nous retenaient particulièrement. M. Lefougeret aimait à considérer derrière la vitre de l'empailleur certains poissons exotiques qui en faisaient l'ornement et ne manquait guère de donner un coup d'œil, chez le chapelier, à la planchette de velours sur laquelle étaient fixés les rubans et les rosettes de divers ordres honorifiques. Pour ma part, mes préférences allaient à l'étalage du libraire, M. Tournemain, et à celui du père Bricard,

l'antiquaire, car je me sentais une sympathique curiosité pour les vieilleries qui remplissaient son magasin et débordaient jusque sur le trottoir, et j'éprouvais un vif attrait pour les volumes qui garnissaient les rayons où M. Tournemain, ses lunettes relevées sur le front, les inspectait avec une amicale bienveillance.

Dès cette époque, en effet, j'avais du goût pour la lecture, et un éducateur plus attentif eût pu trouver là un moyen de modérer en moi le penchant qui m'entraînait de plus en plus dans le vaporeux royaume de la chimère, mais personne ne songeait à diriger mes lectures pas plus qu'à les alimenter. M. Lefougeret, aussi bien que mon oncle Antoine, m'ignorait, comme à tant d'autres, à ce point de vue. L'idée de demander un conseil à M. Lefougeret ne me serait pas plus venue à l'esprit que d'emprunter un livre à mon oncle. J'avais compris que sa bibliothèque, objet de sa seule passion et seul orgueil de sa vie, formait quelque chose d'inaccessible, d'indissoluble et de sacré. D'ailleurs, mon oncle avait pris soin de m'éclairer sur ses intentions à cet égard. Lui mort, sa bibliothèque serait léguée à la ville, avec la maison qui la contenait. Le public y aurait accès, mais l'oncle Antoine avait

élaboré avec un soin tout particulier le règlement qui y serait appliqué. Ce règlement, que mon oncle ne cessait de perfectionner, était un chef-d'œuvre incomparable. Par ses restrictions sournoises et par ses précautions hypocrites, par ses prescriptions retorses et par ses obstacles astucieux, il opposait une barrière à peu près infranchissable aux travailleurs et aux curieux. Cette trame était ourdie avec une ingéniosité véritablement diabolique. Quant au futur conservateur de ce trésor, il était ligoté, lui aussi, par une série d'obligations qui faisaient de son existence le plus raffiné des supplices. Bien malin celui qui, attiré par la plaque de marbre qui porterait ces mots : *Fondation Antoine Brion*, parviendrait à y obtenir communication de la moindre brochure ! Et, à cette pensée, l'oncle Antoine se frottait les mains en relisant une fois de plus, à travers ses besicles de corne, les paragraphes draconiens de son fameux règlement.

L'incurie de M. Lefougeret et la manie de mon oncle Antoine avaient donc fait de moi l'humble client de M. Tournemain, et c'était chez lui que je me fournissais des ouvrages que je désirais connaître. Personne n'en dirigeant le choix, je n'apportais aucun ordre à mes lectures, et je n'obéis-

sais pour m'y guider qu'à mon seul caprice. S'orientant sur la foi du titre, elles étaient fort disparates et plutôt aventureuses. Je ne leur demandais que de fournir un aliment à mes rêveries et j'ajoutais ainsi aux miennes celles des esprits les plus divers. A mes commandes les plus saugrenues M. Tournemain accédait en souriant.

Non loin du magasin de livres de M. Tournemain s'ouvrait, comme je l'ai dit, la boutique d'antiquailles du père Bricard. Ce père Bricard était un vieil homme barbu, pourvu d'un nez en trompette et de mains énormes avec lesquelles il maniait aussi bien les plus lourds objets que les vieilleries les plus délicates. Le poids ne semblait pas exister pour elles non plus que le savon, car elles portaient des couches de crasse superposées et eussent constitué à elles seules un objet de curiosité. Le père Bricard en était fier : elles lui avaient servi à accumuler dans sa resserre un formidable fouillis de choses diverses. On trouvait chez le père Bricard des cartons de gravures, de la dentelle, des bouts de tapisserie et de morceaux d'étoffe, des faïences, des bronzes, des meubles, de la ferraille, des bois sculptés, des clés de montres, des débris, des fragments et des miettes de passé. Cet amalgame étrange,

sans que je susse trop pourquoi, exerçait sur moi un certain attrait mélancolique qui me portait parfois à acquérir quelques-unes de ces babioles que je rapportais à la Troublerie avec une secrète émotion.

L'oncle Antoine n'ignorait pas mes visites chez M. Tournemain et mes stations chez le père Bricard. Il ne les désapprouvait point. Il était « pour la liberté » et entendait que je vécusse à ma guise. Ce souci, qui avait été le principal de sa vie, lui paraissait naturel chez autrui. Il trouvait fort bon que chacun gardât son indépendance et c'était pour préserver la sienne qu'il avait évité de se marier. L'idée d'introduire qui que ce fût dans sa précieuse bibliothèque lui avait toujours paru inadmissible; mais célibataire pour son compte, il ne prétendait imposer à personne sa manière de voir. Vis-à-vis de moi, il s'en tenait à cette règle et réduisait au minimum la pression de sa tutelle. Ayant pourvu au nécessaire par l'adjonction à la vieille Ernestine de M. Lefougeret, il ne poussait pas plus loin sa surveillance. Je vivais à la Troublerie en parfaite tranquillité et rien ne s'opposait à ce que s'y développassent en moi les dispositions dont j'ai déjà plus d'une fois parlé et que ne contrariait aucune

nécessité à m'occuper des obligations matérielles de l'existence.

L'oncle Antoine, en effet, veillait à l'administration de mes biens qui étaient proportionnés à mes besoins.

Cette dernière circonstance me dispensait donc du choix d'un métier ou d'une carrière. Mon goût, d'ailleurs, ne m'inclinait vers aucune et j'envisageais l'avenir comme une continuation indéfinie du présent. Je savais bien qu'un jour les leçons de M. Lefougeret prendraient fin, mais je n'en concluais pas pour cela à l'éloignement du digne M. Lefougeret. Rien n'empêcherait que, mon éducation achevée, il ne continuât à la Troublerie ses exploits de pêcheur à la ligne, tandis que, de mon côté, je continuerais aussi à me livrer librement à l'esprit de fantaisie et de chimères qui était en moi.

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi selon mes prévisions, sans aucun événement notable et j'atteignis l'âge de ma majorité. A cette occasion, l'oncle Antoine me convia à une cérémonie importante : la reddition de ses comptes de tutelle. Le notaire parti, mon bon oncle se départissant pour une fois de son indifférence habituelle, m'adressa un petit discours et m'interrogea sur mes intentions futures.

« Je les approuve, mon neveu, me dit-il quand je les lui eus exposées, et je ne saurais que te louer de tes projets. Tes parents eussent été heureux de penser que tu n'abandonnerais pas la Troublerie pour courir le monde et que tu y vivrais comme ils y ont vécu. J'aime aussi que tu ne te sépares pas de l'excellent M. Lefougeret. Cela prouve que tu as le cœur bien placé et capable de reconnaissance. Je ne doute pas que tu ne sois heureux, mon garçon. Ne vaut-il pas cent fois mieux rester chez soi à ne rien faire que de perdre son temps à s'occuper des affaires d'autrui! Il y a assez de gens pour s'en mêler à tort et à travers ainsi que de celles du pays. A quoi bon grossir le nombre des fonctionnaires qui vivent des deniers de l'Etat ou hasarder les siens en des opérations plus ou moins aventureuses. Et puis, qu'aurais-tu fait de tes dix doigts et à quoi, diable, eusses-tu bien pu t'employer? Je ne te vois aucun talent particulier pour quoi que ce soit. Tu n'as ni la rigueur d'esprit qui fait les juges, ni le bavardage qui convient aux avocats, ni l'instinct de combinaison des commerçants et des industriels. Quant à être un artiste, tu as en toi trop de l'hurluberlu et du songe-creux. Les artistes que j'ai connus étaient tous des gaillards infiniment

pratiques, ce qui ne les a pas empêchés, d'ailleurs, de mourir plus ou moins de faim. Reste donc à la Troublerie, mon bon ami, c'est, en effet, ce que tu auras de mieux à faire et ce que tu feras de mieux. Et puis, si un jour tu t'y ennuies, il te restera la ressource de te marier. »

Et l'oncle Antoine ajouta : « Je m'étais toujours réservé cette dernière distraction, mais je n'ai jamais eu le temps de la prendre et je crois bien que je finirai mes jours sans en avoir eu besoin. »

Pauvre oncle Antoine, il ne croyait pas dire si vrai. Quelques mois après cet entretien, comme la vieille Ernestine était en train de me faire admirer un panier de poissons tirés de l'étang par le hameçon diligent de M. Lefougeret, on vint m'avertir qu'un grave accident était arrivé à mon oncle, M. Antoine Brion. Etant monté sur son échelle portative pour examiner un rayon de sa bibliothèque, il était tombé si malencontreusement que sa tête avait heurté l'angle d'une table et qu'il s'était fendu le crâne dans cette chute. On l'avait trouvé étendu sur le plancher, dans une mare de sang et il n'avait pas repris connaissance. Le médecin accouru déclarait son état désespéré. Je devais me hâter si je voulais donner un dernier adieu au moribond.

Lorsque j'arrivai à la maison, mon pauvre oncle avait rendu le dernier soupir et je ne pus que saluer sa dépouille. Quand j'eus accompli ce devoir, je me rendis à la place de l'accident. L'échelle fatale, du haut de laquelle mon oncle était tombé, était encore dressée. Au bas gisait le volume que le pauvre homme était allé chercher sur le rayon. C'était un vieux petit livre intitulé : *Histoire des masques de la Comédie italienne*. Je le feuilletai. Les figures y représentaient les personnages traditionnels du tréteau comique. Je mis ce volume dans ma poche : je voulais garder ce souvenir de mon bon oncle, car je savais d'avance, par ses dispositions testamentaires, qu'aucun des volumes rassemblés par ses soins ne m'appartiendrait jamais. Cela fait, je m'approchai de la table à laquelle la tête de mon oncle s'était heurtée. Du sang s'y voyait encore dont quelques gouttes avaient rejailli sur les papiers qui la couvraient. Je me penchai. Il y avait là des catalogues de libraires et de ventes, des fiches et une copie nouvelle du fameux règlement que mon oncle avait si souvent remanié avant de l'amener à sa perfection définitive. J'en parcourus quelques articles avec une sincère admiration, mais je remarquai que le nom du conservateur

avait été laissé en blanc. Sur cette grave question mon pauvre oncle avait hésité, et j'éprouvai une certaine mélancolie à penser qu'il ne la résoudrait pas lui-même.

J'ai souvent songé depuis que si mon oncle avait indiqué ce nom et avait eu le temps de combler cette lacune bien des choses qui arrivèrent par la suite ne se fussent peut-être pas produites. En effet, quand le legs que mon oncle faisait à la ville de sa bibliothèque eut été accepté par la municipalité et qu'il s'agit de nommer le bibliothécaire, le choix se porta sur M. Lefougeret.

A cette nouvelle, M. Lefougeret témoigna quelque surprise et manifesta une affectueuse répugnance à me quitter, si bien que je dus le presser pour qu'il acceptât un poste si honorable auquel la voix publique l'appelait. Il ne pouvait se dérober à cette si flatteuse marque d'estime que lui donnaient les pouvoirs municipaux. Après une résistance convenable, M. Lefougeret se rendit à mes raisons. Il fut entendu qu'aux jours de loisir et de vacances M. Lefougeret reviendrait à la Troublerie, où il retrouverait ses lignes et ses hameçons.

Sur cette bonne promesse, j'accompagnai M. Lefougeret à la ville; je voulais assister à son entrée en

fonctions et à sa prise de possession du logement qui lui était assigné dans la maison de feu mon oncle. Ce fut quand je l'y eus laissé en tête-à-tête avec le fameux règlement que, m'étant arrêté dans la boutique du libraire Tournemain, j'appris que ce poste de bibliothécaire, M. Lefougeret l'avait sournoisement et âprement sollicité. Oui, M. Lefougeret, durant ses séances de pêche à la ligne, roulait dans sa cervelle de secrètes ambitions. Certes, ce n'était pas la recherche de l'argent qui avait poussé M. Lefougeret à ces démarches occultes. Non, il visait un but plus noble : la perspective de voir se changer, un jour peut-être, le modeste ruban violet qui ornait sa boutonnière en un éclatant ruban rouge. Ainsi, comme tous les Français, le bon M. Lefougeret ne pouvait résister à l'attrait des distinctions honorifiques et leur espoir lui faisait abandonner le tranquille divertissement de la pêche à la ligne pour la charge de faire observer, dans toute son impitoyable rigueur, le fameux règlement de l'oncle Antoine et de torturer les malheureux qui se hasarderaient à solliciter l'accès de la *Fondation Brion*.

Bien que j'eusse pu me formaliser du procédé de M. Lefougeret à mon égard, il me fut impossible

d'en vouloir réellement à l'excellent homme de ces cachotteries et je sentais qu'il serait, malgré tout, le bienvenu à la Troublerie, quand il lui plairait d'y revenir exercer son adresse aux dépens des carpes et brochets de l'étang. Pauvre M. Lefougeret, il avait mordu à l'hameçon ! Hélas ! ne devais-je pas moi aussi me laisser prendre à de fallacieux appâts !



Ce fut dans la boutique du père Bricard que je rencontrai pour la première fois Marceline. Cet événement eut lieu environ deux années après la mort de mon oncle Antoine. J'étais venu à la ville rendre visite à M. Lefougeret à qui, comme je l'ai dit, je n'avais pas gardé rancune de ses ambitieuses, aspirations. Elles ne s'étaient, d'ailleurs, pas encore réalisées et il ressentait amèrement ce qu'il commençait à considérer comme un déni de justice. Il s'en consolait en appliquant avec une rigueur féroce le règlement qui faisait des salles de la *Fondation Antoine Brion* un désert où nul ne songeait plus à s'aventurer. Sur ce point, M. Lefougeret se répandait en doléances contre l'incurie

intellectuelle de la province, doléances que je n'écoutais qu'à demi, car, je dois l'avouer, je n'avais pas fait de progrès dans l'attention que je portais à la vie réelle. En effet, je m'étais laissé aller de plus en plus à mon penchant, et ma nature de chimérique s'était de plus en plus accentuée. Mon détachement des réalités était vraiment complet et cet état me rendait parfaitement heureux. Le spectacle des déceptions de M. Lefougeret m'eût été, au besoin, un salutaire exemple, et, chaque fois qu'il m'en faisait le récit, je me félicitais de ne ressentir aucune espèce d'ambition pour quoi que ce fût. Mes désirs n'allaient pas plus loin que posséder les vagues bouquins que me fournissait M. Tournemain et les vagues objets que j'acquérais chez le père Bricard.

Je me trouvais donc dans la boutique de ce dernier, en train de feuilleter un carton de gravures, quand se produisit l'événement dont j'ai parlé. C'était par une belle matinée d'été : j'étais venu à pied de la Troublerie, en flânant, et en suivant le cours toujours capricieux de mes pensées. Après m'être arrêté chez Tournemain, je m'attardais chez le père Bricard en attendant l'heure d'aller déjeuner avec M. Lefougeret, lorsque soudain la porte de l'antiquaire s'ouvrit et le tintement fêlé de la

sonnette annonça la venue d'un visiteur. D'ordinaire, je faisais assez peu d'attention à ces entrées. Les clients du père Bricard consistaient en quelques collectionneurs du cru ou en quelques étrangers de passage qui, le plus souvent, sortaient sans rien acheter. Mais, cette fois, le tintement de la sonnette me fit tressaillir et instinctivement je levai le nez d'entre les feuilles de mon carton à gravures que je faillis laisser tomber de surprise et de saisissement.

Cette fois, le visiteur n'était pas un vieil amateur ou un passant insignifiant. La personne qui venait d'ouvrir la porte de la boutique du père Bricard illuminait toute la pièce d'un rayonnement printanier. Cette personne était la plus délicieuse jeune fille que j'eusse jamais vue. Elle pouvait avoir dix-huit ans, mais son âge importait peu. Elle était la jeunesse elle-même. Pas très grande, elle le paraissait, tant elle était justement proportionnée. Vêtue avec une élégance discrète, elle portait une robe exquise et un chapeau charmant, et, sous ce chapeau, elle montrait le plus joli visage qu'eussent jamais coiffé de la paille, des rubans et des roses. Elle était blonde, avec des yeux d'un bleu profond, un nez fin, une bouche infiniment agréable et le

teint le plus éblouissant du monde. Toute sa manière d'être donnait une idée de mesure, de décence et de raison.

On ne pouvait rien imaginer de plus gracieux que cette riante apparition. Mes regards ne pouvaient se détacher d'elle et, dans mon étonnement ravi, je me demandais ce que venait faire cette merveille lumineuse dans la sombre boutique du père Bricard parmi tant de poussiéreuses vieilleries ? Je le sus bientôt, car la nouvelle venue, après un bonjour, exposa gentiment le motif de sa visite.

Elle ne venait pas pour acheter, elle venait pour vendre. M. Bricard voudrait-il acquérir ce qu'elle avait à lui proposer ? En parlant ainsi, elle tirait l'objet en question d'un petit sac qu'elle portait à la main. C'était une montre, une montre ancienne avec un double boîtier en or guilloché de plusieurs couleurs. On désirait s'en défaire. La montre fonctionnait mal et l'horloger ne pouvait en garantir la marche régulière. En disant cela, la jolie vendeuse fronçait légèrement les sourcils. Or, elle aimait à savoir l'heure exactement. Aussi, avec l'argent qu'elle retirerait de cette antiquaille elle achèterait un chronomètre de marine dont elle avait envie.

Mais elle ne voulait céder la montre qu'à un prix raisonnable, sinon elle renoncerait à son caprice et préférerait se passer du chronomètre. On a beau être une femme, on n'en a pas moins du bon sens. D'ailleurs, on lui avait vanté l'honnêteté de M. Bricard.

Tout cela, elle le débitait d'une voix ferme et nette, en personne assurée et qui sait ce qu'elle veut. Elle parlait en souriant, sans se hâter et avec précision. Je l'écoutais avec ravissement, car je ne cessais de la regarder, sans me rendre compte alors du caractère que révélaient ces paroles. Mais, à ce moment, j'étais incapable de tout jugement. La vendeuse était si jolie, si blonde, si fraîche et elle s'exprimait avec tant de persuasion... M. Bricard pouvait acheter en toute confiance. La montre n'était pas un objet volé. Elle la tenait de sa grand'mère. C'était un souvenir de famille. Mais tant pis. Il faut être de son temps et marcher avec son siècle. Du reste, elle n'était pas une aventurière. Elle habitait Grande-Rue, chez ses tantes, M[lles] de Pierrebrune et elle s'appelait Marceline Fontefroide.

Pendant ce petit discours, le père Bricard examinait la montre. Il ouvrait les boîtiers, faisait

jouer les aiguilles, étudiait à la loupe les guillochures. Ce manège m'indignait. Ce père Bricard avec ses énormes mains crasseuses et son nez en trompette m'exaspérait. Que signifiaient ces hésitations injurieuses et comment ne se précipitait-il pas sur son tiroir pour en offrir à genoux le contenu à Mlle Fontefroide? Et d'ailleurs, un objet présenté par d'aussi jolies mains n'était-il pas sans prix?

Celui que proposa le père Bricard me parut dérisoire. Ce fut également l'avis de Mlle Marceline Fontefroide. Elle le dit au père Bricard avec le plus aimable sourire et la discussion commença. Elle fut longue. Mlle Marceline tenait bon et finit par avoir gain de cause. L'affaire conclue, elle compta soigneusement les billets et les pièces, les glissa dans son petit sac, salua le marchand avec une aimable dignité, et sortit. J'eus grand'peine à ne pas me précipiter à sa suite, tandis que le père Bricard marmonnait : « Pas facile à rouler, la petite bourgeoise, une fine mouche, et qui a de la défense... » Pauvre père Bricard, quel coup d'œil de colère je lui lançai! Comment avait-il osé dépouiller ainsi cette charmante personne d'un souvenir de famille auquel elle tenait plus peut-être qu'elle ne le disait? Ah! si j'avais pu lui offrir tous les chronomètres

de la terre! Mais Mlle Marceline Fontefroide ne me connaissait pas et elle n'eût pas accepté mon présent. Moi, je savais son nom, où elle habitait.

Durant tout le repas, ma distraction fut complète, mais heureusement M. Lefougeret ne s'en aperçut pas. Je revoyais, comme dans un rêve, la boutique du père Bricard, l'entrée éblouissante de Marceline. Je réentendais le tintement de la sonnette. Pendant ce temps, M. Lefougeret parlait, et il parlait avec amertume. La liste des décorations du 15 juillet avait paru et son nom n'y figurait pas. L'injustice devenait de la persécution. M. Lefougeret menaçait de donner sa démission. Qu'on trouvât pour le remplacer quelqu'un d'aussi ferme dans l'application du fameux règlement! Il quitterait le pays, il se marierait!

A ces mots, je tressaillis. L'image de Marceline se précisa devant mes yeux hallucinés et ce fut d'une voix étranglée par l'émotion que je demandai à M. Lefougeret :

— A propos, qui est donc cette jeune fille, mademoiselle Fontefroide, qui demeure Grande-Rue, chez ses vieilles parentes, mesdemoiselles de Pierrebrune ?...

☆

Les premiers temps de mon mariage furent parfaitement et pleinement heureux. Mlle Fontefroide avait accepté ma main sans hésitation. Elle était d'ailleurs tout à fait libre de disposer de sa personne. Orpheline comme je l'étais moi-même, elle n'avait guère d'autre parenté que les vieilles demoiselles de Pierrebrune, qui accueillirent avec faveur ma demande et virent avec plaisir cette union. J'étais, en effet, ce que l'on appelle un parti sortable. Sans être vraiment riche, je possédais une notable aisance et la Troublerie était une agréable résidence. Ces considérations déterminèrent Marceline, car je n'avais pas la vanité de croire que mon physique fût pour beaucoup dans sa décision. Peut-être, pourtant, la promptitude avec laquelle je me déclarai la toucha-t-elle et mon empressement eut-il quelque chose qui la flatta? Le fait est que le lendemain de la rencontre dans la boutique du père Bricard je mis en campagne M. Lefougeret, ahuri, mais obéissant. Il se trouvait heureusement qu'il connaissait les demoiselles de Pierrebrune. Ce qu'il eut ordre de leur aller dire était extrêmement

simple. A première vue, par coup de foudre, j'étais devenu éperdument amoureux de Mlle Fontefroide et j'avais conçu pour elle une passion irrésistible, la première que j'eusse jamais éprouvée.

Car, je dois l'avouer, les femmes n'avaient tenu jusque-là aucune place dans mon existence. La vie isolée que je menais à la Troublerie, le peu de relations que j'avais à la ville, le manque d'occasions avaient engourdi ma sensibilité et m'avaient maintenu à cet égard dans une tranquille indifférence. Certes, la pensée de l'amour se mêlait bien parfois à mes rêveries et les colorait parfois de nuances romanesques, mais cette pensée s'y dissipait aisément, faute d'objet sur quoi se fixer. Elle demeurait errante et vague et n'avait jamais pris aucune forme précise. Dans le monde chimérique où je vivais, l'amour existait, mais il ne s'était incarné pour moi dans aucun visage et dans aucun corps vivant. Aussi la rencontre de Marceline me fut-elle une révélation totale. Je compris soudain ce que c'était qu'aimer, et aimer, au sens le plus complet, car j'éprouvais pour Marceline un désir d'autant plus fort et plus aigu qu'il était mêlé de la curiosité qu'y ajoutait mon inexpérience. J'étais amoureux d'elle physiquement et la pensée

de baiser seulement sa main m'agitait d'une frémissante extase. Je voulais Marceline et, pour l'obtenir, j'eusse surmonté tous les obstacles.

Or, il se trouva justement que ces obstacles manquèrent et que je n'eus pas à mettre à l'épreuve l'énergie amoureuse que je ressentais soudain. Rien ne me séparait de Marceline. Orpheline, comme je l'ai dit, elle était toute disposée à un mariage raisonnable. Les avantages que je lui représentais matériellement étaient justement ceux que s'assignait sa précoce sagesse. De plus, je ne lui déplaisais pas. Ce que M. Lefougeret avait pu lui dire de mon caractère était plutôt satisfaisant. J'étais doux, pacifique, distrait et ces dispositions lui assuraient sur moi une facile influence. Aussi les ouvertures que je lui fis faire furent-elles aisément agréées. Après une visite à la Troublerie, nos fiançailles furent décidées. Nous convînmes que notre mariage serait célébré dans le plus bref délai possible. Dans quelques semaines Marceline serait à moi.

Cette idée me remplissait de joie et m'empêchait de voir plus loin. Ce que je considérais surtout dans ce mariage, c'était la possession quotidienne, permanente, exclusive de Marceline. Du reste, je

ne me souciais guère. Je me préoccupais fort peu que nos caractères se convinssent et que nos humeurs s'accordassent. L'âme de Marceline m'était indifférente. Ce qui importait, c'était que son corps délicat m'appartînt, que je convoitais furieusement avec toutes les ardeurs de la jeunesse, de la chasteté et de la solitude, et c'était cela que m'allait donner le « oui » sacramentel prononcé par cette jolie bouche...

L'amour est contagieux, et je me demande encore si celui que j'éprouvais pour Marceline ne me valut pas tout d'abord quelque retour de son affection. Marceline semblait s'accommoder à ma flamme et se prêtait à ma passion avec une aimable et souriante complaisance. Je lui en donnais des marques répétées et rien ne pouvait me laisser prévoir que je m'en rassasiasse jamais. Détaché, comme je l'étais, des autres réalités de l'existence, celle que me représentait Marceline m'était d'un divertissement infini. L'amour de Marceline avait pris en moi la place de toutes les chimères dont je me nourrissais auparavant et il fallut assez longtemps pour qu'elles revinssent jouer de nouveau leur rôle dans mon esprit.

Cependant, un moment arriva où mes anciennes

préoccupations reparurent. Elles étaient trop profondément enracinées en moi pour qu'il en fût fait d'elles à jamais. D'abord leur présence se manifesta faiblement, puis avec plus de fréquence. Certes, j'aimais tout autant Marceline, mais d'une manière en quelque sorte intermittente. Par ces interstices mes anciennes rêveries s'infiltrèrent et, peu à peu, elles se remirent à battre de l'aile dans ma cervelle. Je les accueillis sans méfiance et même avec un certain plaisir. Je recommençai à lire, à feuilleter mes cartons de gravures, à examiner mes bibelots. Je laissais parfois ma pensée retourner vers le passé. Je redevins familier du magasin de M. Tournemain et retrouvai le chemin de la boutique du père Bricard. Quand je revenais en retard de la ville, Marceline me le faisait remarquer en sortant de son sac le chronomètre de précision qu'elle avait acquis au prix de sa montre ancienne.

Ces visites urbaines furent la cause de la première discussion qui s'éleva entre Marceline et moi. Un jour, elle se prit à blâmer, avec une certaine ironie que je ne lui connaissais pas, les acquisitions, d'ailleurs modestes, que je rapportais à la Troublerie. Elle ajouta à ce blâme quelques considérations désobligeantes sur la vie que je menais et sur

ce qu'elle appelait ma parfaite inutilité. Sans que j'y attachasse d'autre importance, cette petite scène me fit faire des réflexions. J'en vins assez vite à me rendre compte que j'avais eu tort d'agir avec Marceline comme je l'avais fait et d'avoir bâti l'harmonie de notre ménage sur l'attrait physique que j'avais éprouvé follement et que j'éprouvais encore profondément pour sa personne.

Il y avait là, de ma part, une imprudence, en somme, réparable. J'avais compté avec Marceline sur une réciprocité amoureuse qui n'était pas ce que je l'avais crue. C'était là une déception pour mon amour-propre, mais il ne fallait pas me l'exagérer et mieux valait être reconnaissant à Marceline du bonheur qu'elle m'avait donné que de lui reprocher de n'en avoir pas pris de moi autant que j'en avais reçu d'elle. Ce qui importait maintenant, c'était d'adopter une autre ligne de conduite plus conforme au point de la vie où nous étions parvenus et à la connaissance qui m'était révélée de son caractère. Ce caractère n'avait rien encore de si marqué que je ne pusse me faire illusion sur sa véritable nature. Le meilleur parti à prendre avec Marceline me parut donc de chercher à la convertir à mes goûts. Cela ne me semblait pas si difficile. Je

lui proposerais des lectures, je l'entretiendrais de mes pensées familières, je l'initierais à mes rêveries, à mes imaginations et à mes chimères.

Mais, hélas ! dans ce beau projet une nouvelle surprise m'attendait. Dès mes premières tentatives, je m'aperçus que Marceline, au lieu de me suivre dans la voie que je lui indiquais, refusait de s'y engager et même s'en écartait résolument. Je sentis d'abord en elle une secrète et sournoise résistance, puis cette résistance s'accentua jusqu'à une sorte d'aversion. D'indifférente à mes goûts Marceline leur devint hostile. Au lieu sinon de les adopter, au moins de les discuter, elle se mit à les persifler et à les railler, tantôt avec dédain, tantôt avec aigreur. Par un effet assez imprévu et sur lequel je ne tablais guère, les côtés pratiques de son caractère se heurtaient aux parties chimériques du mien. L'opposition latente qui existait entre nous se faisait soudain visible et, de sourde qu'elle était, atteignit soudain un point si aigu qu'il m'était impossible que je me dissimulasse mon échec. Tout ce que j'aimais paraissait à Marceline dénué de toute espèce d'intérêt et elle s'obstinait à y demeurer délibérément étrangère. Elle était réfractaire à toutes mes aspirations. Le chimérique n'avait pas de prise

sur Marceline. Le caprice et la fantaisie d'esprit lui paraissaient indignes d'une personne sérieuse, ce qu'elle avait la prétention d'être, au rebours du songe-creux auquel un hasard malencontreux avait lié sa destinée.

Bientôt, et à mesure que se creusait entre nous une séparation qui s'approfondissait de plus en plus, Marceline, de dédaigneuse qu'elle s'était montrée tout d'abord, mêlait à son dédain des reproches qui me semblaient pour le moins inattendus. Elle me blâmait aigrement du peu de cas que je faisais des réalités de la vie. Elle me considérait comme un oisif et un inutile. Elle eût voulu me voir une carrière, un métier. Elle allait jusqu'à me donner en exemple le bon M. Lefougeret. L'existence que je menais « n'était pas une existence ». Je ne savais même pas m'occuper de mes intérêts matériels. J'étais incapable de faire rendre aux domaines de la Troublerie ce qu'ils eussent dû rapporter. Je n'étais ni conseiller municipal, ni maire! J'étais un amateur de billevesées, un rêvasseur, un bon à rien. De jour en jour, Marceline devenait plus hardie dans cette sorte d'animosité qui se manifestait en elle contre mes goûts les plus chers, ces goûts que j'aurais tant voulu lui faire

partager, mais qu'elle méprisait de plus en plus, à mesure qu'elle montrait mieux sa nature véritable. De cette opposition entre nous j'éprouvais, à la voir ainsi s'accroître, un véritable chagrin. Je ne pouvais me résigner à ce dissentiment et je cherchais un moyen d'y remédier. Ce n'était point aisé, car je découvrais, chaque jour, en Marceline, un entêtement que je n'y soupçonnais point. J'y découvrais aussi, hélas! un ensemble d'idées, pratiques avec médiocrité, terre à terre avec suffisance, raisonnables avec vanité, qui me désolaient par leur révélation inattendue.

Et cependant, certains indices n'eussent-ils pas dû m'avertir de la véritable Marceline, quand ce n'eût été, dans la boutique du père Bricard, que cet échange d'une montre ancienne pour un affreux chronomètre moderne! Mais, à ce moment, j'étais tout désir et passion et je ne voyais en Marceline qu'une délicieuse fleur de jeunesse et de volupté! Néanmoins, comment se résoudre à admetttre que Marceline fût bien vraiment et irrémédiablement ce qu'elle se montrait à présent! Fallait-il renoncer au désir de l'associer à la vie de mon esprit, l'abandonner ainsi au pire d'elle-même? Cette pensée me mortifiait cruellement et je me creusais la cervelle pour

trouver un moyen de conjurer en elle ce que j'appelais, en soupirant, le « démon de la médiocrité ! »

Un jour qu'après une aigre discussion avec Marceline sur notre sujet habituel je m'étais retiré dans la pièce qui me servait de bureau et de bibliothèque, mes regards tombèrent sur le petit volume intitulé : *Histoire des Masques de la Comédie italienne*, que j'avais pris chez mon oncle Antoine, le jour de l'accident et que j'avais conservé en souvenir de lui. Soudain une idée me traversa l'esprit, et je poussai un cri de joie. Je l'avais enfin trouvé ce « moyen », le moyen certain, le moyen irrésistible ! J'emmènerais Marceline en Italie ! L'Italie n'est-ce pas la terre merveilleuse de la rêverie ? Là, Marceline vivrait au milieu d'influences favorables, qui dissoudraient en elle ce qu'il y avait de médiocre et de desséché. Elle ne résisterait pas à la poésie éparse sous le beau ciel d'Italie. Rome, Florence, Naples et la divine Venise auraient raison de son terre à terre, et après cette expérience à laquelle j'aurais dû songer plus tôt, je ramènerais à la Troublerie une Marceline régénérée, convertie, une Marceline exorcisée de ses préjugées de bourgeoise et ensorcelée par le magique prestige de l'art, du songe et de la beauté !

★

J'avais compté, comme je viens de le dire, que ce voyage d'Italie produirait en Marceline le changement que j'espérais, mais, hélas ! je dus bientôt reconnaître que je m'étais cruellement trompé. Dès les premiers jours de ce déplacement malencontreux la différence entre nos natures respectives se manifesta plus vivement encore que dans la vie quotidienne.

Tout d'abord je m'aperçus que mon plaisir à voir les villes et les lieux célèbres dans l'art et dans l'histoire ne trouvait pas d'échos en Marceline. Ni la beauté des paysages, ni la grandeur des monuments, ni les merveilles de toutes sortes dont la vue me remplissait d'admiration ne l'émouvaient d'aucune façon. Elle ne ressentait à ces spectacles ni agrément, ni exaltation. Elle se promenait dans les rues de Rome, de Florence et de Naples, du même pas mesuré et précis dont elle foulait le trottoir de notre petite ville provinciale. Elle ne comprenait ni ma curiosité, ni mon enthousiasme et haussait les épaules, quand je tentais de les lui faire partager. Je lui en apparaissais de plus en plus un personnage extravagant et, disons le mot, une espèce

de fou ridicule. A mes admirations Marceline opposait tantôt l'ironie, tantôt la simple mauvaise humeur. Décidément, mon expérience échouait piteusement. Marceline était irréductible. Le sortilège que j'avais tenté de lui appliquer n'opérait pas; au contraire, il mettait à découvert certains ressorts de son caractère qui ne me montraient que mieux à quelle distance nous nous trouvions l'un de l'autre et le peu de chances qui nous restaient de rencontrer jamais un point d'entente où nous pussions nous appuyer.

Parmi les choses qui, durant ce voyage, exaspéraient le plus Marceline, la plus continuelle était la dépense qu'on y faisait. Elle ne comprenait pas que l'on donnât de l'argent pour être transporté en des lieux où l'on n'a que faire, où l'on ne connaît personne et qui sont dénués de tout intérêt. Elle ne cessait de comparer ce que l'on payait à ce que l'on obtenait en échange, et ces comparaisons lui suggéraient d'amères remarques. Jamais le confort des hôtels n'était en juste rapport avec la note à solder. Il y avait là un désaccord qu'elle ne cessait de constater aigrement et de me reprocher comme si j'en eusse été responsable. Certaines dépenses l'irritaient plus particulièrement : l'achat

que je faisais de photographies et les taxes prélevées sur les visiteurs des musées. Elle blâmait mes modestes acquisitions de cartes postales et s'irritait que je m'encombrasse de ces cartons, n'ayant à qui les envoyer. Toutes ces récriminations avaient, d'ailleurs, un autre désagrément que leur puérilité, elles me révélaient chez Marceline un amour de l'argent et une avarice que je n'eusse pas soupçonnés, et j'en venais à me demander tristement si, en m'épousant, Marceline n'avait pas seulement voulu se procurer une existence plus aisée et plus large que celle qu'elle menait chez ses vieilles parentes, les demoiselles de Pierrebrune. Avantage social qu'elle avait trouvé juste de payer de l'offrande matrimoniale de son corps charmant.

Ces réflexions m'eussent, certes, été plus pénibles si je les avais faites en d'autres circonstances, mais elles se perdaient quelque peu dans l'enchantement où je vivais. A me mouvoir dans cette atmosphère à la fois brillante et subtile, on pense à quel point mon esprit jouissait de la merveilleuse élasticité que donne, aux imaginations les plus pesantes, l'air d'Italie ! Aussi m'abandonnais-je à ces délices, malgré les soucis qui me harcelaient. Marceline

refusait avec obstination de s'associer à mon plaisir, était-il juste que j'y renonçasse à cause d'elle ? Ne valait-il pas mieux rapporter de ce voyage les beaux souvenirs dont je me nourrirais au retour ? Marceline me considérait définitivement comme un songe-creux, que mes songes fussent au moins des songes, pleins d'images consolantes, amusantes et pittoresques, tant pis pour Marceline et sa grincherie ! Ne lui avais-je pas fourni l'occasion de sortir du cercle étroit de ses mesquines préoccupations ? Libre à elle de ne pas profiter de l'occasion !

Cependant je voulais lui laisser une dernière chance et j'avais réservé, comme dernière étape à notre itinéraire, un assez long séjour à Venise. Peut-être Marceline ne résisterait-elle pas complètement au charme de la ville incomparable ? Peut-être y ressentirait-elle un peu de cette émotion que j'éprouvais en songeant au moment où j'apercevrais, au-dessus de la lagune, les dômes et les campaniles de la cité marine ? Je ne lui demandais pas beaucoup à ma pauvre Marceline, car j'avais renoncé à en faire jamais une compagne de mes rêves et à l'entraîner dans les régions vers lesquelles je me sentais de plus en plus attiré et où je désespérais de la faire pénétrer ; ma seule ambi-

tion était de fléchir en elle l'hostilité quelle leur témoignait en ma personne. Peut-être que Venise l'inclinerait à quelque indulgence pour mes chimériques et inoffensives rêveries et qu'elle ne resterait pas tout à fait insensible au miraculeux prestige dont la merveilleuse réalité la rapprocherait peut-être un instant du monde imaginaire où se plaisaient les jeux de mon esprit. Cette dernière expérience, j'étais bien résolu à la tenter et Marceline consentit, d'assez mauvaise grâce d'ailleurs, à pousser notre voyage jusqu'à Venise.

Nous y arrivâmes par un admirable clair de lune, mais je ne veux pas vous raconter en détail cette dernière déception. Je ne veux pas gâter les beaux souvenirs que j'ai gardés de cette quinzaine vénitienne. Néanmoins je suis bien obligé de reconnaître que Marceline s'y montra plus Marceline que jamais. Rien de ce qui me ravissait ne trouva grâce à ses yeux. La structure même de Venise lui paraissait une véritable stupidité. Qu'était-ce que cette ville absurde qui s'était venue planter juste au milieu des eaux, cette ville sans voitures, sans tramways, pleine de cloches et de pigeons, véritable défi au bon sens et au progrès? Tout cela n'avait pas le sens commun. Et les gondoles,

qu'y avait-il de plus ridicule que leur rameur penché en équilibre sur la poupe en une perpétuelle acrobatie? Sur tout ce que nous voyions Marceline était impitoyable. Quand nous parcourions les canaux, son visage exprimait un véritable dégoût et sa bouche se fronçait d'une moue désapprobatrice. Et pourtant, elle était charmante, Marceline, et j'éprouvais un regret mélancolique que tout m'éloignât d'elle ainsi. Au lieu de nous rapprocher, ce malencontreux voyage d'Italie nous séparait irrémédiablement.

Ce fut donc dans une divergence croissante que s'acheva notre séjour, et l'achat du petit théâtre de marionnettes de M. Barlotti en marqua le point le plus aigu, car, lorsque nous eûmes quitté le palais Pastinati et que nous fûmes rentrés à l'hôtel, Marceline éclata en reproches violents contre ma « folie » et, sur son charmant visage convulsé, je vis apparaître pour la première fois, non plus cette expression de dédain que j'y lisais trop souvent, mais une véritable colère et presque, le dirai-je, un éclair de haine.

L'impression que me laissa cette querelle ne contribua pas peu à rendre notre retour assez mélancolique. Cependant, à mesure que nous appro-

chions de la Troublerie, Marceline parut se rasséréner. Elle semblait avoir trouvé le calme de quelqu'un qui a « pris son parti » et qui s'est « fait une raison ». A diverses reprises, elle fut même presque aimable avec moi. J'en conclus que les fatigues du voyage, ses petits désagréments inévitables avaient peut-être bien été pour beaucoup dans la mauvaise humeur et la nervosité exaspérée de Marceline, mais, malgré cette excuse, il n'en demeurait pas moins que la tentative que je venais de faire avait échoué.

Je le constatai plus à loisir encore quand nous fûmes réinstallés à la Troublerie. J'avais tout le temps de réfléchir, car je voyais peu Marceline. Elle avait été prise, en revenant chez nous, d'une véritable crise de nettoyage. Du matin au soir, elle lavait, époussetait, frottait. Le plumeau et le balai me poursuivaient de pièce en pièce, mais je me prêtais de bonne grâce à cette manie. Puisque Marceline s'était trouvée une occupation digne de son « bon sens » et de ce « sens pratique » qu'elle prisait avant tout et qu'elle opposait à mes « balivernes » et à mes « bourdes », il était juste qu'elle s'y livrât en toute liberté. Chacun n'a-t-il pas en ce monde le choix de son divertissement et le droit

de s'employer soi-même à sa guise? Pour moi, je vivais réfugié en mes chères rêveries ; je regardais les photographies rapportées d'Italie, et, je puis bien le dire, j'attendais avec impatience l'arrivée de mes chères marionnettes. Je me réjouissais de revoir bientôt Arlequin, Pantalon, Brighella, Tartaglia, Scaramouche et le bon Centaure pie et barbu... Quels charmants compagnons ils me seraient dans ma solitude! Comme nous pourrions bien parler ensemble de notre chère Italie ! Je me réjouissais en pensée de ces colloques et j'appelais de tous mes vœux la venue de ces futurs confidents de mes chimères et de mes songes.

Cependant, quand leur arrivée fut signalée, je ne laissai pas de concevoir quelque inquiétude. Qu'allait dire Marceline ? Depuis notre retour d'Italie, elle s'était abstenue de toute allusion à cet achat qu'elle avait si vivement réprouvé. Sans doute préférait-elle ne pas toucher à ce sujet brûlant, car, lorsque le voiturier apporta les caisses qui contenaient les personnages et les décors du petit théâtre, elle ne fit aucune observation. Elle se borna à me demander d'un air narquois où je comptais loger tout ce beau monde. Je manifestai l'intention d'installer mes nouveaux amis

dans une petite pièce qui attenait à mon bureau et qui servait de débarras. On n'y entrait presque jamais. Ainsi ils ne gêneraient personne. Marceline n'objecta rien à ce projet et se contenta de pincer les lèvres, puis, pirouettant sur ses talons, elle me laissa seul. Elle était habillée pour sortir et allait partir pour la ville. Je remarquai qu'elle s'y rendait assez souvent depuis que nous étions rentrés à la Troublerie, mais je me gardais bien de l'interroger sur les motifs de ces allées et venues. Décidément nos vies se séparaient de plus en plus. Nous reprenions chacun peu à peu notre liberté.



Quelque détaché que je fusse des agissements de Marceline et retiré dans mes songeries habituelles, je ne pouvais pas cependant ne point m'apercevoir qu'il se passait en ma femme quelque chose d'insolite. De jour en jour son caractère prenait plus de décision et de fermeté, pour ne pas dire davantage. Certes, je n'avais jamais été très jaloux de mes prérogatives de maître de maison, mais il était évident que Marceline en arrivait à me traiter comme une quantité négligeable. Sous divers prétextes, elle avait mis la main sur l'administra-

tion domestique. Plusieurs baux de nos fermes ayant eu à être renouvelés, Marceline s'était occupée de cette question et l'avait résolue sans me consulter en rien. Peu à peu elle s'affranchissait de toute sujétion envers moi. Elle assumait la direction générale de mes affaires et m'excluait de toute participation à leur règlement. Elle semblait me considérer comme incapable d'y pourvoir et ne me tenir pour bon à rien de plus qu'à ressasser des fariboles et à m'amuser avec des pantins. Elle avait tiré de l'achat du petit théâtre de marionnettes des conclusions qui n'étaient pas à mon avantage.

Je m'en aperçus bien, un jour qu'étant allé voir M. Lefougeret, il m'en parla d'un air embarrassé et vaguement réprobateur. Je devinai que Marceline avait passé par là et elle n'avait pas dû s'y tenir. Elle avait dû raconter la chose à ses tantes, et, colportée par elle, cette histoire avait dû devenir la fable de la ville. J'avoue que je ne m'inquiétais guère de ces clabauderies. Les bonnes langues pouvaient aller leur train sans que j'en voulusse le moins du monde à mes chers pantins du parti que l'on tirait d'eux contre moi. Ils n'avaient, d'ailleurs, été pour moi que la fantaisie d'un moment. Quand je les eus sortis de leurs caisses et replacés

sur leur théâtre, je cessai bientôt de m'intéresser à eux. Rarement j'ouvrais la porte de la pièce où je leur avais donné asile, ou, si j'y entrais par hasard, je leur jetais un coup d'œil distrait, malgré les mines qu'ils me faisaient du bout de leurs fils et malgré les gros yeux dont me fixait le Centaure barbu. Ma rêverie n'avait pas besoin d'expédients et d'interlocuteurs et se suffisait à elle-même. Quelquefois cependant une pensée importune m'en distrayait. Je comprenais mal où Marceline voulait en venir en cherchant à me ridiculiser. Aussi quelques personnes de la ville étant venues rendre visite à Marceline et m'ayant demandé, d'un air goguenard, de leur montrer mon « fameux petit théâtre », je les avais reçues assez fraîchement, ce dont Marceline n'avait paru nullement mécontente, comme si ma mauvaise humeur, manifestée devant témoins, lui eût été plutôt agréable. Car Marceline, qui, jusque-là, avait vécu assez retirée à la Troublerie, s'était mise à y attirer du monde. Elle avait même pris un jour de réception Comme ces visites m'ennuyaient, je m'abstenais généralement de paraître au salon. Néanmoins, y étant venu une fois, fus-je assez étonné d'y trouver Marceline en tête-à-tête avec le docteur Thibaut.

Ce docteur Thibaut jouissait d'une assez mauvaise réputation dans le pays. Il y dirigeait, aux environs de la ville, une espèce de maison de santé dont on ne disait pas grand bien et sur laquelle couraient même certaines histoires qui la rendaient peu recommandable. J'avais su par M. Lefougeret qu'on parlait à mots couverts de malades retenus en traitement plus longtemps qu'à leur gré par le docteur Thibaut, qui se prêtait ainsi à certaines convenances peu avouables des familles. On mettait également sur son compte des accouchements clandestins, des substitutions d'enfants et d'autres manigances plus ou moins suspectes. D'ailleurs ce docteur Thibaut avait une mine qui ne présageait rien de bon. Très grand, très maigre, avec de longs cheveux plats qui lui couvraient les oreilles et que la teinture rendait d'un noir imperturbable, il avait un air à la fois funèbre, brutal et sournois qui ne prévenait pas en sa faveur. Un lorgnon d'écaille à verres teintés de jaune protégeait ses yeux qui semblaient chargés d'une bile transparente. Avec cela, en même temps obséquieux et cauteleux. Que venait faire chez Marceline ce personnage équivoque, qui, dès mon entrée au salon, se mit à m'examiner avec une attention déplacée et à me poser des questions

saugrenues, tout en échangeant à la dérobée, avec Marceline, des regards d'intelligence.

Ces simagrées m'agacèrent un peu et je fus sur le point, quand le docteur Thibaut eut pris congé, d'en faire la remarque à Marceline, mais je m'abstins pour cette fois, résolu d'attendre une autre occasion. Je remis donc mes observations au cas où le docteur Thibaut renouvellerait sa visite. Il ne reparut pas la semaine suivante, et il ne fut pas question du personnage entre Marceline et moi, mais je m'aperçus bientôt d'un nouveau changement dans l'attitude de Marceline à mon égard. J'ai dit qu'à la période d'aigres récriminations qui avait marqué le temps de notre voyage d'Italie en avait succédé une autre où Marceline semblait avoir pris le parti de m'envelopper d'une méprisante indifférence. Elle paraissait ignorer mon existence et donner toute son attention aux affaires ménagères et domestiques. Et voilà que, maintenant, elle adoptait une autre méthode. A présent elle affectait envers moi un air de muette et profonde commisération. A tout ce que je disais ou faisais, elle levait les yeux au ciel avec une expression de pitié exaspérante. Elle m'entourait de la plus agaçante et de la plus inutile sollicitude. Si je quittais mon

fauteuil, elle faisait mine de s'élancer vers moi pour me soutenir, comme si elle eût craint que je ne tombasse. A table, elle surveillait chacune de mes bouchées, toujours prête à me porter secours si je m'étranglais. Elle guettait tous mes mouvements, comme si le plus naturel d'entre eux risquait de produire quelque catastrophe. Si je voulais sortir, elle me considérait avec une inquiétude qu'elle ne pouvait dissimuler ; si je tardais à rentrer, je la trouvais sur le seuil de la maison, et ma venue semblait lui enlever un souci secret. Enfin, elle avait pour moi les muettes attentions que l'on a pour un malade à qui l'on ne veut point révéler sa maladie. Plusieurs fois elle se releva, la nuit, pour épier mon sommeil. Elle exerçait sur moi une surveillance détournée dont je ne parvenais pas à découvrir la raison. Que signifiaient ces façons ? Je me le demandais en vain, mais ce qui est certain, c'est qu'elles m'agaçaient considérablement et que j'en étais excédé, mais je n'étais pas au bout des menées de Marceline et j'en devais voir de bien autres échantillons.

Un beau jour, je vis débarquer à la Troublerie un grand gaillard à mine patibulaire qui eut avec Marceline une longue conférence. D'où pouvait

bien venir cet escogriffe, et à quoi rimait ce conciliabule interminable? J'en eus l'explication quand, à l'heure du dîner, je trouvai l'escogriffe debout derrière ma chaise et passant les assiettes, et lorsque, le lendemain, je le retrouvai dans le corridor, un balai à la main. C'était un domestique qu'avait gagé Marceline. Bientôt je m'aperçus que ce prétendu serviteur avait des allures singulières. Je semblais l'intéresser vivement et il m'observait avec une étrange insistance. Je le rencontrais à chaque pas. Il était continuellement sur mon chemin, occupé à de feintes besognes, tandis que la vraie me paraissait bien celle de m'espionner. Je remarquai entre Marceline et ce drôle les mêmes signes d'intelligence que j'avais déjà observés entre elle et le docteur Thibaut. J'acquis ainsi la conviction qu'Hilaire (c'était le nom du sire) était, sous le masque d'un domestique, une sorte d'infirmier que Marceline avait ainsi placé auprès de moi, en prévision de je ne savais quelle éventualité.

Cette découverte, je dois le dire, m'impressionna assez désagréablement. Cet homme avait une mine qui ne me revenait pas. Son visage que j'ai qualifié justement de patibulaire était secondé par une musculature herculéenne. Au bout de ses bras

pendaient des poings énormes, et son corps pesant et souple reposait sur d'immenses pieds chaussés de brodequins à semelles de liège. Il ne faisait aucun bruit en marchant. Lui aussi, comme Marceline, semblait me considérer avec une certaine compassion, bien rare chez les serviteurs et qui, parfois, me faisait réfléchir. Étais-je donc malade à mon insu? Marceline avait-elle discerné en moi l'indice de quelque grave affection? J'avais beau me tâter, je ne trouvais en moi rien d'anormal, mais, néanmoins, j'étais intrigué par la vigilance dont je me sentais entouré.

Cette idée de maladie s'implanta peu à peu dans mon cerveau, d'abord avec intermittence, ensuite avec assez de fréquence pour devenir une véritable préoccupation. Je m'arrêtais, en passant devant les glaces, pour y inspecter mon aspect. Je me tirais la langue, je me tâtais le pouls vingt fois par jour. Je m'écoutais respirer. Je surveillais mes moindres impressions de bien-être ou de malaise. Marceline considérait du coin de l'œil les manèges auxquels je me livrais, et Hilaire les observait également. Chaque matin, à mon réveil, il me demandait de mes nouvelles d'un ton singulier comme s'il se fût attendu à ce que je lui révélasse quelque soudain

désordre de ma santé. Tout cela finit par me causer une sourde angoisse, dont je me résolus d'avoir le cœur net, et, un beau jour, je me rendis à la ville pour y consulter le docteur Bonin.

Le docteur Bonin était un vieux médecin qui avait soigné mes parents, et réputé pour la justesse de son diagnostic, un médecin à la vieille mode, plein de prudence et de bon sens. J'allai donc le trouver, et, sans lui expliquer le détail de ma situation, je le priai de m'examiner à fond. Le docteur Bonin le fit avec une scrupuleuse attention. Quand il eut achevé son examen, le docteur Bonin me dit : « Ma foi, mon cher enfant, je ne découvre rien en vous d'inquiétant. Vos organes sont en bon état et aucun ne donne d'indication défavorable. Tout ce que je constate en vous, c'est un peu de déséquilibre nerveux. Vous menez une vie trop solitaire auprès d'une trop charmante femme. Vous auriez besoin d'un peu de grand air et d'altitude. Oh ! je ne vous conseille pas d'aller vous enfermer dans une maison de santé, je ne suis pas partisan de ces endroits-là, et ne suis pas de l'école de notre fameux docteur Thibaut qui isole si bien ses malades que, les trois quarts du temps, on ne les revoit plus. Non, ce que je vous conseille, ce

n'est pas une cure, c'est un voyage d'agrément. Vous allez partir pour la Suisse, vous installer dans un bon hôtel, manger, dormir, vous promener, cueillir les fleurs de la montagne, boire l'eau du torrent, respirer à pleins poumons et ne penser à rien. Et tenez j'ai justement fait la même ordonnance à votre ami Lefougeret. Il faut qu'il sorte un peu de ses livres et de son règlement. Il n'est que temps. Pourquoi ne vous arrangeriez-vous pas pour passer ensemble votre mois en Suisse ? Vous en reviendrez d'autant mieux guéri que vous n'êtes pas malade et vous retrouverez avec encore plus de plaisir, après cette absence, votre charmante femme. Ah ! mon gaillard, il faut être sage, même dans le mariage. » Sur ces mots, l'excellent docteur Bonin me congédia avec une claque amicale sur l'épaule et je me dirigeai vers la maison de M. Lefougeret. Quand j'en sortis, notre voyage était décidé, et quelques jours après, ayant bouclé mes valises et dit adieu à Marceline, qui n'avait manifesté aucune intention de me suivre en ce déplacement hygiénique, je partais pour la Suisse en compagnie de M. Lefougeret.



L'excellent docteur Bonin avait grandement raison; de M. Lefougeret et de moi, le vrai malade était le pauvre Lefougeret. Dès notre arrivée au grand hôtel du Mont-Haut, je m'aperçus qu'il était dans un état d'hypocondrie dont je craignais bien que rien ne le pût guérir. La cause de son mal résidait dans cette maudite histoire de décoration. Chaque année, en janvier et en juillet, il redoublait. A ne pas lire son nom sur les listes, le malheureux éprouvait une véritable crise de désespoir. Il perdait le boire, le manger et le dormir et sortait de là verdâtre et décharné. A la dernière promotion, sa déception avait été d'autant plus grande et son amertume plus profonde que, malgré des promesses formelles, la croix était allée se suspendre à la poitrine obscure du docteur Thibaut. Il voyait dans ce déni de justice une véritable persécution. Pourquoi s'obstinait-on, en haut lieu, à lui refuser une distinction à laquelle ceux qui en étaient l'objet n'avaient pas plus de droits que lui? De ce traitement, M. Lefougeret en souffrait dans sa vanité et dans son honneur. Il en pesait sur lui, à ses

propres yeux, une sorte de déconsidération. Soit durant nos repas, soit pendant nos promenades, M. Lefougeret ne cessait de m'entretenir de ses déboires.

Je les écoutais, je l'avoue, d'une oreille quelque peu distraite. L'air vif que l'on respirait au Mont-Haut m'avait donné ce que l'on appelle un « coup de fouet ». L'hôtel était confortable, fréquenté surtout par des Anglais et des Italiens et on y jouissait d'une liberté absolue. J'y avais emmené avec moi mes chimères habituelles et rien ne me distrayait de leur compagnie. A l'air des montagnes, elles ouvraient leurs ailes vigoureuses et diaprées et m'emportaient dans leur vol bienfaisant. De nouveau j'étais heureux, soulagé de n'avoir plus devant les yeux la mine désapprobatrice de Marceline ou ses regards de fausse compassion. J'en éprouvais un repos délicieux que les lettres de Marceline ne troublaient guère. Elles étaient rares. Marceline s'y disait « accablée de tintouin ».

Quelles pouvaient bien être ces occupations si absorbantes auxquelles ma femme faisait ainsi allusion ? J'avoue que je m'en souciais assez peu, fort occupé moi-même à des pensées où elle n'entrait guère. A quoi diable avais-je songé en essayant un moment d'associer Marceline à mes fantasma-

gories? Quelle folie saugrenue m'avait alors passé par l'esprit ? Nous étions si peu, Marceline et moi, des êtres de la même espèce! Ne valait-il pas mieux que je me fusse aperçu de cette dissemblance irrémédiable ? Désormais, je ne tenterais plus ce que j'avais eu le tort d'essayer. D'ailleurs, quelle imprudence n'avais-je pas commise en agissant ainsi? Pourquoi vouloir mêler Marceline à mes plus intimes pensées et aux jeux les plus secrets de ma cervelle? Pourquoi avoir voulu mettre en ses mains les clés de mon imagination ? N'était-ce pas un domaine où personne ne devait pénétrer et qui devait demeurer interdit à tous ? Pourquoi y avoir invité Marceline ? Elle n'en avait compris ni l'ordonnance bizarre, ni les perspectives vaporeuses. Les fantaisies de mon esprit dont le sens lui échappait lui avaient causé une sorte d'irritation d'autant plus vive. Cette vie imaginative à laquelle elle ne participait point l'avait agacée jusqu'à l'exaspération. C'était là la raison de la sorte de divorce qui s'était opéré entre nous. Evidemment, je regrettais qu'il en fût ainsi ; j'avais passionnément aimé Marceline et j'avais souffert de la voir s'éloigner de moi avec un dédain qu'elle ne m'avait pas dissimulé. Mais, pour l'instant, j'avais mis mes regrets

de côté. J'étais délivré de cette espèce de commisération inexplicable que me témoignait si ostensiblement Marceline ; j'étais affranchi de l'espionnage de l'odieux Hilaire. C'était l'essentiel et je jouissais délicieusement de ma liberté helvétique.

Je songeais vaguement à ces choses en parcourant les belles routes de la montagne. A cet exercice je reprenais une mine excellente à laquelle, au retour, Marceline n'aurait plus de prétexte à compatir. Qu'eût-elle dit, par contre, du pauvre M. Lefougeret ? Il ne suivait guère mon exemple. Il demeurait jaune et bilieux. Son hypocondrie ne se dissipait pas et je voyais que je le ramènerais au brave docteur Bonin à peu près dans le même état qu'à son départ. Car l'époque de notre retour approchait ; il y avait déjà plus d'un mois et demi que nous étions au Mont-Haut et il fallait que M. Lefougeret vînt reprendre la fonction qui avait fait le malheur de sa vie. Et dire qu'il avait intrigué comme un beau diable pour quitter la Troublerie et se faire nommer à ce poste de bibliothécaire ! Ah ! folie misérable des ambitions humaines ! Cependant, il fallait partir. J'envisageais cette éventualité sans trop de déplaisir. J'aurais bien à subir au retour les regards de pitié de Marceline, à

moins qu'elle n'eût remplacé ce manège par quelque nouvelle lubie. Mais, en tous cas, je rapportais de Suisse la certitude que je n'étais nullement malade comme avait essayé Marceline de me le persuader par ses manigances dont je ne parvenais toujours pas à deviner le but.

J'ajoute que la perspective de revoir la Troublerie me causait également un certain plaisir. J'aimais ma vieille maison avec son vieux jardin, moitié jardin d'agrément, moitié jardin de commodité, avec ses charmilles, ses plates-bandes, ses espaliers, ses buis, ses arbres fruitiers en pyramides. J'aimais ma maison et ses vieux meubles d'autrefois, telle que l'avaient arrangée mes parents et comme je l'avais disposée moi-même; je l'aimais pour les menus bibelots que j'y avais réunis, pour tous les rêves que j'y avais rêvés, et tout cela, j'allais le revoir bientôt ; j'allais revoir ma chambre et sa tenture d'ancienne toile de Jouy, mon bureau avec ses grandes bibliothèques grillagées et, à côté, je reverrais, si la fantaisie m'en prenait, mon gentil théâtre de marionnettes, où m'attendait, entre Arlequin et Brighella, le bon Centaure barbu. J'allais revoir aussi Marceline...

Cette idée, je l'avoue, fut celle qui se présenta à

mon esprit la dernière. En m'y arrêtant je m'aperçus qu'elle ne m'était pas désagréable. Je n'en voulais pas autrement à Marceline de ses diverses conduites à mon égard. Durant ces deux mois d'absence, elle m'était devenue à peu près indifférente et je comptais bien persévérer dans ce sentiment. Une seule chose m'ennuyait : retrouver à la Troublerie cet Hilaire dont ma femme m'avait affublé et qui me déplaisait souverainement. Et tout en refaisant mes valises, je revoyais la mine patibulaire du gaillard, ses énormes poings et ses immenses pieds munis de chaussures à semelles de liège qui lui donnaient une marche étouffée et silencieuse de cambrioleur. Ajoutez à cela que ce peu rassurant personnage sentait à plein nez la sueur et l'acide phénique et vous comprendrez pourquoi je me promettais bien de chercher une occasion de le flanquer à la porte.



Après avoir ramené chez lui le pauvre M. Lefougeret et lui avoir donné maints bons conseils, entre autres de prendre son parti, une bonne fois, des injustices ministérielles dont il était périodiquement

victime, je pris le chemin de la Troublerie. J'avais laissé mon bagage à la gare et je marchais d'un pas alerte dont j'avais acquis l'habitude dans mes promenades montagnardes. C'était la fin d'une belle journée; quelques nuages harmonieux se groupaient dans le ciel et je distinguais en eux des figures chimériques avec lesquelles je dialoguais mentalement. J'ai toujours aimé ces colloques avec les nuées et j'y ai toujours trouvé de grands plaisirs. Néanmoins je hâtai le pas, désireux d'arriver chez moi avant la nuit. J'avais marché assez longtemps déjà, repris par mes rêvasseries et j'aurais dû déjà apercevoir les arbres de l'avenue qui, de la grande route, conduisait à la Troublerie. Sans doute l'avais-je dépassée. Je m'arrêtai pour m'orienter et je poussai une exclamation de surprise. J'étais juste au point de la route où l'avenue se détache dans la direction de la Troublerie. L'avenue était bien là, mais les arbres manquaient. La double rangée de peupliers qui la bordaient naguère avait disparu sans laisser de traces. Quelle cause avait pu produire cette disparition soudaine, car deux mois auparavant les arbres existaient et j'avais passé sous leur ombrage en quittant la Troublerie? Tout à coup je me frappai le front. Quelque violent

cyclone avait dû causer ce désastre, à moins qu'il ne fût dû à quelque violent incendie. Mais comment Marceline ne m'en avait-elle averti dans aucune de ses lettres? Et puis certains arbres avaient dû être épargnés par le fléau. Pourquoi Marceline, sans me consulter, avait-elle fait abattre les survivants? C'étaient donc là ces « absorbantes occupations » auxquelles elle faisait allusion! Ah! elle avait fait là de la belle besogne! J'étais furieux.

Mais je ne devais pas en demeurer là de mes surprises. Quand je fus arrivé en courant au bout de l'avenue dénudée et que la Troublerie m'apparut, je restai cloué sur place. Je n'en pouvais croire mes yeux. Ma maison, ma chère maison que j'avais laissée deux mois auparavant si charmante en sa demi-vétusté, ma maison était méconnaissable. Les vieilles pierres moussues, d'une si douce couleur grise, avaient été enduites d'un hideux badigeon jaunâtre sur lequel se détachaient d'affreuses persiennes marron. Sur le toit, deux girouettes monstrueuses, en fer découpé, offraient à la vue un zouave fumant sa pipe et une cantinière portant en bandoulière sur la hanche son tonnelet d'eau-de-vie. De plus, la porte d'entrée était surmontée d'une marquise en zinc festonné et flanquée de

deux chiens en faïence brune. Quant à la vigne vierge qui enguirlandait la fenêtre de ma chambre, elle avait été arrachée.

A ce spectacle, une colère douloureuse me gagna et une crainte nouvelle me perça le cœur. Qu'avait bien pu faire Marceline de l'intérieur de la maison? A peine y eus-je pénétré, je compris que les ravages n'y étaient pas moindres. Du vestibule ripoliné en vert d'eau avec des rechampis rouges, je me précipitai dans le salon. Les beaux vieux meubles qui l'ornaient ne s'y trouvaient plus. A leur place s'étalait un prodigieux mobilier de modern style munichois que je ne vous décrirai pas. Dans mon bureau, à mes belles bibliothèques anciennes, avaient succédé de prétentieuses vitrines. La petite pièce à côté était vide. Le théâtre des marionnettes en avait été enlevé. La Troublerie, ma chère Troublerie était maintenant un lieu dépouillé, déshonoré où toute rêverie serait désormais impossible. Ah! je comprenais maintenant le sourire narquois dont le père Bricard m'avait salué, quand j'avais passé devant sa boutique. Marceline avait dû lui vendre toutes mes belles vieilles choses pour les remplacer par ces abominations. Mais pourquoi avait-elle fait cela? Quelle méchanceté lui avait poussé au cœur,

quelle folie lui avait passé par la cervelle? Et devant ce vandalisme stupide ou pervers, devant ma maison défigurée, dévastée de tous ses chers souvenirs, je me mis à pleurer comme un enfant.

Mais ces larmes, au lieu de l'éteindre, rallumèrent ma colère, et soudain, saisissant une forte canne ferrée que j'avais rapportée de Suisse, je me mis à frapper autour de moi comme un furieux. A mes coups, la camelotte de Marceline volait en éclats. Lorsque j'eus tout brisé dans mon bureau je me précipitai vers le salon. Ma fureur augmentait à mesure que je l'assouvissais. Sur ces objets hideux je vengeais mes chères vieilleries disparues. Je ne me lassais pas de frapper; j'aurais ainsi frappé indéfiniment, pris d'une sorte de frénésie farouche. J'achevais d'éventrer un fauteuil, quand Marceline parut.

Elle venait du jardin, d'où elle me guettait, probablement attirée par le fracas, et portait un panier plein d'escargots. A la vue des débris de toutes sortes qui m'entouraient, une expression de joie triomphante se peignit sur son visage. D'un bond, je m'étais élancé sur elle et je l'avais saisie au poignet. Elle lâcha le panier d'escargots qui s'écrasa à terre avec un bruit de coquilles brisées, mais,

au même moment, une lourde main s'abattit sur ma nuque. Je poussai un cri de douleur et de rage. Le visage patibulaire d'Hilaire était penché sur le mien. Le misérable me maintenait avec une force irrésistible, tout en me ligotant solidement au moyen d'une longue corde. En vain me débattais-je avec fureur, les muscles du gaillard étaient plus vigoureux que les miens. En un instant, il me lia, me bâillonna et me déposa sur le parquet, ficelé comme un saucisson, devant Marceline qui me considérait à travers son face à main, tandis qu'Hilaire lui disait :

— Voilà qui est fait, madame Marceline. La crise est caractérisée. Il n'y a plus maintenant qu'à prévenir le docteur Thibaut.

A ces mots, je compris et mon bâillon étouffa mon cri de rage. Soudain je voyais clair dans les tortueux et implacables manèges de Marceline, je comprenais le sinistre dessein qui s'était formé dans son esprit ; je comprenais le piège dans lequel j'étais tombé. La présence de l'infâme Hilaire me devenait maintenant explicable de même que celle de l'infâme docteur Thibaut. C'étaient eux qui avaient aidé Marceline à réaliser son perfide projet. En m'exaspérant par son dédain, sa fausse

sollicitude, par l'outrage qu'elle avait fait subir à ma chère maison, en provoquant la crise de colère à laquelle je m'étais laissé aller, Marceline voulait me faire passer pour fou. Ah ! tout avait été bien combiné et n'avais-je pas fourni moi-même les preuves de ma folie ? Les débris du mobilier brisé qui m'entouraient en témoignaient. Je m'étais conduit en énergumène et sans doute j'avais dépassé les exigences de mes bourreaux. Grâce à la connivence du docteur Thibaut, j'allais être privé de ma liberté, enfermé dans une cellule, réduit à une condition à jamais misérable. Et ce complot était l'œuvre diabolique de Marceline. Non seulement elle n'avait jamais rien compris au rêveur qui l'avait aimé, non seulement elle avait refusé de s'associer à mes songes ; non seulement, elle avait été une épouse indifférente et dédaigneuse, mais elle était devenue une ennemie. Comment ne m'en étais-je pas aperçu ? Cette animosité ne devait-elle pas fatalement se produire ? Ne représentions-nous pas deux principes opposés et inconciliables. Elle, le bon sens, le terre à terre, la sagesse ; moi la chimère, la billevesée, la folie. Une fois de plus, le rève était vaincu par la réalité ; l'amour avait été impuissant à désarmer ces vieux

rivaux. Ah! Marceline, Marceline, me serais-je écrié si mon bâillon n'avait pas été si serré, Marceline! Mes yeux se remplirent de larmes et je sentis que je m'évanouissais.



Lorsque je me réveillai de mon évanouissement, j'étais environné d'une profonde obscurité. Ma tête était douloureuse et mes poignets me faisaient mal. Mes liens avaient été un peu desserrés mais me retenaient encore assez étroitement. J'étais étendu sur un matelas, et, au moindre mouvement, je sentais l'entrave de la corde qui me ligotait. Dans l'état de faiblesse extrême où je me trouvais, je ne pouvais songer à rompre mes liens. Toutes les précautions avaient été prises pour s'assurer de ma personne, cependant on m'avait débarrassé de mon bâillon. J'eus l'idée d'appeler au secours, mais à quoi eût servi cet appel. L'infâme Hilaire devait faire bonne garde autour de moi. Chercher à m'enfuir, je n'en avais ni la force ni les moyens. Parlementer avec Marceline. Peine perdue d'avance. On ne dresse pas un pareil traquenard sans un plan bien arrêté. Il ne me restait donc pas

d'autre ressource que d'attendre, sur mon grabat de prisonnier, la venue du docteur Thibaut. J'étais bien résolu à défendre ma liberté et à ne pas me laisser enfermer sans résistance. On ne séquestre pas ainsi quelqu'un en France, impunément, en plein XIXe siècle. Au dernier moment, ce misérable Thibaut hésiterait devant la responsabilité d'un acte aussi arbitraire. Je lui en démontrerais les graves conséquences. Il ne savait de moi que ce que lui en avait dit Marceline et elle avait dû en parler selon ses vues. Mais, pour vaincre dans le combat que j'allais avoir à livrer, il me fallait retrouver des forces. Malheureusement, je sentais qu'il me serait impossible de dormir. La pensée de Marceline me tourmentait cruellement. La haine se glissait sournoisement dans mon cœur et je la ruminais en silence. Aucun bruit ne troublait l'épaisse obscurité qui m'entourait. La maison semblait endormie. Je restai ainsi assez longtemps, absorbé dans mes réflexions, quand il me sembla percevoir un chuchotement. Il venait du dehors et montait probablement du jardin. Soudain je reconnus la voix de Marceline sans pouvoir distinguer ses paroles, mais j'entendis distinctement la réponse que lui faisait l'affreux Hilaire :

— Comme cela, monsieur sera coffré demain matin...

Puis les voix se turent, les pas s'éloignèrent et tout redevint silencieux.

J'avais fermé les yeux et je demeurais immobile, toujours étendu sur le dos. Mon corps endolori évitait tout mouvement, ma pensée s'agitait. Si je ne parvenais pas à convaincre le docteur Thibaut, il faudrait avoir recours à l'évasion pour recouvrer ma liberté, car j'étais résolu à la reconquérir à tout prix... Evidemment je serais surveillé de très près, mais il n'est pas d'exemple qu'un prisonnier, bien déterminé à s'enfuir, ne soit parvenu à déjouer les précautions de ses geôliers. Cette constatation me donna quelque espérance, mais je lui eusse préféré de confondre Marceline et d'en finir tout de suite avec le sort que cette perfide m'avait préparé. En pensant au traquenard où elle m'avait pris ma colère renaissait en moi. Un brusque mouvement me rappela cruellement ma triste position. La corde qui me liait me faisait souffrir. Je rouvris les yeux. Une pâle lueur me fit tourner légèrement la tête.

La lune qui venait de se lever éclairait faiblement le lieu de ma détention et je me rendis compte de la partie de la maison où je me trouvais. C'était

au grenier que Marceline et Hilaire m'avaient transporté. Il était vaste et prenait jour par deux lucarnes qui suffisaient à laisser passer la vague clarté lunaire. L'obscurité dissipée, mes yeux s'habituaient peu à peu à distinguer certains objets, quand un rayon plus vif pénétra par la lucarne placée au-dessus de ma tête. Instinctivement, mon regard suivit ce rayon et je poussai une exclamation de surprise : dans un coin du galetas, se dressait mon théâtre de marionnettes !

A cette vue, une émotion soudaine me saisit. Je me rappelais mon voyage d'Italie, Venise et le palais Pastinati et M. Barlotti, l'antiquaire... Comme Marceline les avait tout de suite détestés, ces petits personnages de la Comédie ! Avec quel mépris elle les avait toisés à travers son face à main et quel regard indigné elle m'avait lancé quand j'avais conclu avec M. Barlotti le marché qui me rendait maître de leur troupe bariolée ! C'étaient eux dont l'achat avait déterminé en elle l'éloignement qu'elle éprouvait sourdement pour ma façon de vivre. Qui sait si les affreux projets formés contre moi et qui aboutissaient aujourd'hui ne dataient pas de notre visite au palais Pastinati ? Pauvres marionnettes, vous aviez partagé la haine que j'inspirais à Mar-

celine et je vous retrouvais reléguées comme moi au fond de ce grenier ! Vous étiez tous là, mes inoffensifs pantins, suspendus au bout de vos fils, comme je vous voyais quand j'allais vous contempler et vous imaginer des aventures ou vous confier mes rêveries. Vous étiez tous là: Pantalon avec votre pourpoint de drap rouge et votre grande robe de drap noir, votre masque bistre et vos pantoufles jaunes ; Brighella avec votre veste blanche à passementeries vertes, votre masque moustachu, votre escarcelle et votre poignard ; Tartaglia et vos grosses lunettes bleues ; et vous, tout blanc et noir, Scaramouche ; et toi, Pulcinello, au feutre gris, et vous Rosaura et Giacometta, et vous, Coralline, près de Lélio tout emplumé, tout tuyauté, tout pailleté, tout galonné ; et vous aussi, Mezzetin et vous, Colombine et toi, Arlequin multicolore, qui portes le masque, le serre-tête, la mentonnière noire, qui arbores la queue de lièvre au chapeau et brandis la batte, et les trois seigneurs vénitiens en costumes de carnaval et le Centaure, le Centaure pie et barbu. Oui, mais, hélas, que pouviez-vous pour ma détresse, si petits, si lointains dans la clarté de la lune qui, maintenant, emplissait tout le grenier de sa douce lumière argentée ?

J'en étais à ces amères réflexions et je me répétais les circonstances de mon infortune, quand, soudain, j'éprouvai une bizarre impression. Si mes mains avaient été libres, je me fusse certainement frotté les yeux. Je me contentai de les ouvrir avec un étonnement que vous comprendrez. Etait-ce une illusion de la fièvre causée par les meurtrissures que j'avais reçues au cours de ma lutte avec le brutal Hilaire, était-ce une hallucination provoquée par l'excessive tension de mes nerfs, ou l'effet de quelque jeu de lumière ? mais il me semblait que les trois personnages vénitiens, debout sur le devant du théâtre, venaient de bouger. L'un d'eux s'était avancé vers le Centaure barbu qui, lui aussi, avait changé de position. Il avait relevé une de ses jambes et, la tête tournée, m'apparaissait à présent de profil. Au même moment, Arlequin fit un mouvement avec sa batte. Marceline avait-elle donc raison et étais-je véritablement atteint de folie ?

J'avais fermé les yeux et je les avais rouverts de nouveau. Cette fois, je ne me trompais pas. Le Centaure venait de s'ébrouer, en même temps qu'Arlequin esquissait une gambade et que Pantalon et Brighella se poussaient du coude. Non, je ne

me trompais pas : je n'étais ni fou, ni en proie à la berlue. Mezzetin se penchait vers Colombine, Rosaura et Coralline se tapotaient le nez avec une houppe à poudre. Tartaglia frappait sur l'épaule de Scaramouche. Lelio donna une chiquenaude à Giacometta. Le Centaure remua sa queue de crin et se passa la main dans la barbe. L'une après l'autre toutes les marionnettes s'agitaient, au bout de leur fil, dans la clarté lunaire où elles étaient parfaitement distinctes.

Ma disposition naturelle au chimérique et la situation où je me trouvais m'inclinaient à l'acceptation de toutes les fantasmagories, néanmoins celle-là dépassait la crédulité dont j'étais capable. Il se tramait là quelque chose de surnaturel dont j'étais prêt à convenir, mais qui demandait tout de même confirmation. J'attendrais donc quelque nouvelle manifestation de la vie bizarre dont faisaient preuve les petits burattini du théâtre de M. Barlotti. Cette manifestation ne tarda pas. Au bout de quelques instants, en effet, une vive discussion sembla s'engager entre les personnages en scène. Ils allaient, venaient, gesticulaient. Je voyais à leurs gestes que j'étais le sujet de leur agitation et je n'eus plus de doute sur le sens de ces collo-

ques, quand Pantalon, s'approchant de la rampe, me désigna, de son doigt tendu, à Arlequin.

Ce spectacle déconcertant m'avait causé une telle surprise que j'en avais oublié mes misères. Une vive curiosité m'envahissait. Qu'allait-il advenir de tout cela ? Je m'adressais mentalement cette question, quand un bruit de sabots retentit brusquement sur le plancher du grenier. Le Centaure barbu avait, d'un bond, franchi la rampe et sauté à bas de la scène. Avec précaution, il s'avançait vers l'endroit où j'étais étendu et, par un phénomène étrange, à mesure qu'il s'approchait, je le voyais grandir. Auparavant minuscule, quand il fut près de moi, il avait atteint la double taille naturelle d'un cheval et d'un homme. A ce nouveau prodige, j'étais littéralement cloué de stupeur sur mon matelas. Le Centaure, penché sur moi, me considéra assez longtemps. Je distinguais les moindres détails de son visage et de son corps. Je sentais son souffle sur mes mains. Soudain il se détourna, fit volte-face et se dirigea vers le théâtre dont il escalada, d'un saut, la scène sur laquelle il retomba des quatre pieds.

A présent, il rendait compte de sa mission. Autour de lui, les pantins groupés se démenaient

avec une extrême animation. Dans la clarté de la lune, je distinguais leur mimique. Le Centaure barbu répondait à leurs questions. Je m'aperçus aussi, avec une nouvelle surprise, qu'il avait repris une dimension proportionnée à celle des autres personnages. Cependant, j'observai bientôt que tout ce petit monde semblait s'être mis d'accord après un discours de Pantalon qui provoqua une salve de muets applaudissements, car tous se précipitèrent en tumulte vers la rampe. Arlequin, le le premier, la franchit prestement, suivi de Pantalon qui s'embarrassa dans sa longue robe et faillit tomber. Puis Brighella, Tartaglia, Pulcinello se laissèrent glisser à leur tour, tandis que le galant Lelio aidait à descendre Giacometta et Rosaura qui tendit la main à Coralline et que Mezzetin enlevait Colombine dans ses bras. Scaramouche vint le dernier, accompagné des trois masques vénitiens et du Centaure barbu qui prit la tête de la troupe...

A mesure qu'ils s'avançaient vers mon grabat, le phénomène que j'avais déjà observé pour le Centaure se reproduisait pour chacun d'eux. Ils grandissaient à vue d'œil et atteignaient leur taille naturelle. Je les considérais avec stupéfaction. Arrivés près du matelas où je gisais ligoté, ils firent

la haie et m'examinèrent curieusement. J'aurais voulu leur tendre les bras et implorer leur secours, mais la corde dont m'avait lié l'infâme Hilaire était solide et m'interdisait tout geste. Tout à coup, Arlequin, saisissant le poignard qui pendait à la ceinture de Brighella, se mit à couper mes liens. Peu à peu, je sentais se desserrer leur étreinte et je retrouvais la liberté de mes mouvements. Bientôt je pus me mettre sur mon séant. A cette vue, la troupe bigarrée applaudit. Leurs mains de bois faisaient en applaudissant un bruit qui retentissait fortement dans la sonorité du grenier et dans le silence de la nuit. Le Centaure caracolait et frappait du sabot. Arlequin le fit taire, la batte haute, puis, dans une révérence multicolore, il m'adressa la parole ou, du moins, je crus entendre ces mots :

— Aimable seigneur, Arlequin et sa troupe comique vous présentent leurs hommages et veulent que vous sachiez que nous sommes tous à votre service. Quand, du palais Pastinati, vous nous avez emmenés avec vous, nous avions compris que nous vous serions utiles un jour. Nous connaissions assez l'humanité pour savoir qu'elle est l'ennemie de la fantaisie et de la chimère et nous avions deviné que dame Marceline et vous n'étiez pas de la

même famille d'esprits. Nous avons assisté au complot qu'elle a ourdi contre vous, et nous venons vous délivrer de ses méchantes entreprises. Oh ! bon seigneur, laissez ce monde pour lequel vous n'êtes pas fait, ce monde réel auquel vous n'avez jamais entendu rien. Venez dans le nôtre, c'est celui qui vous convient. Laissez là Marceline et ses séides. Venez avec nous. Acceptez l'invitation de ce beau rayon de lune qui glisse par la lucarne. Son chemin argenté vous conduira vers notre Venise bienheureuse. Vous y prendrez le manteau et la baïta, comme ces trois seigneurs que vous voyez là et qu'ainsi que vous nous avons délivrés des servitudes du réel, et vous appliquerez sur votre visage le blanc masque de carton à travers lequel on voit la vie sous les mille couleurs de la fantaisie et du rêve dont je porte, aux pièces de mon habit, la livrée changeante et mobile. »

Un nouvel applaudissement salua les paroles d'Arlequin. Au bruit des mains de bois heurtées, se mêlèrent des trépignements de gaieté auxquels répondirent les piaffements du Centaure barbu. La folle troupe emplissait le grenier lunaire d'un vacarme étourdissant.

Ce fut à ce moment que la porte s'ouvrit et que

Marceline parut, une lampe à la main. Elle avait dû être réveillée par le bruit, car elle était en toilette de nuit. Les cheveux tirés et roulés en bigoudis, elle avait les pieds nus dans des pantoufles et tenait son face à main. Sa figure exprimait une méchanceté satisfaite et on sentait qu'elle pensait, en me voyant entouré des marionnettes gesticulantes : Vous ne prétendrez pas maintenant que vous n'êtes pas fou ! Mais elle n'eut pas le temps d'exprimer sa pensée, et soudain elle poussa un cri d'épouvante. Le Centaure barbu s'était dressé devant elle et lui avait plaqué sur chaque joue un gros baiser, si rudement qu'elle en laissa choir la lampe et tomba elle-même à la renverse. Puis, avec calme, saisissant à pleins bras Marceline évanouie, il se dirigea vers le petit théâtre dont il escalada, d'un bond, la rampe. Je ne me rendais pas compte de ce qu'il faisait, tout d'abord, mais, lorsqu'il eut sauté de la scène sur le plancher, je compris. Marceline était suspendue à un fil, la tête en bas, et s'y balançait mollement ; puis le balancement s'arrêta et elle demeura immobile.

Arlequin me poussa du coude :

— Venez, bon seigneur.

Avant d'avoir eu le temps de répondre, je m'étais

senti enlevé du sol par une poigne amicale et musculeuse, et le Centaure barbu, qui m'avait chargé sur son dos, montait vers la lucarne par le chemin du beau rayon argenté qui en descendait. Derrière lui venait toute la séquelle rieuse. Arlequin agitait sa batte, Pantalon essuyait les verres de ses lunettes, Brighella et Tartaglia, bras dessus bras dessous, précédaient Lelio accompagné de Giacometta, de Rosaura, de Coralline. Mezzetin escortait Colombine, suivis de Scaramouche, et Pulcinello fermait la marcheet adressait un pied de nez à la pauvre Marceline qui, minuscule, réduite à la taille d'une poupée, oscillait au bout de son fil, dans le beau clair de lune, cher aux rêveurs, aux poètes, aux lunatiques, dans le beau clair de lune silencieux.

. . . .

. . . .

— Vraiment, vous pouvez vous vanter, mon cher Jacques, d'avoir été insupportable hier soir ! Je ne sais pas quelle mouche vous avait piqué, mais vous preniez tout à contresens et vous vous êtes montré odieux. Je crois que vous aviez bu, à dîner, trop de chianti et absorbé, dans la soirée, trop de petits verres de grappa, mais ce n'était pas une raison pour nous gâter, comme vous l'avez fait,

cette magnifique nuit de clair de lune. La place Saint-Marc était si belle, sous cette lumière d'argent, et la lagune !... Et, au lieu de jouir de tant de beauté, de ce calme divin du ciel et des eaux, vous vous êtes stupidement querellé avec Marceline, au sujet de cet achat de marionnettes. Au fond, elle a raison, votre femme, que ferez-vous de ce fatras encombrant que vous ne regarderez plus, quand vous l'aurez ? Cela fait très bien au Palais Pastinati, mais, chez vous, à la Troublerie... Croyez-en votre vieux Lefougeret. Et maintenant, levez-vous. Il est plus de midi. Je pense que vous avez ruminé vos méfaits. Quant à Marceline, qui vous en veut un peu, mais très peu, elle m'a chargé de vous dire qu'elle déjeunait à l'*Anticho Cavalleto*, avec le docteur Thibaut, votre bête noire. Oui, je sais qu'il vous est antipathique, mais c'est un excellent homme. Qu'il ne comprenne pas grand' chose à Venise et qu'il vous agace, je l'admets, mais il part dans deux jours. Supportez-le, comme vous supportez votre vieux professeur Alain Lefougeret que vous avez eu la bizarre idée d'emmener en ce voyage vénitien. Allons ! levez-vous, nous déjeunerons en *Vapore* et nous irons ensuite au Palais Pastinati dire à M. Barlotti que vous

renoncez à acheter ses marionnettes. Après quoi, nous rejoindrons Marceline au jardin de la Giudecca et vous serez gentil avec elle. C'est promis. »

M. Lefougeret s'était assis au pied de mon lit et me considérait avec sa bonne figure souriante, tandis que je me frottais les yeux et que je remettais de l'ordre dans ma chevelure ébouriffée, tout en regardant mes habits jetés au hasard sur le parquet de ma chambre où glissait un chaud rayon de soleil et où pénétraient, par la fenêtre ouverte, avec l'odeur marine de Venise, les bruits du « rio » et de la « calle » : battements de rames, chocs de talons sur les dalles, tout ce qui, à Venise, rend encore plus vaste le vaste silence qui l'entoure. Puis soudain je partis d'un grand éclat de rire en songeant que le bon Lefougeret ne saurait jamais de quel personnage l'avaient affublé mes fantasmagories nocturnes, de même que le pauvre docteur Thibaut ignorerait toujours quel rôle odieux il y avait joué avec son fidèle domestique Hilaire. Et Marceline, ma chère, jolie et raisonnable Marceline, se douterait-elle jamais que je l'eusse transformée en une poupée malfaisante qu'un Centaure pie et barbu, aux applaudissements de Pantalon, de Brighella, de Tartaglia, de Scaramouche, d'Arle-

quin et de *tutti quanti*, avait pendue, la tête en bas, au bout d'un fil, sur la scène enchantée du théâtre des Marionnettes de M. Barlotti ! Tout cela me parut si drôle et si comique que je rejetai ma couverture et que je bondis à travers la chambre en gambadant autour de M. Lefougeret qui, étonné de mon hilarité et de mes gesticulations, répétait avec indulgence :

— Mon pauvre Jacques ! mon pauvre Jacques ! Je crois que vous avez encore bien du chianti et de la grappa dans la cervelle. Allons, habillez-vous et venez manger un « fritto misto », accompagné d'une sage bouteille d'eau de Nocera. J'ai dit.

Et M. Lefougeret, d'un geste noble, me tendit mon pyjama jaune que les jeux du soleil, réverbérés au plafond peint de ma chambre, arlequinaient de reflets changeants.

TABLE DES MATIÈRES

—

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le quinze décembre mil neuf cent dix-neuf

PAR

Marc TEXIER

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

Régnier, Henri Francois Joseph de
Histoires incertaines